

# Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne



## *Le Filet du Pêcheur*

N° 150 – mars 2019

Prix : 3 €

C.P.A.P. N° 0423 G 88902

I.S.S.N. N° 0758 1564



*Les Amis de La Seyne  
Ancienne et Moderne*

Siège social :  
"Les Laurières"

543 route des Gendarmes d'Ouvéa  
83500 LA SEYNE-SUR-MER

☎ : 06 10 89 75 23

argiolas.bernard@neuf.fr



## LES AMIS DE LA SEYNE ANCIENNE ET MODERNE

Bulletin trimestriel de liaison  
**"Le Filet du Pêcheur"**  
 N° 150

**Président :** Bernard ARGIOLAS.  
**Directrice de la publication :** Charlotte PAOLI.  
**Réalisation :** Bernard ARGIOLAS, Germaine LE BAS, Charlotte PAOLI.  
**Illustrations :** Bernard ARGIOLAS.  
**Mise en page :** Germaine LE BAS.  
**Photographies :** Collections privées ou internet libre de droits.  
**Imprimeur :** Imprimerie SIRA (83110-Sanary).

### LE MOT DU PRESIDENT

Vous avez entre les mains le numéro 150 de notre *"Filet du Pêcheur"*. Décidément, 2019 correspond à plusieurs dates marquantes pour notre société. En 2006, notre revue, *"Le Filet du Pêcheur"*, atteignait son 100<sup>e</sup> numéro. A cette occasion, Jacqueline PADOVANI qui était la Présidente de notre société, écrivait et rappelait :

**Un peu d'histoire :** Marie-Madeleine GEORGES, alors jeune membre de l'Association, a créé en 1981 ce bulletin et lui a attribué le titre de *"Filet du Pêcheur"*. Je cite : *"Je cherchai un titre symbolique et il m'apparut, comme l'avaient fait nos ancêtres seynois, qu'il serait opportun d'évoquer la pêche. D'autre part, pour composer ce numéro et les autres à venir, je songeai qu'il faudrait "pêcher" les informations, les textes, les documents, les illustrations, puis les ramener à nos adhérents... Le titre "Le Filet du Pêcheur" s'imposa donc à moi et me satisfît par sa double symbolique"...* (in numéro spécial n°71, 2<sup>e</sup> trimestre 1999). Marie Madeleine, avec la contribution de nombreux Sociétaires, poètes, écrivains, historiens..., dirigea la publication jusqu'en 1989 (n°1 à 23). Lui succède à la direction, le regretté Jean BOUVET jusqu'en 1992 (n° 30 à 43), remplacé par Marthe BAUDESEAU jusqu'en 1995 (n°44 à 56). Notre Vice-Président André BLANC le pilote depuis 1995 (n°57 à 100).

André BLANC a dit au cours de la soirée du Cinquantième Anniversaire de la Société en avril 1999 : *"Si les responsables successifs et leurs équipes ont apporté leur touche personnelle, notre Bulletin de Liaison est resté fidèle à sa vocation première qui était, comme son nom l'indique, de faire le lien entre les Adhérents, les faire participer à la vie de la Société, s'ils sont trop âgés pour se déplacer, s'ils travaillent aux heures des activités ou s'ils sont trop éloignés. Des témoignages nous confirment qu'ils sont heureux de recevoir ce clin d'œil trimestriel"*.

Je ne peux qu'adhérer à ce rappel, et nous continuons à faire le maximum pour vous satisfaire avec cette revue.

Autre moment mémorable au mois de janvier : notre société a été honorée avec le désir du Conseil Départemental de donner le nom de Louis BAUDOIN, notre Président fondateur, à la salle polyvalente du collège L'Herminier. Nul doute que nous aurons l'occasion de l'utiliser et j'adresse nos plus sincères remerciements à Nathalie BICAIS et Joseph MULÉ qui ont tout fait pour que ce beau projet se réalise.

Enfin, vous allez, comme toujours, trouver dans notre bulletin le reflet de nos activités, et en particulier nos conférences.

Bien amicalement,

Bernard ARGIOLAS

### Sommaire

<i>"La Montagne Sainte-Victoire"</i> .	Paul CEZANNE	Couv.1
Le Mot du Président.	Bernard ARGIOLAS	Couv.2
Le Carnet.	Jacqueline PADOVANI	Couv.3
La Galette (Photos : Michel HAVARD et Damien DI SAVINO).		Couv.4
Inauguration de la salle Louis BAUDOIN le 17 janvier 2019.		1
Conférence du 12 novembre 2018 : <i>Les Celtes, mythe ou réalité"</i> .	Henri RIBOT	5
Conférence du 14 janvier 2019 : <i>"Paul CÉZANNE, l'homme, le peintre et le Provençal"</i> .	Charles-Armand KLEIN	19
Conférence du 4 février 2019 : <i>"27 février 1840 : un drame au Mourillon"</i> .	Benoît PERTHUISOT	23
Conférence du 14 février 2019 : <i>"De Marie à Violetta, d'Isidora à Marguerite : images de quelques courtisanes, entre réalité et fiction "</i> .	Gilbert PAOLI	34
Détente	Chantal DI SAVINO	48

## INAUGURATION DE LA SALLE LOUIS BAUDOIN.

Jeudi 17 janvier 2019.

Finalisant la vaste restructuration du collège Jean-L'Herminier, qui s'était achevée en mars 2018, le Département a officialisé, le 17 janvier 2019, l'ouverture d'une salle polyvalente qui a pris le nom de "**salle Louis Baudoin**". Située à l'ouest de l'établissement et ouverte sur l'avenue Noël-Verlaque, à côté de la médiathèque du Clos Saint-Louis, cet espace offre aux associations locales ses installations, indépendantes des horaires et des vacances de l'établissement. Intégrés à l'originale architecture, pensés en évocation à la mer toute proche, les 270 m<sup>2</sup> de la structure offrent 90 places assises, une régie et un écran de projection avec une parfaite acoustique. Sur une proposition des conseillers du canton, Nathalie BICAIS et Joseph MULÉ, le nom de l'historien a reçu l'approbation de l'Éducation nationale et des élus du Département.

Louis BAUDOIN (1892-1983), membre de l'Académie du Var et de l'Institut Historique de Provence, a fondé, en 1949, la *Société des Amis de La Seyne Ancienne et Moderne*, laquelle perdure avec enthousiasme. En présence des anciens présidents Jacques BESSON et Jacqueline PADOVANI, Jean-Claude AUTRAN a évoqué la riche vie culturelle de Louis BAUDOIN, se félicitant de cet hommage mérité pouvant faire la passerelle entre le passé et l'avenir de La Seyne. Louis BAUDOIN avait offert sa bibliothèque (plus de 1 500 ouvrages, parfois rares) à l'association que préside Bernard ARGOLAS, toujours en recherche d'un local décent.

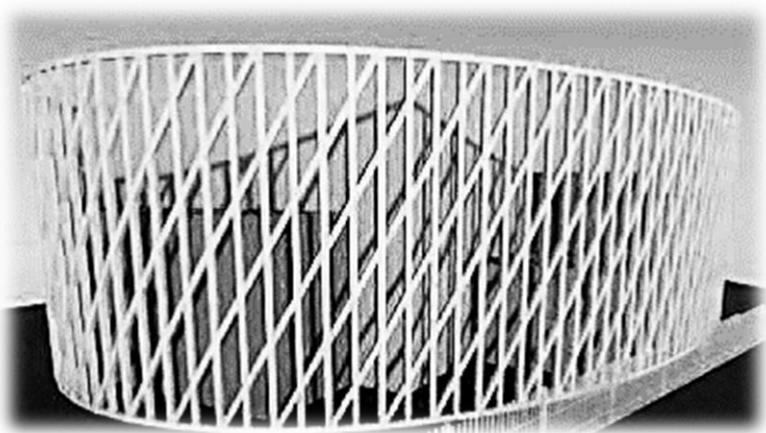
Avec la participation de nombreux Seynois, Nathalie BICAIS et Joseph MULÉ ont symboliquement ouvert la salle Louis-Baudoin.

Cette sympathique inauguration a été suivie par de nombreux "Amis de La Seyne". (D'après l'article de Jo DECHIFRE dans *Var-Matin*, 19 janvier 2019).



Ce jour, Nathalie BICAIS et Joseph MULÉ, Conseillers départementaux du canton de la Seyne II, Bernard ARGOLAS, Président de l'association "*Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne*" inaugurent la salle polyvalente du collège Jean-L'Herminier, conçue pour les collégiens et ouverte aux associations hors temps scolaire : la salle Louis Baudoin.

### LA SALLE LOUIS BAUDOIN, UNE SALLE POLYVALENTE INTEGREE AU COLLEGE JEAN L'HERMINIER.



La salle Louis Baudoin est située à l'angle sud-ouest du collège Jean-L'Herminier. De forme cylindrique, elle est visible depuis l'intérieur et l'extérieur du collège. Avec 4 mètres sous plafond, une surface totale de 270 m<sup>2</sup>, et un volume de 607 m<sup>3</sup>, la salle Louis Baudoin offre un espace de 164 m<sup>2</sup> pour accueillir 90 personnes assises, une régie et divers locaux de rangement : elle répond ainsi aux besoins techniques d'organisation de spectacles et d'activités diverses. Intégrée au projet architectural de restructuration du collège, la salle Louis Baudoin a été pensée en évocation à la mer. Elle est constituée d'un jeu de boîtes de tailles différentes réunies dans "les mailles d'un grand filet"

transparent qui ceinture l'ensemble : résille de bois (pin sylvestre) et de métal, elle évoque les filets des pêcheurs de Tamaris. Les boîtes sont recouvertes d'un bardage en plaques de fibre ciment, de couleur verte avec des tonalités différentes. Le bâtiment est en partie réalisé en ossature bois : seule la zone qui regroupe la centrale de traitement d'air (CTA) est en béton pour une meilleure isolation phonique. L'utilisation du tripli bois/panneaux de bois OSB perforé en revêtement intérieur favorise la protection acoustique. Le traitement thermique de la salle est assuré par une installation indépendante pour permettre son fonctionnement en dehors des heures d'ouverture du collège.



## INTERVENTION DE JEAN-CLAUDE AUTRAN AU NOM DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE LA SEYNE ET MODERNE (\*).

Louis BAUDOIN restera l'un des grands Seynois du XX<sup>e</sup> siècle.

Né le 10 décembre 1892 à La Seyne-sur-Mer, rue Saint-Roch (actuelle rue Denfert-Rochereau), il descend de familles rattachées par tradition à la Marine et à la construction navale. Il fait ses études chez les Frères Maristes (Externat Saint-Joseph) où il est reconnu comme un élève brillant et où il se fait remarquer par sa mémoire exceptionnelle et pour son goût pour la lecture, les littératures et l'histoire.

Il perd malheureusement son père quand il a 11 ans, ce qui l'oblige à arrêter ses études et, pour nourrir sa famille, à accepter de petits travaux aux Forges et Chantiers. Arrive la Première Guerre Mondiale, où il sert notamment sur le front des Balkans de 1917 à 1919. Il racontera plus tard ces douloureux souvenirs dans son ouvrage *Ma Vie : Journal intime*.

En 1920, il rencontre une jeune fille originaire de Gonfaron, Jeanne DEBLIEUX. Mais le décès de sa mère, la même année, les obligent à célébrer leur mariage dans la stricte intimité familiale. Ils vivront ensemble 45 ans, mais n'auront jamais d'enfant.

En 1923, reconnu pour ses grandes qualités intellectuelles, il entre à la Direction de l'Artillerie Navale, où il aura, 30 ans durant, des responsabilités dans le Bureau des Commandes et Marchés de la Marine.

Parallèlement, il consacre tous ses loisirs à son domaine de prédilection qui est la recherche historique. Pendant plusieurs décennies, il va ainsi poursuivre des recherches méthodiques, à la fois dans les archives et sur le terrain. Il observe et photographie tous les sites possibles, historiques, archéologiques, civils, militaires ou religieux, de notre terroir. Il lit aussi énormément et se constitue une bibliothèque riche de plus d'un millier d'ouvrages.

Dès les années 1940, il est membre actif de différentes associations (Amis du

Vieux Toulon, Institut Historique de Provence, Société des Sciences Naturelles de Toulon et du Var...). Il y donne des conférences, très suivies en raison de sa clarté et de sa parfaite diction. Il publie nombre de textes, d'articles, de plaquettes, de brochures.

Les sujets qu'il maîtrise vont de la Gaule celto-ligure jusqu'aux édifices religieux de la région ; des héros et personnages célèbres jusqu'aux ouvrages militaires ; du séjour de George SAND à Tamaris jusqu'à l'épidémie de peste en Provence ; de l'histoire de La Seyne et des communes voisines jusqu'à la vie sous le Second Empire... Cela illustre l'éclectisme de sa création et lui vaut d'obtenir un fauteuil de membre titulaire de l'Académie du Var en 1956.

Pour la suite, nous nous limiterons à mentionner trois dates importantes :

➤ **En 1949**, après avoir échangé avec ses amis Pierre FRAYSSE et le Père Mariste Adrien BOUVET, et constaté qu'il n'existe pas de Société d'Histoire et d'Archéologie purement seynoise, Louis BAUDOIN fonde la Société des "Amis de La Seyne Ancienne et Moderne", qu'il va ensuite présider pendant 17 ans, l'objectif étant de *"recueillir et conserver tous documents se rapportant à l'histoire artistique, littéraire et archéologique de La Seyne, de son terroir et ses rapports avec les communes environnantes"*. A l'origine, Louis BAUDOIN est entouré d'autres Seynois passionnés d'histoire comme Mmes ARMAND, CARMILLE, HUBIDOS, LATTARD, MM. BASCHIERI, Dr CARBONI, Dr JAUBERT, FOURAIGNAN, GUIOL, LE BESCOND, PEIRÉ, ROUX, TINTERRI...

Après lui, d'autres présidents prendront la relève : Alex PEIRÉ, Jacques BESSON, Fernande NEAUD, Marie-Rose DUPORT, Jacqueline PADOVANI et, depuis 2014, Bernard ARGIOLAS. L'association, aujourd'hui la troisième plus ancienne de La Seyne – nous célébrons précisément ses 70 ans cette année – n'a cessé de se développer sur les traces de Louis BAUDOIN, avec ses conférences mensuelles, ses soirées poétiques, ses colloques, ses sorties culturelles ou patrimoniales.



\* Ce texte s'inspire des divers hommages rendus auparavant à Louis BAUDOIN, notamment de la part de notre Président honoraire Jacques BESSON dans les bulletins trimestriels de notre association n° 8, pp. 1-3 (1983), n° 49, p. 16 (1993), 56, p. 1 (1995), n° 88, pp. 8-14 (2003).

- **En 1965**, Louis BAUDOIN publie le fruit de nombreuses années de travail méthodique : Une *Histoire Générale de La Seyne-sur-Mer*, un ouvrage monumental de 900 pages, qui va de l'Antiquité jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Réédité en 1995 sous la direction de Jacques BESSON, il sera complété en 2014 sous la direction de Jacqueline PADOVANI sous le titre "*Contribution à l'histoire de La Seyne-sur-Mer - Aspects de la vie économique, politique, culturelle et sportive aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*".
- **En 1981**, sous l'impulsion de Mme Marie-Madeleine GEORGES, l'association crée un Bulletin trimestriel de liaison, *Le Filet du Pêcheur* – un titre qui évoque l'idée de collecte, de pêche, des informations, textes et illustrations en vue de les ramener aux adhérents... – qui, à côté des comptes rendus des causeries et des sorties, renferme aussi chroniques du temps passé, anecdotes locales, poésies, ou encore saveurs du terroir. Hélas, seulement deux ans plus tard, et après avoir fait don de sa bibliothèque aux "*Amis de La Seyne Ancienne et Moderne*", Louis BAUDOIN s'éteint le 9 novembre 1983 à l'âge de 91 ans. Il est inhumé au cimetière de Gonfaron auprès de son épouse décédée 18 ans avant lui.
- **Dès 1984**, un hommage lui est rendu par la municipalité de l'époque en baptisant le parvis de l'église paroissiale de La Seyne "Parvis Louis Baudoin".  
L'œuvre immense de Louis BAUDOIN lui aura valu de nombreux prix et décorations dont les principaux sont : Chevalier de l'Ordre des Palmes Académiques, Médaille Joseph Laurent de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Marseille et de Provence, Officier de l'Ordre de l'Education Artistique, Scientifique et Littéraire, Prix de l'Académie de Marine, Commandeur dans l'Ordre International pour la Renaissance des Arts et des Lettres, Médaille d'honneur de la ville de La Seyne...  
Mais il n'en tire pas la moindre vanité. Car, ce qu'on retient de Louis BAUDOIN, c'est avant tout sa modestie, son caractère simple et bon, indulgent et miséricordieux, instinctif et raisonnable, passionné et réfléchi. Son aménité et sa courtoisie lui attirent d'ailleurs de chaudes sympathies de tous les milieux, par-delà les clivages politiques.

Nous reprendrons en conclusion un extrait du discours de réception de Louis BAUDOIN à l'Académie du Var :

*" Ecrire l'histoire de son pays, c'est posséder cette science du souvenir qui, comme le véritable amour, est forte d'apostolat et de dévouement. L'Historien, à la foi ardente, travaille pour les autres et non pour lui-même et il ne s'enfonce dans le passé que pour avoir de nouvelles raisons de croire en l'avenir".*

L'hommage à Louis BAUDOIN est donc une initiative particulièrement heureuse puisque le nom de ce magnifique auditorium fait bien le lien entre le passé de notre ville que M. BAUDOIN nous a raconté et l'avenir porté par les jeunes générations du collège L'Herminier qui vont venir ici-même enrichir leur culture.



### **CONCLUSION DE LA SOIREE.**

Nathalie BICAIS conclut la soirée en revenant sur les manifestations prévues d'ici la fin de l'année autour du patrimoine et le dispositif de gestion de la salle. Le secret du collège... l'œuvre de ZAO WOU KI !!!

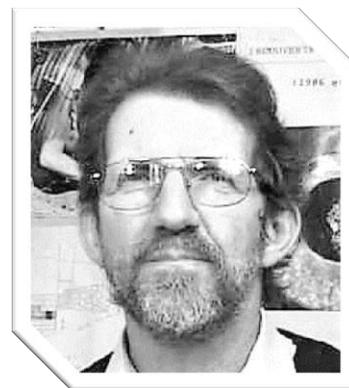
En conclusion : On ne peut construire l'avenir sans connaître son histoire. Et c'est grâce à des hommes, comme Louis BAUDOIN, que nous nous sentons appartenir à une collectivité. L'identité de La Seyne s'est construite à travers l'histoire d'hommes et de femmes, leurs témoignages, leurs actions, leurs combats, et tous ont participé à insuffler un souffle de vie à notre territoire. Leur rendre hommage c'est espérer dans l'HOMME... et bien sûr la FEMME, pour agir au mieux, dans l'intérêt de tous.

C'était Louis BAUDOIN, Ami et Historien de La Seyne.

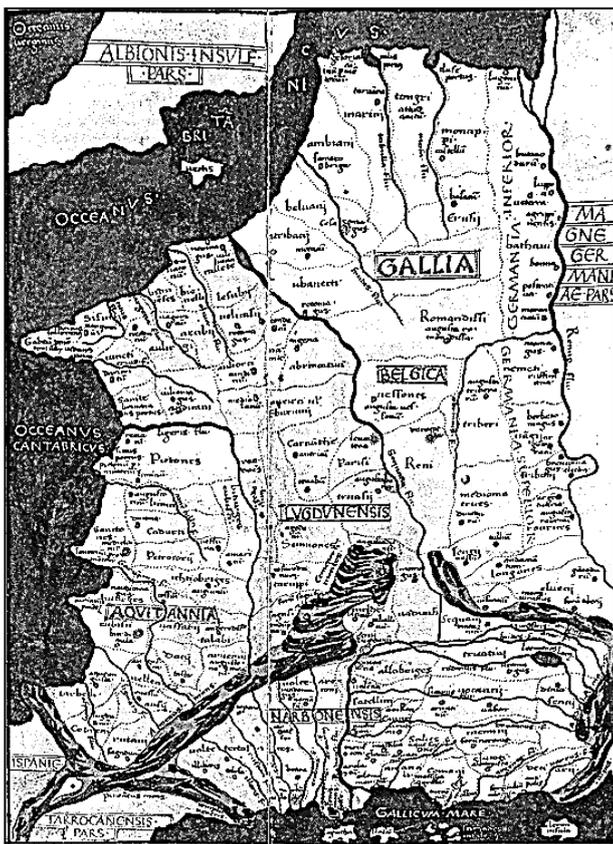
## "LES CELTES, MYTHE OU REALITE ?"

par Henri RIBOT.

Le monde celtique aurait offert un caractère sans doute unique dans l'histoire de l'évolution des races et des nationalités : une communauté d'origine et de traditions qui ne se serait jamais traduite par une unité politique, mais au contraire aurait persisté parmi les invasions et se serait pour ainsi dire « cimentée » au contact des épreuves et des revers.



### LES ORIGINES DES CELTES.



Carte de la Gaule dressée pour l'édition de Ptolémée. (Ulm 1482).

Les premières références concernant les Celtes n'apparaissent qu'aux sixième et cinquième siècle avant Jésus-Christ. Toutefois, les archéologues des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles n'ont pas inventé le nom de "Celtes", ils l'ont trouvé dans leur lecture de CESAR (1) mais surtout de POLYBE (2), de STRABON (3) et de DIODORE de Sicile (4) qui situaient les Celtes à l'extrémité occidentale de l'Europe et à une époque précise (du V<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère). Il en allait de même d'HECATEE de Milet (5) et d'HERODOTE (6) : le premier les plaçait à l'ouest du Rhône inférieur le long du golfe du Lion, le second les reconnaissait un peu plus à l'est, le long des Pyrénées et jusqu'à l'Océan. TITE-LIVE (7), utilisant des archives romaines des III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles avant notre ère, les situait au centre de la Gaule. CESAR, reprenant une description de POSEIDONIOS d'Apamée (8), donna aux Celtes la même aire géographique dont il précisa la limite septentrionale matérialisée par la Seine. Or, le discours de la plupart des historiens contemporains, se démarqua très sensiblement de celui des voyageurs, géographes, historiens et hommes politiques antiques en généralisant arbitrairement l'appellation et en l'attribuant à tous les Barbares de l'ouest européen qui avaient le seul point commun de n'être ni scythes, ni thraces, ni italiques.

Quand ils émergèrent dans l'espace historique, ils furent d'abord dénommés *Keltoi* par les Grecs mais *Galatae* par POLYBE. Les Romains les appelèrent *Galli* aussi bien que *Celtae*. DIODORE de Sicile, Jules CESAR, STRABON et PAUSANIAS (9) utilisèrent ces termes comme des synonymes. Peut-être peut-on voir là des bases toponymiques très anciennes, KeL et

Gal, signifiant "hauteur", "montagne", et désignant, pour les peuples périphériques, ces hommes du nord et de l'ouest. Des montagnards en quelque sorte, analogues aux "gabats" des Catalans et aux "gavots" des Provençaux !

### LES CELTES DE L'ARCHEOLOGIE.

L'archéologie a tenté de remplir le vide concernant ce qui s'est passé dans le monde des "Celtes", en les identifiant avant que l'histoire les mentionne, et en recherchant leurs origines.

Aux yeux des archéologues, l'ethnonyme aurait correspondu à une réalité définie dans le temps et l'espace géographique. Certains lui consacrèrent d'ailleurs l'essentiel de leur travail en étudiant la civilisation celtique, plus précisément ce que les ravages du temps ont bien voulu nous en transmettre. Ils s'en sont donc fait une conception particulière, bien que leurs avis sur la question soient souvent contradictoires : d'un auteur à l'autre, l'époque et les régions que le nom de "civilisation celtique" recouvre varient au point de faire douter de l'existence d'un monde celtique, ethniquement parlant.

Néanmoins, ils s'accordèrent à reconnaître comme "celtes" des camps fortifiés, des types de maisons et de villages, des sépultures, des installations artisanales, des objets d'art mais aussi des outils, de la céramique, des armes et de la monnaie.



Aucun de ces aménagements ou de ces objets ne porte sur lui la preuve écrite qu'il s'agissait de la production d'une population se désignant elle-même par le nom de Celtes. L'attribution à ce peuple de quelques réalisations qui en seraient particulièrement caractéristiques (les *oppida*, les tombes à char, certains types d'armes et de céramiques, quelques styles décoratifs) est par conséquent subjective. La preuve en est que les archéologues ont placé sous la même appellation des époques et des populations parfois fort différentes qui ont occupé, du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, les territoires qui s'étendent de la mer Noire à l'Irlande et du Danemark à la plaine du Pô, connues, pour l'essentiel, par les vestiges archéologiques et qui témoignent, aux yeux des chercheurs, d'une civilisation matérielle commune.

**EXPANSION DES CIVILISATIONS DE HALLSTATT ET DE LA TENE**



-  **Hallstatt : de l'âge du bronze au 1<sup>er</sup> âge du fer (1200 (?) - 475 av. J.-C.)**
-  **La Tène : berceau initial (vers 450 av. J.-C.)**
-  **La Tène : zone sous influence (300 - 50 av. J.-C.)**

Si du plus grand nombre de ces peuples, tout particulièrement ceux situés au centre et à l'est de l'Europe, on ne sait quasi rien d'autre, il en va différemment de ceux qui peuplaient l'extrême Occident, autrement dit les anciennes Gaules (France, Benelux, Rhénanie, Suisse et Italie du Nord). La description la plus célèbre de ces habitants et de leurs mœurs figure au livre VI de La Guerre des Gaules de CESAR. Elle désigne du nom de "Gaulois" les habitants du vaste territoire, qui s'étend du Rhin aux Pyrénées et de l'Océan aux Alpes et l'on sait, par d'autres historiens, que la même dénomination était aussi donnée plus anciennement aux habitants de l'Italie du Nord.

Néanmoins les "Celtes" ne sont pas totalement absents de la présentation que fait CESAR de la Gaule ou plutôt des Gaules : dans la description géographique qui ouvre son ouvrage, il indique que le pays est divisé en trois grands ensembles ethniques, les Belges au Nord, les Aquitains au Sud-Ouest et les Celtes au centre. Dans la suite de son récit, le conquérant n'utilise plus jamais ce terme qui, à l'évidence, ne paraît plus alors en usage en Gaule.

Faut-il croire que dans les territoires périphériques de la Gaule les peuples autochtones continuaient de s'appeler eux-mêmes "Celtes", alors qu'en Gaule les habitants perdaient l'habitude de s'appeler ainsi ? TACITE (10) qui décrit la Germanie, un peu à la manière de CESAR et un siècle et demi après lui, semble même la contredire : il ne signale aucun peuple qui ait conservé l'ethnonyme. Point de Celtes clairement désignés en Europe centrale au début de notre ère. On est donc naturellement amené à penser que, parmi les hommes occupant l'Europe protohistorique, quelques-uns à l'Ouest se seraient, à un moment, nommés ainsi et que, beaucoup plus tard, l'appellation serait devenue générique pour tous leurs voisins dont les noms n'auraient pas été conservés par l'histoire.

"Celte" aurait donc eu deux sens. L'un, purement historique, désignerait une réalité que l'on peut décrire et situer assez précisément dans le temps et l'espace. L'autre, analytique, permettrait de désigner, par un processus d'assimilation, des peuples qui ne sont pas, à proprement parler, entrés dans l'histoire.

Ce second sens est par conséquent susceptible de varier considérablement suivant les auteurs. Ainsi, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les archéologues parlaient volontiers de "Celtes" à la fois pour désigner les hommes des âges du bronze et du premier fer pour mieux les distinguer de ceux du second âge du fer auxquels était réservée l'appellation historique de "Gaulois".



Il était même assez courant d'employer le néologisme de "Protoceltes" quand il était question des temps antérieurs, néolithique et chalcolithique. L'emploi du terme de Celtes n'avait donc aucun sens ethnique particulier. Il permettait de situer l'époque et sous-entendait clairement une filiation sur place des habitants et de leur culture.

Au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, ce sens nous a légué un petit héritage : on appelle encore Celte un groupe de peuples pourtant situés à la fin du premier âge du fer (VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles avant notre ère), ceux qui sont porteurs de la culture dite de "Hallstatt". Par cette dénomination, on entend des petits groupes humains distribués sur toute la lisière de l'arc alpin, de la Bourgogne jusqu'à la Slovénie, remarquables par la richesse des objets qui accompagnent certains morts dans leur sépulture. On parle alors abusivement de "princes celtes", nous y reviendrons plus loin.

### QU'ENTEND-ON PAR "CELTES" ?

Selon Henri HUBERT, la définition la plus simple consisterait à dénommer Celtes les peuples qui parlent ou ont parlé une langue "celtique" (11).

La plupart des langues européennes actuelles, exceptions faites du basque, de l'estonien, du finlandais, du hongrois, du lapon et du turc, auraient été des branches d'une base indo-européenne commune. Quand exactement cet indo-européen a-t-il été parlé, et comment s'est-il divisé en des familles diverses, latine, slave, germanique, celtique et ainsi de suite ? Cela reste l'objet de discussions et de spéculations intenses. On ne sait ! Mais il fut admis sans preuve que, vers 700 avant J.-C., dans le nord de l'Europe, il existait déjà un peuple dont la langue allait devenir le "celtique".

C'est ainsi que les archéologues ont montré que les gens des Champs d'urnes – à la fin de l'âge du Bronze – auraient été celtiques ou proto-celtiques, en signifiant que leur langue n'était pas parvenue à ce que nous identifions aujourd'hui comme celtique. Cette culture des Champs d'urnes ayant été identifiée comme culture celtique y compris par les Britanniques (Jacquetta et Christopher HAWKES, 11b), on en a inféré que les Celtes auraient émergé au cours de l'âge du bronze moyen à partir d'un mélange de gens à tête ronde et d'un substrat d'origine néolithique et même mésolithique.



### OÙ LES "CELTES" AURAIENT-ILS COMMENCÉ À DEVELOPPER LEUR CULTURE DISTINCTIVE ?

Il existe deux traditions communément répandues à ce sujet. La première, fondée sur l'histoire, place le point d'origine sur la côte du nord-ouest de l'Europe par la Mer du Nord, selon Ammien MARCELLIN, citant TIMAGENES (12). La deuxième place le point d'origine près de la source du Danube (HERODOTE).



*Site de la Heuneburg.*

HECATÉE de Milet et HERODOTE nous disent que les *Keltoi* se sont déjà étendus suivant un arc jusqu'à la péninsule ibérique, par la France et la Belgique, la Suisse, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie septentrionale, et qu'ils se déplaçaient vers l'est le long de la vallée de Danube, vers les Balkans, ce qui est contredit par les recherches actuelles. Pour HERODOTE, le Danube supérieur était la patrie des "Celtes" en tant que population indigène, berceau qu'ils auraient été conduits à quitter avec l'arrivée des Germains au cours du premier siècle avant Jésus-Christ.

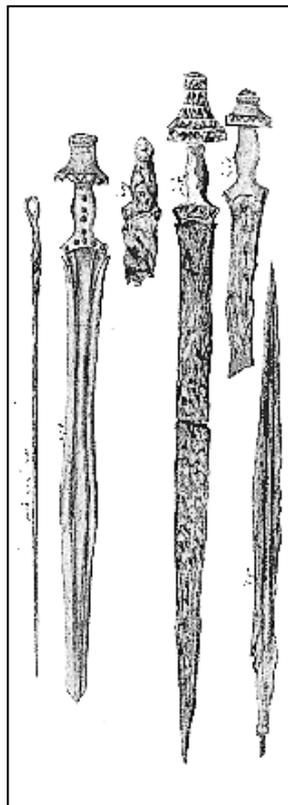
C'est un truisme de dire qu'un conquérant écrit toujours l'histoire à sa façon et qu'ainsi nous ne possédons une connaissance des débuts du monde Celte que du point de vue hostile des Grecs et des Romains. Dans notre désir de comprendre les

motivations des Celtes, leurs attitudes, leur philosophie et leurs lois, nous sommes donc frustrés du fait que ces peuples n'écrivaient pas. Ce fut tardivement, à l'ère chrétienne, que les insulaires de Grande-Bretagne et d'Irlande commencèrent à mettre par écrit leurs connaissances. Hélas, c'était trop tard pour en tirer une perspective considérant les changements culturels des périodes anciennes.

En l'absence de documents autochtones plus anciens, il ne nous reste plus qu'à nous montrer circonspect quant aux témoignages des Grecs et des Romains au sujet des Celtes, témoignages que nous ne pouvons prendre comme vérité littérale.

Malgré la neutralité que tout historien aurait dû observer en ce cas, un schéma simplificateur fut adopté rapidement dans la transmission de l'image de ces peuples antiques, schéma selon lequel les Grecs et les Romains représentaient la Civilisation tandis que les "Celtes" étaient dépeints en tant que barbares exotiques ou sauvages. L'image demeure encore aujourd'hui. Pourtant, nous nous rendons compte que le concept de barbarie ou de sauvagerie est simplement une question de perception. Sans aucun doute, pour le Gaulois antique, le Romain et le Grec étaient également aussi absurdes à comprendre que le Gaulois l'était du point de vue du Romain et du Grec.

On considère comme assuré que la culture des Champs d'urnes aurait émergé des peuples agricoles indigènes – fermiers cultivant leurs terres – au sein d'une société tribale. Durant la période de Hallstatt, au huitième siècle avant Jésus-Christ, le développement de la serrurerie leur permit de faire des haches redoutables, des serpes et d'autres outils avec lesquels ils purent ouvrir des chaussées à travers les forêts précédemment impénétrables, dégagements étendus d'effet et jusqu'à la terre avec la facilité comparative. Le développement de la compétence dans la métallurgie, en particulier en fer, a également donné aux "Celts" de nouveaux armements – des épées et les lances – qui les ont rendus militairement supérieurs à la plupart de leurs voisins et les ont rendus donc plus mobiles parce qu'il y avait peu d'ennemis à craindre.



Les Gaulois historiques furent ainsi les bâtisseurs des grandes voies de l'Europe non méditerranéenne. Les routes antiques avaient été déjà mises en place par eux longtemps avant d'être construites par les Romains. C'est un fait lentement accepté par les historiens à la lumière de nouvelles trouvailles archéologiques. Pourtant ces routes ont été mentionnées par STRABON, CESAR et DIODORE de Sicile, mais leurs témoignages furent longtemps mis sous le boisseau. Il est pourtant évident, en regardant le récit de CESAR, qu'il déplaçait ses légions rapidement par toute la Gaule grâce au système de chaussées déjà existantes. De même, quand CESAR a passé en Grande-Bretagne, il a trouvé, s'opposant à lui, une armée très mobile utilisant des chars de guerre lourds, certains d'entre eux ayant quatre roues. Pour que les Gaulois puissent se déplacer au moyen de tels véhicules avec la vitesse et la détermination rapportées par CESAR, il devient évident aux yeux de l'historien, que ce dut être grâce à un système complexe de routes existantes. (Cf. Matthieu POUX, 13). L'image des barbares sauvages et exotiques avaient eu très tôt du plomb dans l'aile !



Urne d'une tombe à incinération (Beigefässen).

### LA RELIGION.

Avant que les Grecs et les Romains aient commencé à présenter leurs observations sur la religion des "Celts", vers la fin du troisième siècle avant Jésus-Christ, celle-ci appartenait depuis longtemps à un certain standard philosophique. Dieux et déesses étaient nombreux, plus héros et héroïnes ancêtres du peuple que créateurs du monde, apparaissant souvent sous la forme de triade (trois-dans-un), bien qu'un père "des dieux" soit mentionné par beaucoup d'observateurs antiques. Car la mythologie celtique était héroïque, les héros se transformant en dieux et les dieux en héros. La vie du peuple et l'essence de ses traditions religieuses se reflétaient dans les vies de ces dieux et de ces héros qui durent avoir des puissances intellectuelles égales à leurs capacités physiques.

La religion gauloise fut l'une des premières à évoquer une doctrine d'immortalité. Elle enseignait également qu'il y avait un échange constant des âmes entre les deux mondes : la mort en ce monde conduisant une âme dans l'au-delà ; la naissance apportant une âme à ce monde. C'est ce qu'a observé PHILOSTRATUS de Tyana (14) qui notait que les Celtes célébraient la mort et la naissance avec joie. CESAR remarqua pour sa part que cet enseignement expliquait le courage insouciant du Gaulois dans la bataille.

Cette religion était du ressort des druides (Jean-Louis BRUNAU, 15) mentionnés chez les Gaulois dès le V<sup>e</sup> s. av. J.-C. (Cicéron, 16), que les Grecs considéraient à cette époque comme des philosophes, des sages se situant au-dessus de la communauté humaine et dont le contact avait quelque chose de sacré, c'est-à-dire de saint, de tabou. C'étaient des saints auxquels la population témoignait un profond respect et dont les paroles étaient énoncées avec la plus grande solennité comme si la divinité s'exprimait par leur voix.

La comparaison entre druides et sages de l'Inde est évidente. Les préceptes transmis étaient les mêmes :

Honorer les dieux, ce qui donne du crédit à la puissance au message.

Ne pas faire le mal, conception qui ne va pas de soi à cette époque et se trouve à la base de la philosophie (morale).



Le druide éduen DIVICIAC devant le Sénat de Rome.

D'ailleurs les Grecs disaient indistinctement "druides" et "philosophes", l'un des termes étant leur propre appellation l'autre leur fonction qui n'était pas d'être prêtres car la recherche du bien n'appartient pas aux religions antiques.

S'entraîner à la bravoure. Expression énigmatique et de traduction délicate pouvant signifier "entraîner son corps pour lui donner les vertus viriles".

A l'époque d'ALEXANDRE LE GRAND, s'établit un véritable "colloque entre un grec, PTOLEMEE "Soter", et des prêtres barbares" dont la pensée le subjugué et le domine (STRABON). C'est à cette occasion que se place l'expression : "ils ne craignaient personne et redoutaient seulement que le ciel leur tombe sur la tête" à laquelle ils ajoutaient "qu'ils plaçaient par-dessus tout l'amitié d'un homme tel que lui". Ce qu'il faut traduire par : "la seule crainte à avoir est celle de la fin du monde. Le reste n'étant que diplomatie dans le discours".

Les druides les plus anciens étaient donc des sages proches des philosophes présocratiques. Ils atteignirent leur apogée au II<sup>e</sup> siècle. tant par leur rayonnement que par leur plus grande extension géographique.

Alors que la Gaule indépendante n'a jamais connu d'unité politique, les druides ont tenté d'apporter une certaine harmonisation perceptible dès le II<sup>e</sup> siècle. Ce qui fut l'une des raisons avancées par CESAR pour intervenir. Cette évolution a été insufflée par les druides et leurs assises chez les Carnutes, rouages indispensables dans le fonctionnement des communautés, car les druides, qui étaient des aristocrates, possédaient de grands pouvoirs et cela dans de multiples domaines : la science qu'ils transmettaient à la jeunesse (astronomie, physique, chimie, géologie, botanique et zoologie), la géométrie, l'écriture (en alphabet grec) qui était contrôlée et interdite à la religion mais autorisée pour le reste. Moralisateurs, ils établissaient l'équilibre entre les trois composantes de la société gauloise (aristocrates, travailleurs libres, esclaves). Pédagogues et éducateurs, ils étaient férus de philosophie, grands connaisseurs de la technologie, et détenteurs de l'histoire mythique et généalogique de leurs peuples. Grand théologien, grand savant et grand sage, le druide était pour tout dire un type d'homme dont on ne trouve à cette époque d'exemples que chez les mages des Perses.

Dans cette société hiérarchisée, les bardes ont tenu une position élevée et étaient étroitement associés aux druides. DIODORE de Sicile les a observés : poètes lyriques, ils chantaient, en s'accompagnant d'instruments ressemblant à des lyres, parfois un éloge et parfois une satire. Par leur solide formation, et sous le patronage des chefs de clan, les bardes composaient un groupe professionnel dépositaire de l'histoire, des légendes, du folklore et de la poésie celtiques que, la tradition étant strictement orale, ils devaient mémoriser et restituer de façon parfaite.

Guidés par les druides et les bardes, les Gaulois avaient un goût prononcé pour l'étude et l'exercice intellectuel. Les auteurs grecs et romains reviennent souvent sur cet aspect de leur tempérament, contrastant avec ce qu'ils ont considéré comme la barbarie de leur civilisation matérielle, tout en évoquant le raffinement et l'élégance qu'ils mettaient dans l'usage de la langue et leur subtilité linguistique. Ainsi, CATON (17) a remarqué la sophistication de l'éloquence et la rhétorique celtiques. Quelle est loin l'image des barbares sauvages et exotiques !



## LA SOCIÉTÉ.

Pourtant la société celtique a produit une classe de guerriers, ainsi que des bandes des soldats professionnels qui vendaient leurs compétences à qui louerait leurs services. Des guerriers celtes ont été recrutés par Syracuse, Sparte, Carthage, la Macédoine, la Bythinie, la Syrie, l'Égypte et par la suite Rome elle-même. Selon ARISTOTE (18), ils étaient réputés pour le courage parmi les peuples du monde antique.



Toutefois, les Romains ont trouvé barbare la coutume gauloise de prendre comme trophées les têtes de leurs ennemis tués au combat.

Or, pour les Gaulois, cette pratique avait une signification religieuse profonde car, pour eux, l'âme était logée dans la tête et non pas dans le cœur. DIODORE observait : "Ils découpent les têtes des ennemis massacrés dans la bataille et les attachent aux cous de leurs chevaux. [...] ; et ils les clouent sur leurs maisons, juste comme ceux qui étendent des trophées lors de certaines chasses".

DIODORE ajoutait cependant : "Les Celtes, à leur tour, considèrent comme barbare la coutume romaine d'abattre des prisonniers en gros ou de les vendre en esclavage plutôt que de les rançonner comme otages à leurs propres personnes selon la coutume celtique". Vous avez dit "barbares sauvages et exotiques" ?

## QU'EST-CE QUI AURAIT POUSSÉ LES TRIBUS CELTIQUES À QUITTER LEURS CONTRÉES D'ORIGINE POUR ESSAIMER À TRAVERS L'EUROPE ?

Au cours de l'âge du fer, des peuples du Moyen-Orient franchirent la Méditerranée pour s'établir loin à l'ouest où furent fondées Marseille et Carthage tandis que la Macédoine développait un empire important dans l'est sous le règne d'Alexandre le grand et que Rome commençait son expansion. De fait, l'expansion des "Celts" fut simplement un de ces mouvements principaux que connut le monde antique. Il est plus que probable que la recherche de l'espace vital fut la cause principale de la diffusion de l'empire celtique.

### CHRONOLOGIE SUCCINCTE DE L'ÂGE DU FER :

- ♦ *Hallstatt (-900 à -500), première culture de l'âge du fer.*

La première culture de l'âge du fer tire son nom de Hallstatt, une ville du Salzkammergut située à 50 km de Salzbourg. Au-dessus de l'agglomération moderne se trouvent de célèbres mines de sel gemme dont l'exploitation remonte à une très haute antiquité.

Si cette phase a livré dans un premier temps de nombreuses tombes individuelles plates – plus d'un millier à Hallstatt même – ce fut à l'époque dite des "princes celtes" qui s'acheva vers 470-450 av. J.-C., que le tumulus en devint la tombe caractéristique, associée à des tombes plates. Si, dans un premier temps, l'incinération fut la plus courante des modes d'ensevelissement, au cours de la seconde période, les tumuli abritèrent au nord des



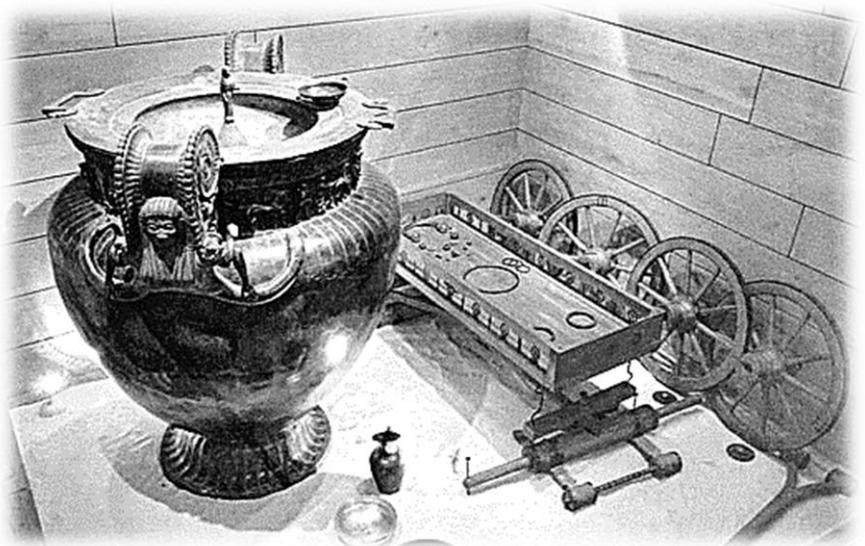
*Hallstatt, Salsberg, Autriche.*



Alpes des sépultures contenant des chars et appartenant à des guerriers de haut rang. Les plus remarquables ont été découverts en Côte d'Or, en Haute-Savoie, en Bavière, au pays de Bade et au Wurtemberg, au voisinage de cités fortifiées associées aux nécropoles, dont l'essor doit être mis en relation avec le développement considérable du commerce européen durant le premier âge du Fer et l'exploitation des centres miniers et métallurgiques de Bourgogne, Franche-Comté et Lorraine. Rappelons que c'est vers 600 av. J.-C. que l'on assista à la fondation de Marseille qui marqua une rupture irréversible en étant la première ville étrangère fondée dans la future Gaule, un corps étranger planté dans le flanc du monde indigène. Les amphores marseillaises se retrouvent jusqu'à Lyon attestant que les échanges commerciaux apparurent à

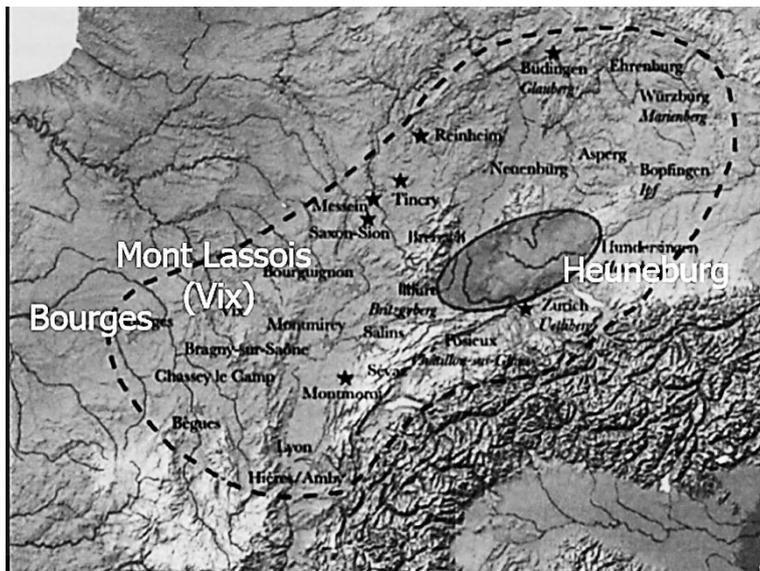
cette époque (cf. la tombe princière de Vix, en Bourgogne). On trouve de ce fait un monde gaulois loin de la vision traditionnelle véhiculée depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, en particulier pour ce qui concerne le vin que, dès l'âge du Bronze moyen, on produisait en Sardaigne et dont le trésor de Vix témoigne de l'usage dès le V<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

En Gaule, où la pénétration celte se fait au Hallstatt final, c'est grâce aux *tumuli* que l'on note la progression de cette pénétration liée à l'exploitation des minerais de fer : on les retrouve en Meurthe et Moselle, dans les Vosges, en Haute-Marne, dans le Cher, la Vienne et surtout en Côte d'Or et dans le Jura, juxtaposés à ceux de l'âge du Bronze et à proximité d'agglomérations qui s'étaient pérennisées (acculturation plus qu'intrusion d'un peuple nouveau ?). La tombe de Vix et les objets que l'on y a trouvés permettent d'avoir une vue de ce qu'était devenue la civilisation celte à la fin de Hallstatt.



*Reconstitution de la tombe de Vix.*

• *Des principautés au premier âge du fer ?* (Jean GUILAINE, *La Préhistoire française*, 19).



L'émergence des principautés celtiques du premier âge du Fer est l'un des phénomènes les plus spectaculaires de la Protohistoire.

Sur une vaste zone de puissantes entités politiques ont été très près d'adopter une forme d'organisation urbaine entre 580 et 450 av. J.-C, mais se sont subitement désagrégées. Il n'est plus tenable aujourd'hui d'ignorer que ce monde nord-alpin s'était largement ouvert sur l'extérieur aux VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles en raison des échanges commerciaux à longue distance qui furent l'une des fonctions dominantes des "centres princiers", à côté évidemment de celle de centres politiques, économiques et religieux.

Une incertitude majeure existe : les pôles princiers étaient-ils seulement des communautés locales plus riches que les autres, ou bien correspondaient-ils à des sortes de capitales politiques

pour des ensembles fédérant plusieurs communautés auparavant autonomes. Si nous le pressentons, nous n'avons pas d'éléments absolument décisifs allant dans le sens de capitales "fédérales" comme c'est le cas, à la même époque, pour les Scythes d'Ukraine ou les Thraces de Bulgarie.

Ces "princes" n'étaient probablement que des aristocrates comme les autres qui se différenciaient d'eux selon trois critères :

- ✓ Localisation sur une voie naturelle principale.
- ✓ Présence de riches tombes à proximité immédiate
- ✓ Présence d'importations méditerranéennes.

Si une quinzaine de sites correspondent à ces critères, trois sortent du lot par leurs dimensions : Heuneburg, 80 ha dont 4 ha pour la forteresse du plateau, le **Mont Lassois (Vix, en Bourgogne)** et Bourges (Berry).

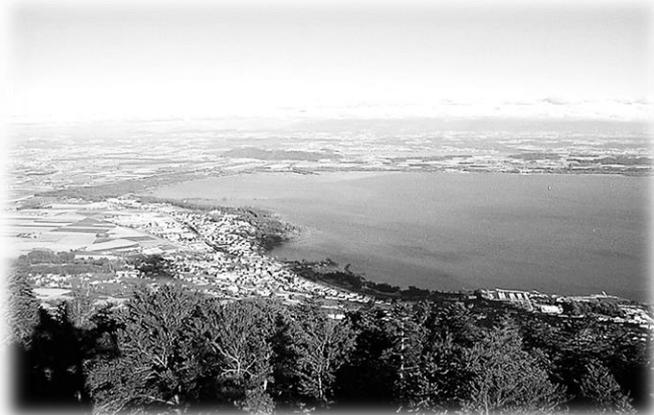
A cette époque, devaient coexister deux catégories d'hommes : les "princes" qui vivaient dans le luxe et les chefs militaires qui les supplantèrent par la suite et dont ne peut expliquer autrement l'apparition soudaine. Se différenciant des autres aristocrates par une richesse conjoncturelle plus que par une véritable force militaire, l'échec de cette tentative princière indique la fragilité de ces formations nord-alpines qui prennent fin avant -450 pour la plupart, et vers la fin du V<sup>e</sup> pour certaines.

On peut inférer que la culture de Hallstatt n'est en fait que la partie émergée d'une civilisation déjà en germe depuis deux ou trois siècles, avec la fin de l'âge du Bronze, dans le monde plus vaste de ce que l'on a coutume de dénommer "celte".

Les artisans du travail du métal prirent une grande place dans les hautes classes sociales, essentiellement auprès des aristocrates guerriers, dans une société à stratification tripartite rudimentaire déjà citée comprenant au sommet la classe des guerriers, des propriétaires fonciers, des commerçants, des religieux, des artistes et des scientifiques. C'est au sein de cette aristocratie qu'apparurent les druides entre la fin du VI<sup>e</sup> et le début du V<sup>e</sup> siècle.



Prenant leurs racines dans l'âge du bronze (donc avant le VI<sup>e</sup> s.), alors que la royauté se fragmentait un peu partout, en séparant les fonctions royales et sacerdotales, leur fonction, alors d'ordre divinatoire comme l'était celle des Mages en Perse et en Babylonie, s'inséra dans la brèche que les princes hallstattiens avaient délaissée, celle de l'interprétation, pour ne vivre que dans l'oisiveté.



**La Tène, deuxième âge du fer.**

Le site éponyme de La Tène ("les bas-fonds"), particulièrement représentatif du deuxième âge du Fer, se trouve en Suisse à l'extrémité orientale du lac de Neuchâtel, tout près du village de Marin et à une dizaine de kilomètres de la ville de Neuchâtel (E. A VOUGA, 20).

La Tène I fut la période des premières grandes migrations celtiques. Au commencement du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C., les Gaulois non seulement envahirent l'Italie où ils mirent Rome à sac en 390, mais ils s'établirent dans le nord de la péninsule après avoir franchi les Alpes, peut-être depuis les premières années du VI<sup>e</sup> siècle, si l'on en croit la tradition rapportée par TITE-LIVE.

400 av. JC	Période Laténienne ancienne	Deuxième âge du fer	La Tène ancienne Ib	La Tène Ia	La Tène A	civilisation des oppida
			La Tène ancienne IIa			v. 400 av. JC : invasion de l'Italie
			La Tène ancienne IIb	La Tène Ib	La Tène B1	387/386 : les Celtes occupent Rome
La Tène ancienne IIIa					369/368 : Mercenaires celtes en Grèce	
La Tène ancienne IIIb			La Tène Ic	La Tène B2		
300 av. JC			270-250 av. JC		La Tène IIa	La Tène C1
200 av. JC	Période Laténienne moyenne		La Tène IIb	La Tène C2		283 : Le Romains défont les Sénons. 279 : Les Celtes à Delphes. 279 : des Celtes en Asie
		La Tène moyenne				225 : victoire de Rome sur les Boiens et autres. 213 : fin du royaume celte de Thrace.
	160-140		La Tène finale I			

En Grande-Bretagne, certainement vers la seconde moitié du III<sup>e</sup> s. av. J.-C. sinon avant, des guerriers, originaires de la Marne et conduits par leurs chefs de clan, s'étaient établis dans les régions vallonnées du Yorkshire, comme de nombreuses sépultures à char en fournissent la preuve.

Dans le sud de la France, la forteresse d'Entremont contient des représentations sculptées de l'épée et du bouclier à ambon de La Tène II ; on y relève également des éléments du style "plastique" qui prouvent que la population locale, bien qu'elle n'ait pas fait pleinement partie de la culture de La Tène – car elle était trop fortement marquée par l'hellénisme – en absorba certains éléments.



Relevons que Matthieu POUX a découvert en Auvergne, à Corent, donc en plein secteur gaulois datant de cette période, des preuves irréfutables d'une avancée jusqu'à méconnue des historiens comme par exemple des fanums avec colonnade et au moins un cas de théâtre en bois semblable à ceux en pierre des Romains. Quant aux routes, les Gaulois de l'époque n'avaient rien à envier aux Romains qui surent utiliser le réseau en place pour se déplacer puis établir leur propre système routier (cf. ce que nous avons écrit précédemment).

La Tène III, comme le suggèrent les traces d'incendie, appartenait peut-être à la période des incursions des Cimbres de Germanie vers la fin du II<sup>e</sup> s. av. J.-C.

Ce ne fut pas seulement l'expansion continue de Rome qui entraîna le déclin de La Tène, ni même, d'ailleurs, la pression exercée par des tribus nordiques, tels les Cimbres et les Teutons, qui freinaient le circuit des marchandises fabriquées par les Celtes, mais un troisième élément jusqu'ici oublié qui fut l'incapacité du monde gaulois de s'unir.

## REMISE EN CAUSE DE L'ETHNONYME "CELTES" ET DE L' "EMPIRE CELTE" DANS LA PREMIERE DECENNIE DU XXI<sup>E</sup> SIECLE.



L'époque celtique indépendante qui a duré près de huit siècles, présente donc de fortes lacunes au niveau de la documentation historique. A tel point que, si certains n'émettent pas d'objections quant à l'existence d'une "celtitude", voire d'une "celticit ", d'autres nient que celle-ci ait existé, du moins à haute époque et dans un espace aussi vaste. Les deux thèses extrêmes ne peuvent être reliées car elles sont trop opposées. Ainsi, la vulgate classique défendue entre autres par Peter Beresford ELLIS (21) que nous venons grosso modo de développer, est-elle fortement battue en brèche depuis quelques années (Jean-Louis BRUNEAUX, 15).

En premier point, la linguistique, la mythologie, la géographie donnent des Celtes une idée des plus imprécises. La première affirme l'appartenance des populations celtes aux Indo-Européens en tant que sous-classe de ceux-ci, dernier avatar d'une doctrine archéologique, laquelle présente les Celtes comme une réalité incontestable, relevant quelque part de la foi. Car :

- ✓ Nous n'avons d'eux aucune trace clairement identifiable.
- ✓ Les auteurs anciens ne les ont pas décrits physiquement.
- ✓ Nous ne savons pas ce que leur nom désignait exactement.

La confusion ne date pas d'hier. Elle remonte – nous l'avons vu –   l'Antiquité, alors que les Grecs appelaient "Celtes" les habitants de l'actuelle France prise au sens large, tandis que les Romains les désignaient par le nom

de "Gaulois".

Ce furent des voyageurs grecs, des Phocéens très précisément, qui en parlent les premiers, au VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. en abordant les rives de ce qui deviendra plus tard la Gaule. Ils y rencontrent des habitants qui se présentent comme "Celtes", nom qui peut avoir signifié "Compagnons", "Associés", on ne sait pas. Cependant, c'est avec les S go-briges – une tribu dont le nom est typiquement gaulois – que ces Phocéens fondèrent *Massalia*. N'ayant aucune connaissance en géographie ou en ethnologie, ils appelèrent "Celtes" tous les autres peuples de l'arrière-pays plus lointain.

La confusion a perduré durant plus de deux siècles. L'archéologie a-t-elle permis d'apporter quelques preuves ? Certes, elle leur attribue des sépultures, des maisons, des fortifications, des objets qui seraient caractéristiques de leur civilisation très tôt qualifiée de "celtique". Mais tout ce que l'on peut dire, c'est que les Celtes étaient un ensemble de peuples très divers et pas une race, comme on l'a dit   une époque. Ces peuples avaient des intérêts communs : le commerce avec les Grecs et les Etrusques (minerais, fourrures, esclaves, ambre) et cela jusqu'en Baltique. Tout cela nécessitait des routes praticables et l'accord des peuples pour se partager le bénéfice de ce commerce et le produit des ventes. Ainsi peut s'être formée une confédération de peuples divers ayant un mode de vie semblable fortement influence par les Phocéens.

Une fois évacuée dès 1853 par Prosper MERIMEE la relation directe entre m galithisme et monde gaulois (22), l'émergence d'un peuplement pr celte se fit jour avec Camille JULLIAN (23) tandis que Joseph DECHELETTE (24) présentait, avec la culture de Hallstatt, un faciès particulier du premier âge du fer. J'en ai parlé, donc je n'y reviendrai pas. Les archéologues concluaient que "les premiers Hallstattiens avaient acquis leur haute position grâce au contrôle du trafic commercial utilisant les voies prises par les produits en provenance de la Méditerranée".

Toujours d'après DECHELETTE, la culture de la Tène, ou deuxième âge du fer (vers 500 av. J.-C.) ne pouvait dériver que de celle de Hallstatt.

Pour Jean-Louis BRUNAU, cette succession par voie de filiation n'a pas pu être confirmée dans la mesure où l'on sait que des populations du premier âge du fer étaient déjà établis dès le V<sup>e</sup> s. av. J.-C. très loin du noyau hallstattien qui leur aurait servi de berceau. Ce que montrent par ailleurs les sources historiques. Beaucoup de chercheurs ont tenté de surmonter cette contradiction en posant au cœur du débat le problème de l'origine des Celtes.

		France	Champagne	Suisse	Europe centrale	Ev�nements historiques
1200-700	Civilisation des champs d'urnes	Bronze final				Grandes n�cropolises � incinération
900-700				Halstatt I		
600 av. JC						Fondation de Marseille
	Halstattien Récent	Premier âge du fer	Halstatt final I	Halstatt II	Halstatt D1	Premières vignes en Provence
			Halstatt final IIa			Le fer
500 av. JC			Halstatt final IIb			Tombes de cavaliers
					Tombes princiers	
					Halstatt D3	

Tout d'abord, il y a eu un postulat : celui d'une très haute antiquité du peuplement celtique (Venceslas KRUTA, 25). Des préceltes, en quelque sorte. La prétendue langue italo-celtique parlée par ces peuples se serait divisée à la fin du néolithique en celte et italique, mouvement qui se serait opéré à l'âge du Bronze et aurait submergé la Gaule, l'Espagne et les îles en des temps très anciens donc (Henri HUBERT, 11). Or, plus personne aujourd'hui ne parle des Goidels ni des Brittons, les chercheurs orientant leurs travaux en direction d'une étude comparée des céramiques néolithiques et celtes. Le concept de "Celtes insulaires" et celui, plus moderne, de "Celtes authentiques" n'ont jamais été clairement formulés. Il n'en existe aucune définition officielle. Aussi, c'est le choix de l'une ou l'autre des deux expressions qui inclut ou non l'Armorique. Mais cette frange dite "atlantique", que désigne-t-elle ? Il est des rivages également atlantiques qui sont oubliés : l'Espagne, le Portugal. Implique-t-elle que seuls les Celtes auraient peuplé l'espace retenu au point de les distinguer des Celtes occidentaux et ceci au grand regret des Armoricaïns qui acceptèrent mal d'être séparés de leurs pairs des îles britanniques ?

Très tôt, toutefois, (fin IV<sup>e</sup>-début III<sup>e</sup> s. av. J.-C.), des Belges émigrèrent dans le sud de l'Angleterre, ce qui impliquerait que les Brittons (Bretons des îles britanniques) descendraient des Gaulois. Toutefois, il fallut attendre plus d'un siècle pour que cette piste fut explicitée et approfondie en rapprochant les termes "celtes" et "gaulois" et en les fondant tous dans une appellation commune de "Celtique". Ce qui pose un problème : pourquoi les auteurs britanniques du XVII<sup>e</sup> siècle ont-ils choisi l'ethnonyme "celte" au lieu de "gaulois" alors que les peuples ayant envahi les îles britanniques avaient été clairement reconnus comme Gaulois par les auteurs antiques ? Cela renvoie à la géopolitique du moment, alors que cette recherche, conduite par des britanniques assimilant "Gaulois" à "Français", leurs ennemis en Europe, avait abouti sur un compromis en retenant le terme suffisamment flou de Celtes. Le mot fut saisi au bond pour qualifier le nouvel Etat qui venait de se créer avec l'union de l'Ecosse à la Grande-Bretagne. Le mouvement s'étendit à la France, en Armorique précisément. Ce fut ainsi que les Bretons continentaux furent rattachés aux Celtes insulaires et que ceux-ci devinrent les "Celtes atlantiques".

A l'orée de la première guerre mondiale, les Celtes apparaissaient comme des ancêtres potentiels plus crédibles que les Gaulois. Thèse qui fut reprise par la suite de façon politique et selon des voies hautement discutables.

#### **LES GERMAINS COMME SUBSTITUT ALLEMAND DES GAULOIS.**

Les chercheurs d'outre-Rhin de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, étaient obsédés par l'identité des populations protohistoriques ayant occupé leur sol durant le premier millénaire av. J.-C., que la documentation archéologique présentait comme fort proches de celles de l'âge du Fer occidental sans qu'elles fussent nommées. Reprenant la démarche initiée pour les Celtes, ces chercheurs germaniques suivirent la piste des... Germains en s'appuyant sur le manuscrit de Tacite "Germania" qui attribuait le nom de Germains à des populations parentes occupant une région d'Europe comprise, au 1<sup>er</sup> s. de notre ère, entre le Rhin, le Danube, la Baltique et l'Oder. Ils établirent une distinction entre ces populations et celles des Slaves à l'Est et des Gaulois à l'Ouest, en en faisant d'excellents représentants de la race indo-germanique, ce qui renvoyait aux études de **GOBINEAU** (26).

D'où un développement de la recherche archéologique pour mettre au jour le "peuple des origines" dans la zone située entre le nord de l'Allemagne et le Danemark où les Indo-Européens semblaient "purs de tout mélange" et n'avaient subi "aucune influence extérieure". Ces "Indo-Germains" furent déclarés à l'origine de nouveaux peuples : Baltes et Slaves au nord-est, tandis que les indo-européens donnaient naissance au reste, aux Celtes en particulier. Toutefois, seuls les Germains auraient conservé leur berceau originel tandis que les autres peuples dégénéraient, excepté les Celtes et les Hellènes qui devenaient des peuples acceptables. Ce schéma fut combattu aussi bien en Allemagne que dans le reste du monde scientifique jusqu'à l'arrivée du nazisme qui reprit à son compte cette théorie aux présupposés raciaux. (**Wolfgang KIMMIG** et Wolfgang DEHN, 27).

Deux chercheurs nazis, professeurs d'université, étudièrent comment reconstituer la zone d'influence ancestrale des Indo-Germains. Leur base de référence étant la civilisation des champs d'urnes, ils furent conduits à étendre ce territoire jusqu'à la Catalogne, les Celtes présentant une composante ethnique de type indo-germain. En conséquence, l'occupation allemande de ces régions n'aurait de sens qu'une fois celle-ci débarrassés de leurs occupants de "races inférieures".

#### **LA FIN DE LA GUERRE MARQUA-T-ELLE LA FIN DE TELS DEVELOPPEMENTS ?**

Oui et non, car les deux chercheurs déjà mentionnés, dont l'un était un ancien SS, reprirent leurs études à partir du *corpus* que les Allemands avaient composé durant leur occupation de l'Europe (inventaires des mégalithes bretons, des enceintes fortifiées de la France du Nord et de Rhénanie, des champs d'urnes, ainsi que les clichés aériens pris par la Luftwaffe). Ils étaient aussi en possession des résultats de prospections, de fouilles et d'inventaire des collections des musées.



Abandonnant le champ d'étude des Germains, déshonoré par l'utilisation qu'en avaient fait les nazis, ils se tournèrent vers les plus proches voisins des Germains qui descendaient également des protoceltes, formant ainsi un même ensemble dont les Germains n'étaient qu'une infime partie. Redessinant la personnalité et l'extension finale des Celtes, ils donnèrent à ceux-ci l'espace que les Germains avaient précédemment occupé dans leur recherche. De leur berceau méridional, ils auraient essaimé dans toutes les directions aboutissant ainsi aux cartes de répartition dressées dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle où les Celtes se superposent quasiment à la prétendue expansion "indo-germanique".

#### **EXIT LA DOMINANTE GERMANIQUE, L'ORDRE DU JOUR POLITIQUE FUT ALORS CELUI DE LA COOPERATION EUROPEENNE.**

Les sources écrites de l'Antiquité étaient un obstacle à la nouvelle théorie, car il paraissait difficile d'appeler "Celtes" une grande partie des peuples de l'Europe centrale et occidentale alors que l'histoire ne connaissait de Celtes que ceux établis en Gaule et en Italie du Nord, valorisant des Gaulois distincts de leurs voisins, excepté les Germains considérés comme proches des Gaulois.

Devant cet état de fait, la plupart des historiens abandonnèrent l'étude des Gaulois et des Germains et préférèrent employer les noms de Celtes et de Celtique en leur lieu et place.

Des fouilles conduites sur des sites occupés à cette époque, mirent en évidence sur des hauteurs, établies sur de grands axes commerciaux, les résidences de nobles celtes vite requalifiés en "princes" aux tombes fastueuses (cf. les chapitres précédents).

A partir du IV<sup>e</sup> siècle, ces Celtes apparurent aux yeux de leurs voisins comme de terribles guerriers dont ils durent subir les exactions qu'il faut relativiser car nous savons, aujourd'hui, que leurs "migrations" n'ont concerné tout au plus que quelques centaines de milliers d'hommes et qu'elles ne pouvaient changer profondément la géographie humaine des régions atteintes, trop peu pour modifier chez les autochtones leurs conceptions politiques, religieuses et judiciaires.

#### **QU'EN EST-IL ALORS DE LA « CIVILISATION DES OPPIDA » ?**

*La courtine, Ollioules, France.*



La doctrine des origines celtiques de l'Europe non méditerranéenne se fonda pour l'essentiel sur la théorie d'une "civilisation des oppida" qui auraient formé un réseau assurant la cohésion de grands peuples. Or, des régions entières, situées au cœur de ce prétendu monde celtique, sont dépourvues d'oppida, ces enceintes présentant dans certains cas de grandes difficultés d'accès et des disparités dans leur taille allant de 2 à plus de 2000 hectares, présentant des remparts de différents types.

L'érection à une époque tardive de ces forteresses – premier siècle avant J.-C. pour la plupart – mit un terme à la théorie d'une "civilisation des oppida", et cela à partir du début des années 2000.

## **SE POSE LE PROBLEME DES CELTES DANS L'EUROPE ORIENTALE.**

Quelle fut la part des migrations dans ces régions, peut-on parler de celtisation ?

La force guerrière, qui aurait été le moteur de la culture et du développement de ces celtes orientaux, ne put contenir la poussée des Daces et des Gètes. La présence d'objets laténiens est-elle une preuve de cette celtisation de ces régions ? Non !

Les dénominations proposées par les auteurs antiques ne sont pas respectées par les tenants de la "civilisation celtique" sous la plume de qui les "Galli" des textes romains deviennent les "Celts". Mieux, aux invasions supposées allant de l'est vers l'ouest l'histoire oppose un mouvement inverse lorsque l'on relève que ce sont les Gaulois Volques de Toulouse qui ont fondé des colonies sur les rives du Danube (selon CESAR citant POSEIDONIOS d'Apamée).

Ainsi, la construction d'une "grande Celtique" dont le foyer se serait situé en Europe centrale et d'une "civilisation celtique", permettait de raccrocher des pans entiers des théories précédentes : langues celtiques, histoire des Indo-Européens, druidisme, religions cosmiques, traditions millénaires, et tout cela sous une apparence d'objectivité partagée par un grand nombre d'archéologues occidentaux pour qui "celtique" devenait synonyme d' "âge du Fer" à l'exception de peuples bien repérés chez les auteurs de l'Antiquité, comme les Etrusques, les Ibères, les Thraces, les Scythes, les Vénètes et autres italiques. J'ajouterai à cette liste les Ligures.

Or, qu'avaient de commun des peuples vivant sur les bords de la mer Noire, du Danube, du golfe rhodanien ou de la Manche ? Des armes, des motifs décoratifs. C'est tout et cela montre les limites de l'archéologie qui ne peut se substituer à l'histoire.

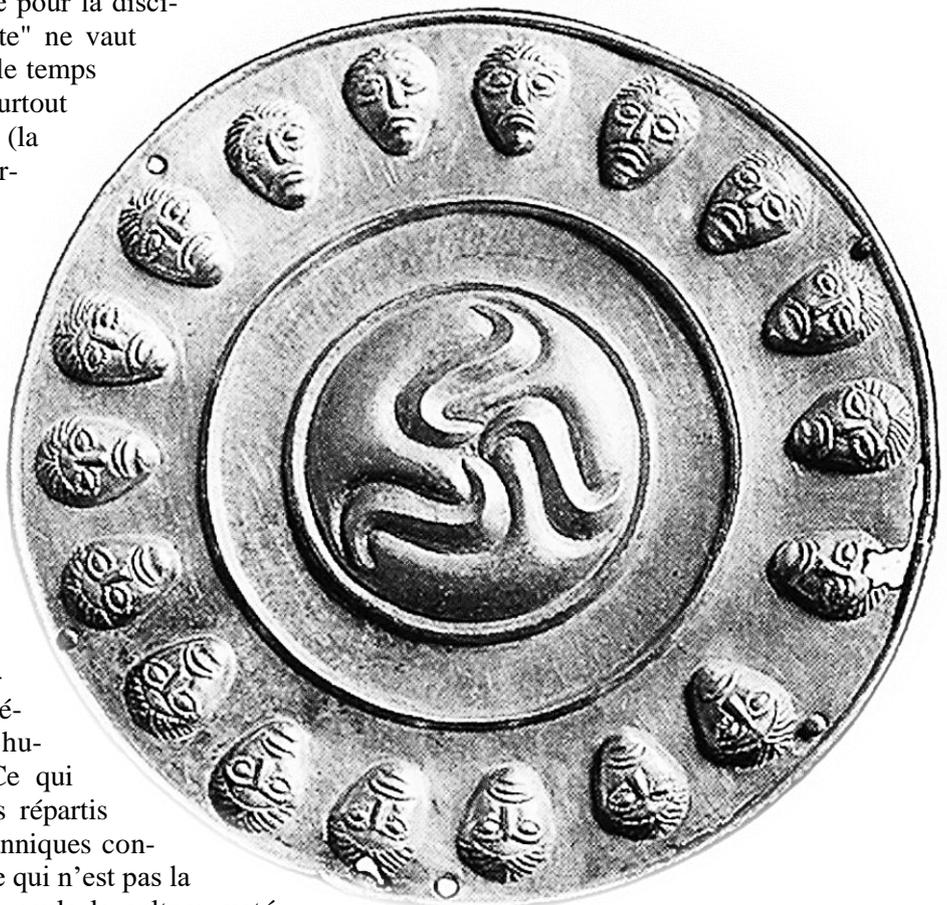
## **LES CELTES ET LE MONDE DIT "CELTIQUE" SONT UNE REALITE PROBLEMATIQUE.**

Alors que des années de recherches ne sont jamais parvenus à établir l'identité des Celtes, une conclusion actuellement de plus en plus perçue comme la plus recevable, consiste à déclarer que ceux-ci, et le monde dit "celtique", sont une réalité problématique.

L'examen qui s'achève montre que pour la discipline historique l'ethnonyme "Celte" ne vaut que pour une époque limitée dans le temps (entre les VI<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) et surtout pour un espace géographique étroit (la Gaule centrale et méridionale). Parler de Celtes à propos des habitants d'autres régions et pour des époques plus récentes est toujours un abus, une substitution gratuite à d'autres ethnonymes plus appropriés puisqu'ils sont ceux que se sont donnés les autochtones : Bretons, Gallois mais aussi Belges, Scordisques, Galates, etc. Pour l'ethnographie antique, nous venons de voir que le concept est d'une utilisation plus délicate encore : il mêle dangereusement les appréciations ethniques et culturelles et s'avère incapable de décrire la spécificité des groupes humains de l'Europe occidentale. Ce qui laisse penser que tous les peuples répartis entre la mer Noire et les îles Britanniques connaissaient une même civilisation, ce qui n'est pas la réalité (dans les meilleurs des cas, seule la culture matérielle a été, très partiellement, commune).

Il produit même une régression des connaissances car, depuis que le terme de Gaulois a été délaissé, le grand public se met à nouveau à confondre les bâtisseurs de mégalithes avec les Celtes, réduisant à néant deux siècles de recherche historique.

Il n'est qu'en linguistique que la notion de "langue celtique" correspondrait à une certaine réalité, si l'on se souvient néanmoins que le qualificatif "celtique" est encore ici arbitraire : on aurait tout aussi bien pu dire "langue galloise" ou "langue galatique" avec le même sens général.



## FAUT-IL CONSERVER LE TERME "CELTE" COMME APPELLATION ETHNIQUE ?

Non, s'il faut en croire les historiens antiques dont le premier, POSEIDONIOS d'Apamée, ne cita jamais le terme et donna seulement les noms des populations des régions qu'il traversait : Gaulois (pour la Gaule, parmi lesquels il reconnaissait des entités telles les Celtes entre les Aquitains et les Belges, les Eduéens et les Séquanes), Brettani (pour ceux d'Angleterre), Germani (pour les riverains du Rhin), etc. Ailleurs, il mentionna les Ligures, les Ibères. Avec ERATOSTHENE et ARTEMIDORE, il ne dénomma jamais comme Gaulois les peuples d'outre-Manche, Pyrénées ou Alpes.

Les géographes antiques ne sombrèrent jamais dans la généralisation : leur dessein était d'établir les qualités commerciales, créatrices et militaires des populations autochtones en vue d'échanges voire de dangerosité.

Seul, et tardivement, STRABON généralisa le terme de "Celtique" pour les peuples de la Gaule entre Ancône et le sud de l'Angleterre. Généralisation et amalgame dont se réclame aujourd'hui la Ligue du Nord (Italie) s'affirmant l'héritière directe des Celtes et oubliant par là-même les Etrusques et les Ligures qui étaient déjà là.

L'utilisation de l'idée de Celtes pendant près de vingt-six siècles présente un bilan qui est donc loin d'être positif. Aussi la question se pose : "Que faire de ces Celtes encombrants, parfois dangereux, et parfaitement inutiles hors

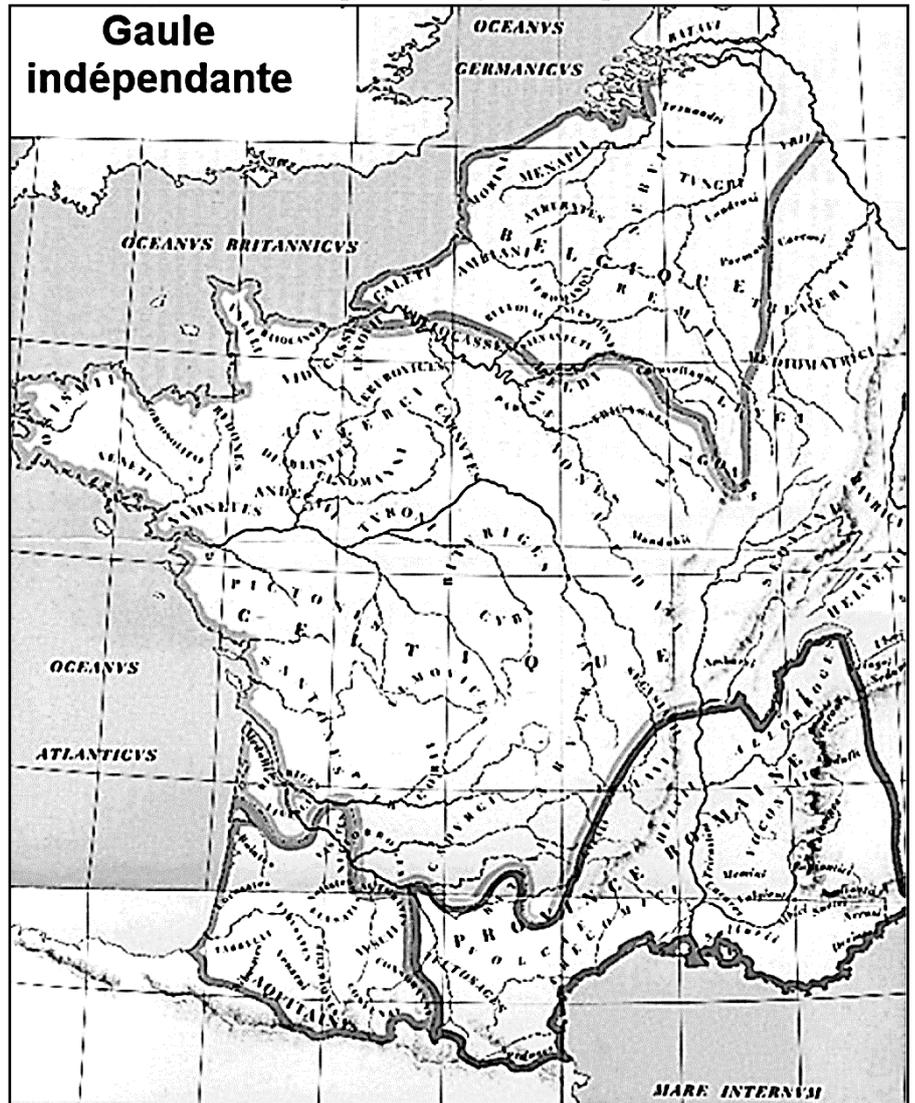
du domaine strict où l'histoire en a gardé trace ? [...]" Il est probablement impossible de se séparer d'une idée reçue qui a eu la vie aussi longue. Les Celtes sont inscrits dans l'inconscient des Européens peut-être à tout jamais. Ils résistent et résisteront longtemps encore à toute forme de rationalisation. Non pas seulement parce que ceux qui s'estiment leurs descendants ont le désir irrépressible d'une histoire qui s'ancre très loin dans l'Antiquité, au seuil de la préhistoire. Mais parce qu'ils ont aussi le besoin d'une ascendance qui ne soit pas moins noble que celle illustrée par les anciens Grecs et Romains. Ceux qui se réclament des Celtes n'ont toujours pas fait le deuil de l'héritage méditerranéen qui leur a échappé de peu. A ceux-ci les Celtes apporteront encore les rêves et la poésie d'un passé prestigieux qui ne peut être qu'imaginaire.

Comme l'a écrit Jean-Louis BRUNAUX à propos d'une supposée civilisation celtique : "*Nulle part ailleurs que dans la grande Gaule décrite par CESAR, je n'ai trouvé de particularités aussi évidentes de celles qui firent la matière d'une civilisation celtique*".

A partir du même *corpus* de référence, on en est arrivé à créer de toutes pièces un monde "celte" fondé d'une part sur un postulat "il a existé un peuple celte" et, d'autre part, sur des *a priori* liés à la géopolitique de l'époque où les historiens abordèrent la question, ce qui a conduit à abandonner les ethnonymes de Gaulois et autres que nous ont livrés les auteurs antiques pour ne conserver que celui de "Celtes". Aujourd'hui, alors que l'on assiste à un "celtic revival" plus légendaire que réel, il convient de relativiser et de penser à ces civilisations perdues qui n'ont pu nous transmettre que ce que l'archéologie nous en livre.

A ceux qui veulent approfondir la connaissance des populations anciennes, le concept de Celtes devrait désormais apparaître comme obsolète car trop vague et trop vaste. Il ne viendrait plus à personne de caractériser les populations de l'Afrique par l'appellation de "Noirs", voire d'Ethiopiens, et les Européens de Celtes.

*Il reste à évoquer l'effondrement de la civilisation gauloise. Mais c'est une histoire que nous conterons une autre fois.*



## BIBLIOGRAPHIE :

- (1) : Jules CESAR (*Caius Iulius Caesar*), Rome, 13 juillet -101 - Rome, -44) - *Guerre des Gaules*, I, 1, 1, I 9, 2 ; II, 3 et 4 ; VI 11,2, VI, 13, 10-12, VI 16, 2, VI, 18, 1-2, VI 24, 2-3 - *La Guerre civile*, I, 34, 4.
- (2) : POLYBE (*Polubios*), Mégalopolis, Arcadie, vers -202, mort vers -120, - *Histoires*, III, 37, 41 ; V, 3.
- (3) : STRABON (*Strabôn, Strabo*), Amazya en Cappadoce vers -58 - mort entre 21 et 25 - *Géographie*, I, 2, 28, c 34 ; II, 1, 12, 13 ; c 172 ; III, 2, 11, c 148, 4, 19 : c 166 ; IV, 1,7, 4, 6, c 183, 198-199 ; IV, 1, c 176, IV, 1, 13, c 187-188 ; IV, 3, 2, c 192 ; IV, 4, 5, c 198 ; VII, 3, 2 ; XII, 5, 1, c 566 à 568 ; V, 1,3, c 211 ; VII, 1, 2, c 290, VII, 2, 2, c 293.
- (4) : DIODORE de Sicile (*Diodôros*), Agyrion, Sicile, vers -92 - mort vers -20 - *Bibliothèque historique*, II, 47 ; IV, 56 ; V, 19, 21-22, 24, 31 ; XV, 70.
- (5) : HECATEE de Milet (*Hekataios*), Ionie vers -540 - mort vers -480), considéré comme un précurseur d'HERODOTE - *Périple autour du monde* (*Périégèse*).
- (6) : HERODOTE (*Herodotos*), Halicarnasse -484 - mort vers -425 - *Histoires*, I, 163-164 ; II, 178 ; IV, 32-35 ; VII, 165.
- (7) : TITE-LIVE (*Titus Livius*), Padoue en -64 ou -59, mort vers 10, auteur d'une histoire de Rome en 142 livres (*Ab Urbe condita libri*) allant des origines à l'an -9 - V, 34.
- (8) : Poseidônios d'Apamée (*Posidonius*), Apamée -135, Rome en -51) - *Histoires*, XXIII.
- (9) : PAUSANIAS dit le Périégète, Lydie vers 115 - Rome vers 180 - *Description de la Grèce*. X la Phocide et la Locride, 19, 12.
- (10) : TACITE (*Publius Cornelius Tacitus*), vers 55 - vers 125 - les *Histoires* ; les *Annales*, II, 5 et XIV, 30 ; *La Germanie*, II, 5.
- (11) : Henri HUBERT, *Les Celtes depuis l'époque de la Tène*, Paris 1950.
- (11bis) : Jacquetta et Christopher HAWKES - "Grande-Bretagne préhistorique", 1947.
- (12) : Ammien MARCELLIN (*Ammanianus Marcellinus*), Antioche, né v. 330 - mort v. 400 - *Histoire*, XV, 9, 1-7 ; XV, 10.
- (13) : Matthieu POUX - *Conférence donnée à Sanary en 2017* ; - "Les religions du second âge du Fer (sanctuaires, rites, images et croyances)", dans : GUILAINE Jean, GARCIA Dominique - *La protohistoire de la France*. Hermann, Histoire et archéologie, 2018, p. 501-516.
- (14) : PHILOSTRATE d'Athènes (*Philostratos ; Lucius Flavius Philostratus*), composa au début du III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. la *Vie d'Apollonios de Tyane*, biographie romancée en huit livres consacrée au philosophe Apollonios de Tyane.
- (15) : Jean-Louis BRUNAUX ; - *Guerre et armement chez les Gaulois 450-52 av. J.-C.*, Errance, 1987, coll. Hespérides, 220 p. ; - *Les Gaulois, sanctuaires et rites*, Errance, 1986, coll. Hespérides, 154 p. ; - *Les sanctuaires du Nord de la Gaule* ; - *Le sanctuaire de Gournay-sur-Aronde (Oise)*, dans GOUDINEAU Ch., GUILAINE J. - *De Lascaux et Grand Louvre*, Archéologie et histoire en France, Errance, 1989, p. 494-497 ; - *Les druides, des philosophes chez les barbares*, Le Seuil, 2006 ; rééd. Le Seuil Points Histoire, 2015, 388 p. ; - *Nos ancêtres les Gaulois*, Seuil, 2008, coll. L'Univers Historique, 304 p. ; - *Les Celtes, Histoire d'un mythe*, Belin, 2014-2017.
- (16) : CICERON *Marcus Tullius Cicero* (-106 à 43 avant Jésus-Christ).
- (17) : CATON dit l'Ancien ou Le Censeur (*Marcus Porcius Cato*), *Tusculum* vers -234 - vers -149) - *Les Origines*, II, 3, 12.
- (18) : ARISTOTE (*Aristoteles*), vers 220, mort vers 143 - *Constitutions politiques*, II, 9, 7, 1269b ; VII, 2, 1324a, 10 ; VII, 17, 3 - *Morale à Eudème - Ethique à Nicomaque*, III, 7,7. *De la génération des animaux*, II, 8, 748a - *Histoire des animaux*, VIII, 28, 606b - *Météorologiques*, I, 13 - Cité par Athénée dans les *Les Deipnosophistes*, XIII, 576a.
- (19) : Jean GUILAINE - *La préhistoire française* ; Jean GUILAINE, Dominique GARCIA - *La protohistoire de la France*. Hermann, Histoire et archéologie, 2018.
- (20) : Emile A. VOUGA, *Les Helvètes à La Tène. Notice historique*, Neuchâtel, Altinger, 1885.
- (21) : Peter Beresford ELLIS *The Celtic Empire, the first millenium of Celtic History 1000 BC - 51 AD*, London, Constable, 1990, 246 p.
- (22) : Prosper MERIMEE, "Sur les antiquités prétendues celtiques", *Le Moniteur*, 14 avril 1853.
- (23) : Camille JULIAN - *Histoire de la Gaule*, tome I, *Les invasions gauloises et la colonisation grecque*, Paris, Hachette, 1920, p. 110 et suiv. - *Histoire de la Gaule*, présentée par Christian GOUDINEAU, Paris, Hachette, 1993.
- (24) : Joseph Déchelette - *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, tome II, *Archéologie celtique ou protohistorique*, Paris, Picard, 1913.
- (25) : Venceslas KRUTA - *Les Celtes*, Paris, PUF, "Que sais-je ?", 1976, p. 59. - *Les Celtes. Histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, "Bouquins", 2000.
- (26) : GOBINEAU, *Essai sur l'inégalité des Races humaines*, dans *Morceaux choisis*, avec une introduction de Clément SERPEILLE de GOBINEAU NRF, Gallimard, 1937, p. 9-120.
- (27) : Wolfgang KIMMIG et Wolfgang DEHN dans Jean-Pierre LEGENDRE, Laurent OLIVIER et Bernadette SCHNITZLER (dir.), *L'Archéologie nazie en Europe de l'Ouest*, Gollion (Suisse), Infolio, 2007.



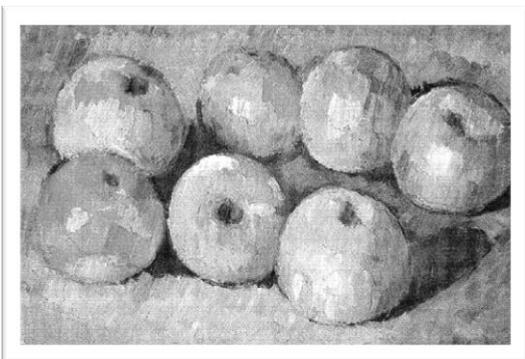
## ICONOGRAPHIE :

fig. 1 : (Christian GOUDINEAU), fig. 2 (Antoine PERETTI), fig. 3 (Christian Goudineau), fig. 4 (Henri Ribot), fig. 5 (Jean Guilaine), fig. 6 : (DR), fig. 7 (DR), fig. 8 (Henri RIBOT), fig. 9 (Henri RIBOT-CAV), fig. 10 (DR), fig. 11 (DR).

## "PAUL CÉZANNE, L'HOMME, LE PEINTRE ET LE PROVENÇAL"

Par Charles-Armand KLEIN.

"Les grands artistes sont ceux qui imposent à l'humanité leur illusion particulière". Cette définition de MAUPASSANT s'applique parfaitement à Paul CÉZANNE qui disait : "Avec une pomme, je veux étonner Paris". Et il étonnait ceux qui voyaient sa peinture...montrant des pommes. D'ailleurs, la vie de Paul CÉZANNE, né en 1839, commence par une histoire de



pommes.

Il a 13 ans, est élève au collège Bourbon d'Aix-en-Provence, où la règle des élèves veut qu'on mette Emile ZOLA en quarantaine. Loi de potache fondée sur le simple fait qu'il n'est pas "de chez nous", venant de Paris. Paul CÉZANNE transgresse la loi, parle à ZOLA et s'intitule son protecteur. Le lendemain, ZOLA offre à CÉZANNE, un plein panier de pommes. Se joint à eux un "fort en maths" Baptistin BAILLE, et ainsi se forme le trio que tous appellent "les Inséparables".

De classe en classe, ils raflent places d'honneur et accessits. CÉZANNE excelle en latin, allant jusqu'à monnayer les devoirs des

élèves les moins doués. Sera-t-il un digne successeur de son père, ex-chapelier converti en florissant banquier ? Il avait aussi décroché un premier accessit en peinture, et il aimait crayonner.

Les trois Inséparables avaient fait un serment d'amitié, et de ne jamais se quitter. Les dimanches, aux vacances, ils escaladaient les pentes de la Sainte-Victoire, parcouraient la campagne aixoise, pêchaient, se baignaient, chassaient, s'exaltaient à réciter des vers. Toujours ensemble, ZOLA un livre de poésies en poche, CÉZANNE un carnet à dessins.



Paul CÉZANNE.



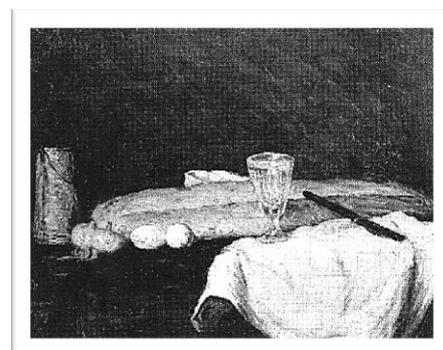
Emile ZOLA.



Baptistin BAILLE.

Un jour, ZOLA doit rejoindre sa mère à Paris. Elle y défend ses intérêts, suite au décès de son époux François ZOLA. Ingénieur et concepteur du barrage qui amenait l'eau à Aix, il décède d'une pneumonie lors des travaux du barrage, et une procédure s'ensuit. Séparation douloureuse pour les Inséparables que la vie à séparer, mais qui jurent de s'écrire. CÉZANNE passe son baccalauréat, et sur injonction de son père s'inscrit à la Faculté de Droit d'Aix-en-Provence. Il obtient de pouvoir suivre aussi les cours gratuits du soir de l'école municipale de dessin. Elle est située dans une partie du **musée des Beaux-Arts** de la ville. Pour accéder aux cours, on traverse les salles où trônent les tableaux D'INGRES et de GRANET. Monsieur GIBERT, directeur du musée, est également le professeur de dessin. Il aime, en art, la tradition CÉZANNE s'appliquait à copier des études de nu, des paysages, des natures mortes, à reproduire des toiles de petits maîtres italiens. Une assiduité qui ne manquait pas d'inquiéter son père, soucieux du suivi des études de Droit, plus conformes à la profession de banquier.

CÉZANNE et ZOLA s'écrivaient régulièrement. Chacun regrettait l'absence de l'autre. A Paris, ZOLA besognait. A Aix, CÉZANNE gémissait sur le Droit. Il voulait aller dans la capitale se perfectionner dans l'art, mais son père s'y opposait. CÉZANNE se butait, se révoltait devant ce père qu'il craignait autant qu'il l'admirait.



Louis-Auguste CÉZANNE.

Et qui, prouvant que la banque rapportait plus que des illusions d'artiste, venait d'acquérir à la proche campagne le vaste domaine du **Jas de Bouffan**.

CÉZANNE abandonne le Droit. Malgré ce revirement, Monsieur CÉZANNE père l'autorise, de guerre lasse, à aller à Paris. A 22 ans, son fils rejoint la capitale, revoit ZOLA, s'inscrit à l'académie débonnaire de Charles SUISSE, copie des nus, noue des relations avec PISSARRO, GUILLAUMIN, GUILLEMET. Mais il se sent mal à l'aise où ses manières provençales détonnent.



Il revient à Aix et participe à nouveau aux cours de GIBERT. Grand marcheur, il parcourt la campagne, dessine, peint, puis il remonte à Paris, débuts de ses incessants aller-retour qu'il pratiquera toute sa vie. A Paris, il s'ennuyait de la Provence. Il retourne à l'académie Suisse, où il se lie avec RENOIR et MONET. Consciencieusement, il envoie des œuvres au Salon, et chaque année elles seront refusées. Néanmoins, il obtient de copier au Louvre les grands maîtres. Pour lui, ce sont les Vénitiens et POUSSIN, CHARDIN, COURBET, le coloriste DELACROIX. Puis il redescend dans le Midi qui lui manque. A Paris, ZOLA rencontre son premier succès en publiant "*Les contes à Ninon*". Il a foi en lui. A l'inverse de CÉZANNE qui peine à peindre, hésite, se cherche, n'a pour vivre qu'une modeste pension de son père, et écrit à ses amis ZOLA et BAILLE qui l'aident. "*Je suis plus triste encore quand je n'ai pas le sou*".



Il peint épais, fond noir, palette sombre. Une manière qu'il nomme "période couillarde". Une fois encore, il remonte à Paris, d'où il rejoint PISSARRO à Auvers-sur-Oise. A son contact, il allège les tons, s'approche des Impressionnistes, sans toutefois en être. Car il veut peindre suivant sa vision, avec ses moyens.

En quittant Paris où ZOLA travaille à "*Thérèse Raquin*", il regagne Aix et le Jas de Bouffan. Aimant le contact de la nature, il dessine et peint divers endroits du domaine, fait le portrait de son père et de plusieurs membres de la famille. Avant de remonter sur la capitale et de reprendre le chemin de l'académie Suisse.

C'est alors qu'il s'éprend d'un modèle, Hortense FIQUET. Jeune fille brune, calme, réservée, d'égal humeur, patiente, elle a 19 ans. Il en a 30. Mais sachant combien elle déplairait à son bourgeois de père, il lui cache cette liaison, n'en parlant confidentiellement qu'à sa mère.



Survient la guerre de 1870. Se refusant à y participer, et pour échapper à l'enrôlement, CÉZANNE et Hortense se réfugient à l'Estaque, l'autre côté de la baie de Marseille. Là CÉZANNE peindra de multiples aspects de l'Estaque selon les lieux, les heures, les saisons. Il recherche les motifs durables : les toits, les pins, le ciel, la mer. Le tout dans des tons unis et évitant le pittoresque, les personnages.



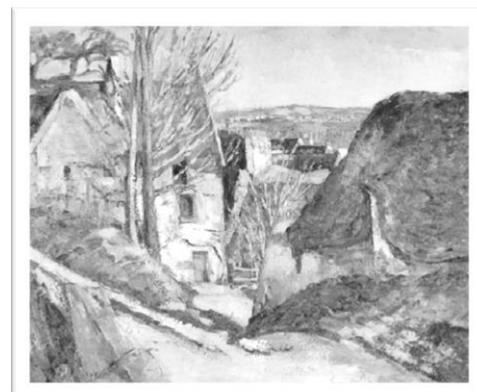
*Hortense FIQUET.*

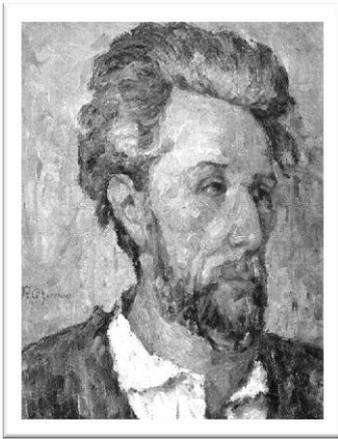
Il multiplie ses autoportraits, sans concession, le visage barbu, presque farouche, traduisant un état d'esprit inquiet. Il se cache

comme réfractaire autant qu'il cache Hortense à son père.

En avril 1871, la guerre et la Commune terminées douloureusement, il revient à Paris avec Hortense. Ils vivent dans un modeste logement où Hortense met au monde un garçon. Il sera prénommé Paul. Cézanne le reconnaît, et charge un ami d'en avertir sa mère. Chaque jour il va à pied rejoindre PISSARRO à Auvers et peindre "sur le motif". Il réalise plusieurs vues du village, dont "**La maison du pendu**", une toile, la première qu'il réussit à vendre au comte DORIA. Il commence aussi une série de natures mortes sur le thème des pommes.

A la différence des Impressionnistes, il solidifie sa peinture, lui donnant une sorte de relief. Une peinture, quand elle est exposée, qui suscite rires et sarcasmes, tant du public que de l'ensemble des critiques.



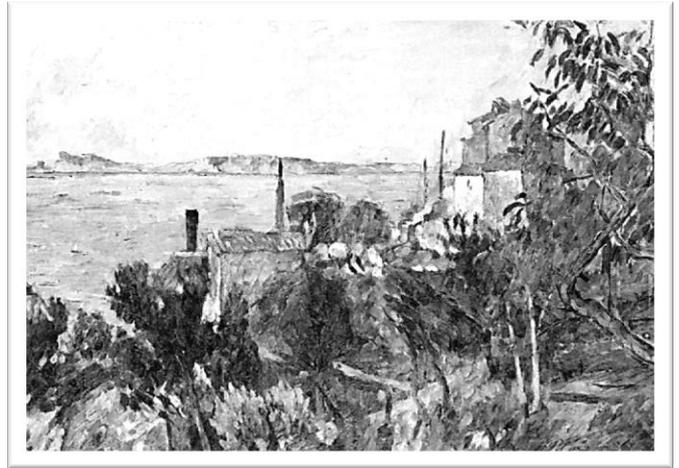


Il continue d'oser à peindre pleine pâte, toujours refusé au Salon et ne "s'en portant pas plus mal".

Là où beaucoup ne voient qu'outrance, un homme s'intéresse et admire les œuvres de CÉZANNE. Il se nomme **Victor CHOQUET**.

Simple employé au service des douanes, il aide et comprend CÉZANNE,

dont il sera l'unique mécène. Il commande au peintre



une toile qu'il paiera 50 francs ("**La mer à l'Estaque**"), dans le moment où ZOLA touche 8000 francs pour "*L'assommoir*". ZOLA reconnu chef de file de l'école naturaliste, dénigré par les élites littéraires, mais dont les romans du cycle des "*Rougon-Macquart*" plaisent et se vendent. Tandis que CÉZANNE place chez le vieux et amical marchand de couleurs TANGUY ses tableaux difficilement vendables. La hardiesse de ses tons, ses "reconstructions" de la nature ("*Le pont de Maincy*", "**Les maisons de Provence**") n'attirent pas les amateurs. Et cependant en peignant sur le motif, CÉZANNE dit : "*je commence à voir la nature*".

En interceptant ses lettres, son père parvient peu à peu à soupçonner qu'il est devenu à la fois beau-père et grand-père. Cézanne tente de démentir, mais mal. Son père lui coupe la moitié de sa maigre pension. Aussi, pour survivre, de mois en mois, CÉZANNE

en appelle à ZOLA qui répondra précieusement à ses demandes d'argent.

Observant beaucoup et longuement le motif, passant lentement la couleur sur la toile, CÉZANNE approche de ce qu'il appelle "la petite sensation". Il peint chaque tableau d'un pinceau dense, produisant relief et force.

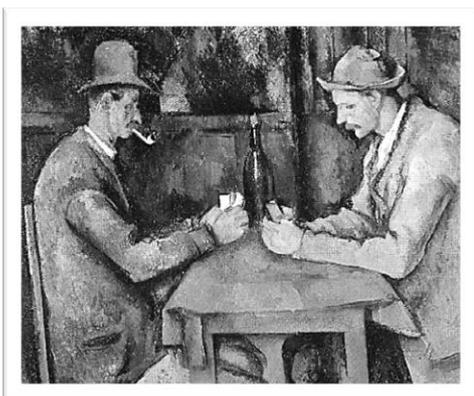
Ce qui ne l'empêche pas d'être incertain sur son art, de douter, et parfois, ne parvenant à parfaire dans l'absolu, de détruire rageusement son travail. Tantôt à Aix, tantôt au Jas de Bouffan, ou dans la campagne, il reproduit souvent les mêmes thèmes. Mais rien autant que **la montagne Sainte-Victoire**, peinte et repeinte, car il sent sa Provence "réceptacle des sensations", et il l'aime à travers cette montagne toujours pareille, jamais la même. Puis quand Paris lui manque, il y retourne. Pour lui, la capitale se résume essentiellement à son fils Paul qu'il adore, Hortense son patient modèle, ZOLA, sa planche de salut, et les Grands du Louvre qu'il copie sans cesse. ZOLA remportait succès sur succès de librairie, avec "*Nana*", "*Germinal*", tandis que CÉZANNE, quittant l'Estaque, s'installait à Gardanne qu'il représentait en 18 toiles. C'était plus commode pour rejoindre le Jas de Bouffan, dix kms, et arriver à l'heure



au moment du dîner.

Comme à la parution de chacun de ses romans, ZOLA envoie à CÉZANNE sa dernière publication, "L'œuvre". CÉZANNE se reconnaît dans le portrait d'un peintre raté qui finit par se suicider. Cette comparaison le blesse, et il met fin par une lettre, à une amitié de 35 ans.

Cette même année, 1886, il se marie par convenances avec Hortense. Son père meurt quelques mois plus tard. Il partage avec ses deux sœurs un héritage dont le montant confortable le rend enfin financièrement indépendant. Il fixe son atelier au Jas de Bouffan, se consacrant à la peinture dans tous les genres. Et les répétant pour toujours mieux s'exprimer : paysages, natures mortes, fruits, fleurs, objets, portraits des ouvriers du Jas de Bouffan, dont il fait des **joueurs de cartes**, personnel féminin, ...





A Paris, des critiques commencent à considérer "qu'il est une manière de pré-curseur d'un autre art". **VOLLARD**, un jeune marchand d'art expose avec son accord 150 de ses œuvres, toiles et dessins. Ses prix restent particulièrement modestes, mais les artistes tels **RENOIR**, **DEGAS**, **PISSARRO**, **MONET**, achètent particulièrement ses natures mortes, ses pommes. Des collectionneurs étrangers, d'Autriche, d'Allemagne d'Angleterre, s'intéressent à sa peinture dont il dit : "*Lorsque la couleur est à la richesse, la forme est à la plénitude*".

Les jeunes peintres lui rendent hommage par un tableau signé Maurice **DENIS**. Mais la France officielle ne voit en lui qu'un "anarchiste de la peinture", et aucun musée n'aurait voulu une de ses toiles, "même à titre de don".

"*Moi vivant, aucune toile de CÉZANNE n'entrera ici*", dis même le nouveau conservateur du musée d'Aix.

Il travaille chaque jour, isolé dans son nouvel atelier qu'il s'est fait construire d'après ses plans dans le quartier des Lauves en 1902. De sa fenêtre,

il voit la montagne Sainte-Victoire. Dans son grand atelier, il peint "**Les Grandes Baigneuses**", auxquelles il apporte des retouches depuis des années. Et toujours des vues provençales, la Sainte-Victoire, des fruits, des coupes, des objets quotidiens dont il étudie les formes, les volumes, les contrastes, les déformations volontaires, les perspectives pour aboutir à une harmonie. Son but : "*Réaliser comme les Vénitiens*".

**RENOIR** dit de lui : "*il prend du temps pour placer sa couleur, mais c'est le ton le plus juste au meilleur endroit du tableau*". Contrairement à la rumeur, il était sociable, offrait à déjeuner à de vieux amis aixois, accueillait de jeunes peintres ou des poètes, donnait des conseils et recevait des acheteurs étrangers, curieux de le voir au travail. Mais atteint de diabète, il sentait que le temps et la santé lui manqueraient pour parvenir à rendre "*par l'art la beauté parallèle de la nature*".

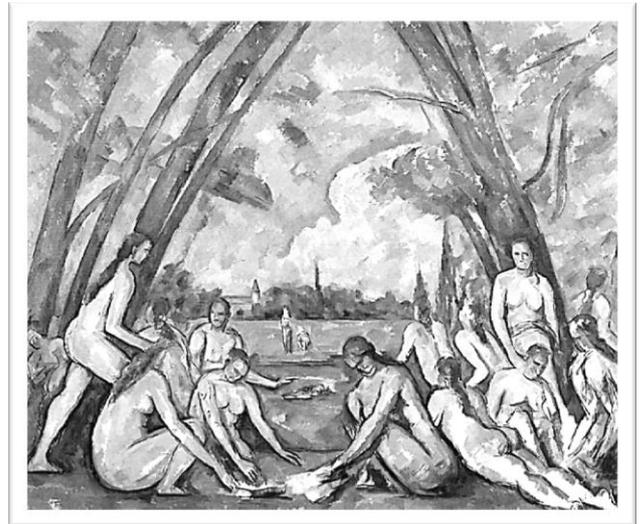
En septembre 1902, **ZOLA** mourut dans la nuit, intoxiqué par l'oxyde de carbone émanant de sa cheminée. Face à cette nouvelle, **CÉZANNE** demeura toute la journée à sangloter dans son atelier. Tant de souvenirs les avaient liés!

A la satisfaction de son marchand, les prix des tableaux de **CÉZANNE** montaient. Ce qui laissait indifférent le peintre, uniquement attaché à tendre vers l'absolu de son art. Retiré à Aix, il ne percevait que peu d'échos des bruits sur son nom.

Mais **MONET** qui collectionnait 12 de ses toiles, le tenait pour un des maîtres de son temps. Un maître demeuré très actif. Chaque jour, il partait sur le motif. Ou, à son atelier, retouchait inlassablement ses Baigneuses ou une quelconque des vues de Provence. Il avait fait poser – en le payant – son jardinier **VALLIER**. En lui recommandant de ne pas bouger : "*Est-ce qu'une pomme ça bouge ?*" Puis il s'était dirigé vers le **cabanon de Jourdan**, situé non loin de son atelier, et avait commencé à le représenter. Sans cesser de retravailler d'anciens tableaux dans sa quête inlassable de l'absolu. Sûr qu'on s'en rapproche en trouvant les volumes par des gradations de couleurs.

En octobre 1906, les pluies ont été abondantes en Provence. Profitant d'un jour d'accalmie, il est retourné peindre au cabanon de Jourdan. Soudain, un gros orage éclate. Pris de malaise, il s'affaisse, s'évanouit, et reste exposé des heures à la pluie. Le soir, des ouvriers passant par là avec une charrette, le découvrent et le ramènent à son domicile d'Aix. Le lendemain il repart travailler à son atelier au portrait de **VALLIER**.

Puis son état se dégrade. On avertit sa femme et son fils à Paris. Quand ils arrivent, il était mort, le 22 octobre, vingt ans jour pour jour après son père. Il avait 67 ans et on l'inhuma modestement au cimetière Saint-Pierre d'Aix.



**CÉZANNE** eut l'ultime satisfaction qu'il souhaitait et répétait : il quitta la vie le pinceau à la main.

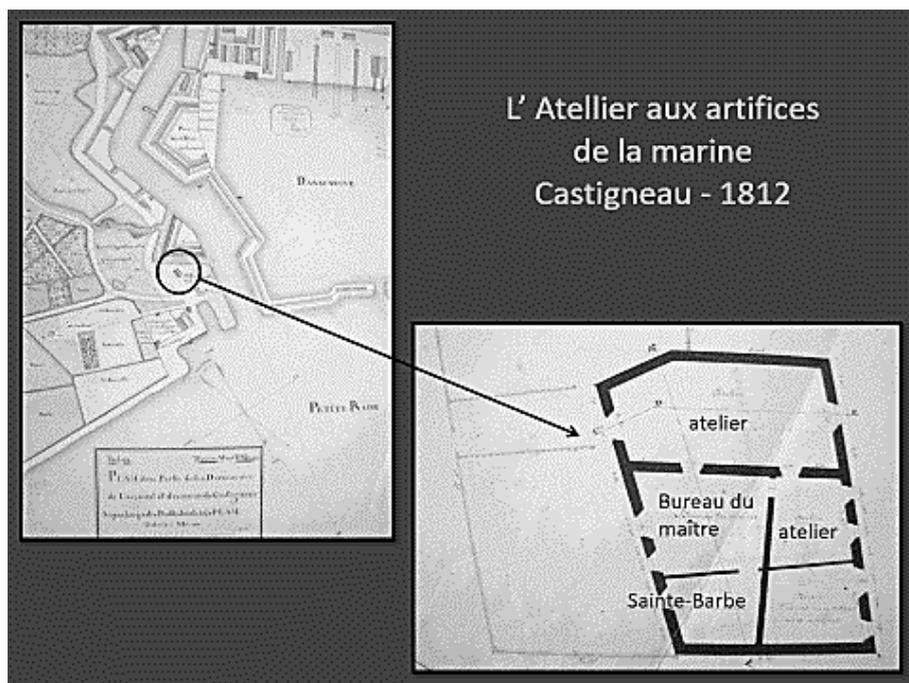
## " 27 FEVRIER 1840 : UN DRAME AU MOURILLON"

Par Benoît PERTHUISOT.

*Dans cette histoire tout est vrai : le cadre, les personnages, les dates, les événements. Si les dialogues relèvent évidemment de ma seule imagination et si j'ai inventé quelques détails de situation afin de donner un peu de fluidité à mon récit, dialogues et détails de situation me semblent plausibles.*



### L'ATELIER AUX ARTIFICES DE LA MARINE A CASTIGNEAU.



Une carte de la rade de Toulon datant de 1812 indique un "Atelier aux artifices de la marine" installé sur le rivage de Castigneau aux pieds des remparts de la Darse Neuve. Il s'agit en fait d'un bâtiment unique à l'intérieur duquel sont aménagés plusieurs locaux : atelier, bureau, dépôt de poudre... En août 1824 le commandant de la marine à Toulon, l'amiral BURGUES DE MISSIESSY, qui d'ailleurs possède une grande partie des terrains qui s'étendent à l'ouest des fortifications et y a son château, s'inquiète de l'état de vétusté de cet atelier. En août 1829, le bâtiment existe toujours alors même que le ministre HYDE DE NEUVILLE décide que Toulon doit être rapidement apte à confectionner des fu-

sées de guerre pour la marine, sur le modèle de celles conçues et fabriquées à l'Ecole de Pyrotechnie de Metz<sup>1</sup> pour les régiments terrestres. L'atelier de Castigneau, passablement dégradé, n'étant évidemment pas adapté, décision est prise en août 1829 de rechercher un site qui convienne aux futures productions. Mission en est donnée au capi-

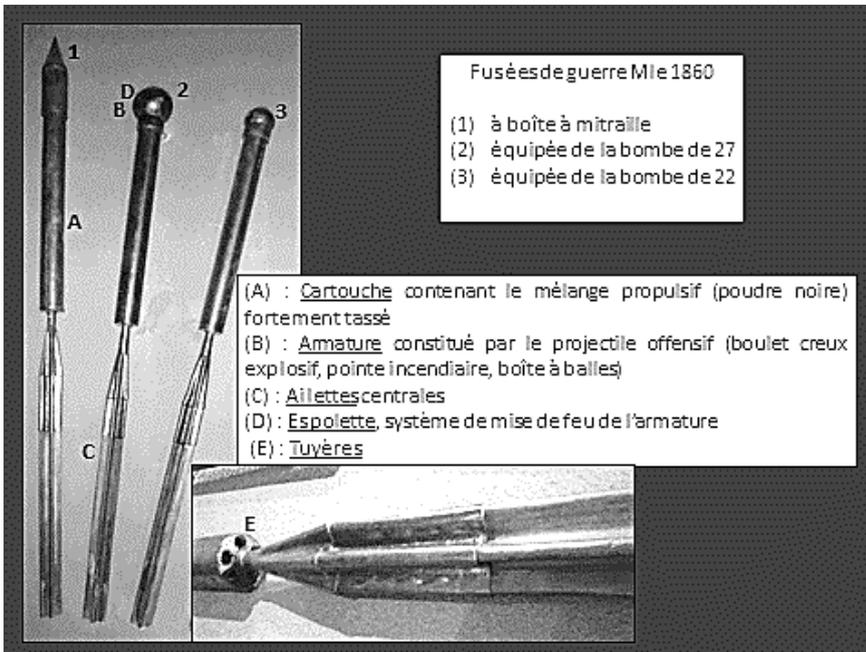
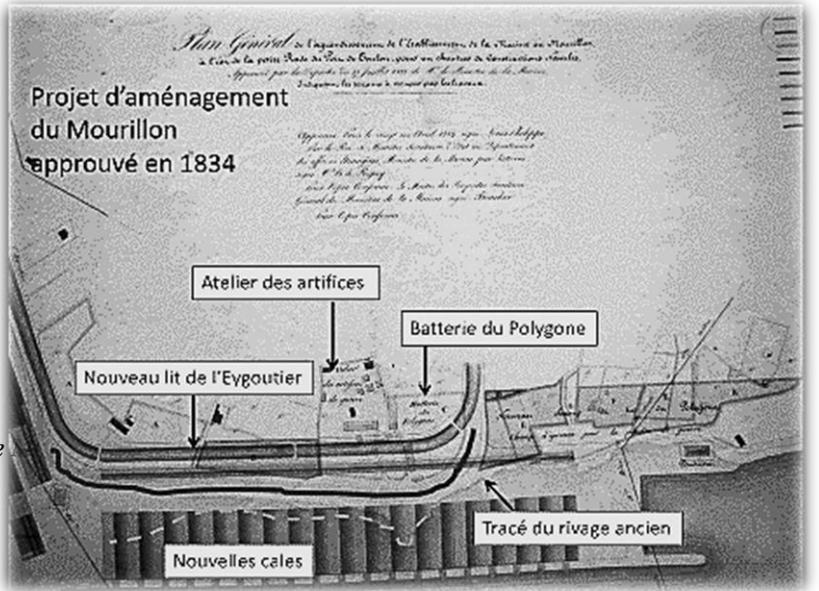
taine BOURÉE qui va rechercher un terrain suffisamment spacieux pour "que l'explosion d'un atelier ne soit pas la cause de la ruine de tous" et toutefois assez proche de la ville pour éviter que les ouvriers et journaliers qui vont être amenés à y travailler "ne perdissent pas leur temps sur les routes". Le département de la Guerre propose le Fort d'Artigues et le fort Sainte-Catherine, bien trop exigus, ou un terrain implanté à l'intérieur du camp retranché de Sainte-Anne. BOURÉE souhaite installer le futur Atelier à Castigneau où l'espace ne manque pas mais le département de la Guerre oppose son veto en arguant du gel des constructions dans le glacis de la Place.



<sup>1</sup> L'Ecole de Pyrotechnie de Metz était la toute première du genre en France. Elle avait été ordonnée en 1824 pour l'instruction des artificiers de l'armée et la fabrication des artifices. Elle était pionnière dans le tout récent domaine des fusées de guerre.

**L'ATELIER DES ARTIFICES DU MOURILLON.**

C'est finalement au Mourillon qu'est choisi un terrain proche de la batterie du Polygone. Le terrain appartenant à M. LIEUTAUD est acquis pour la somme de 9 000 francs. Un premier plan du futur Atelier est établi en décembre 1829 par l'ingénieur NOËL. Après bien des vicissitudes et une épidémie au bague qui ralentit les travaux, l'Atelier est enfin construit et la production peut commencer, au moins partiellement, début mars 1830, sous l'autorité de BOURÉE et du chef-artificier QUEIREL. Les débuts sont plutôt laborieux. La définition des fusées est loin d'être figée. Les procédés sont à peine maîtrisés et les outillages rudimentaires. Les dosages des poudres doivent être optimisés. Les rebus sont fréquents. De nombreux tirs d'essai doivent être réalisés et sont bien souvent décevants. Les personnels doivent être formés et sont en nombre insuffisant : on fait donc appel aux militaires de la garnison ainsi qu'aux civils ou aux retraités. Les accidents sont nombreux.

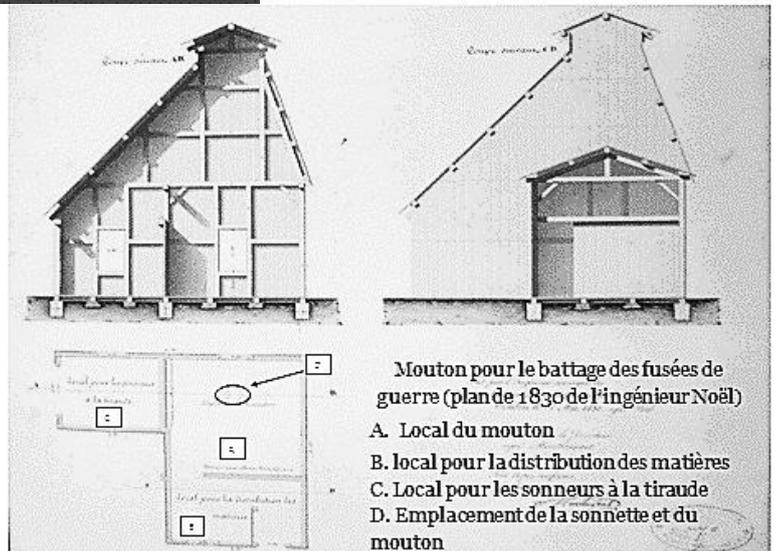


*Fusées de guerre Terre et Marine Modèle 1860.*

BOURÉE ne pourra d'ailleurs livrer que 800 des 1200 fusées destinées à l'escadre de l'amiral DUPERRÉ qui doit conduire devant Alger et soutenir les armées du Roi dont la mission est de se débarrasser des Barbaresques et d'engager la conquête de l'Algérie.

Quatre baraques constituent la chaîne de confection des fusées : le manège et trois moutons. La compression de la poudre noire pour constituer le bloc propulsif à l'intérieur du corps de la fusée – c'est-à-dire le battage – exige plus de 4 heures de travail et l'utilisation, à force d'homme, d'un mouton de 21 kg que l'on hisse à plusieurs mètres de hauteur. La machine utilisée pour le battage des fusées est très semblable à celle mise en œuvre à l'époque pour enfoncer des

pieux et pilotis à l'aide d'une sonnette à la tiraude : "Un<sup>1</sup> fort billot de bois ferré, dit mouton, est mis en mouvement entre deux coulisses verticales par plusieurs hommes qui, tenant chacun un bout de cordage, l'élèvent à une certaine hauteur au moyen d'un moufle fixé au sommet d'un appareil en charpente, pour le laisser retomber de tout son poids sur la tête des pilotis". Selon BOURÉE, "cette dépense de forces écrasait les hommes et apportait une étonnante irrégularité dans le battage puisque l'on demandait des efforts autres que ceux dont l'homme est susceptible".

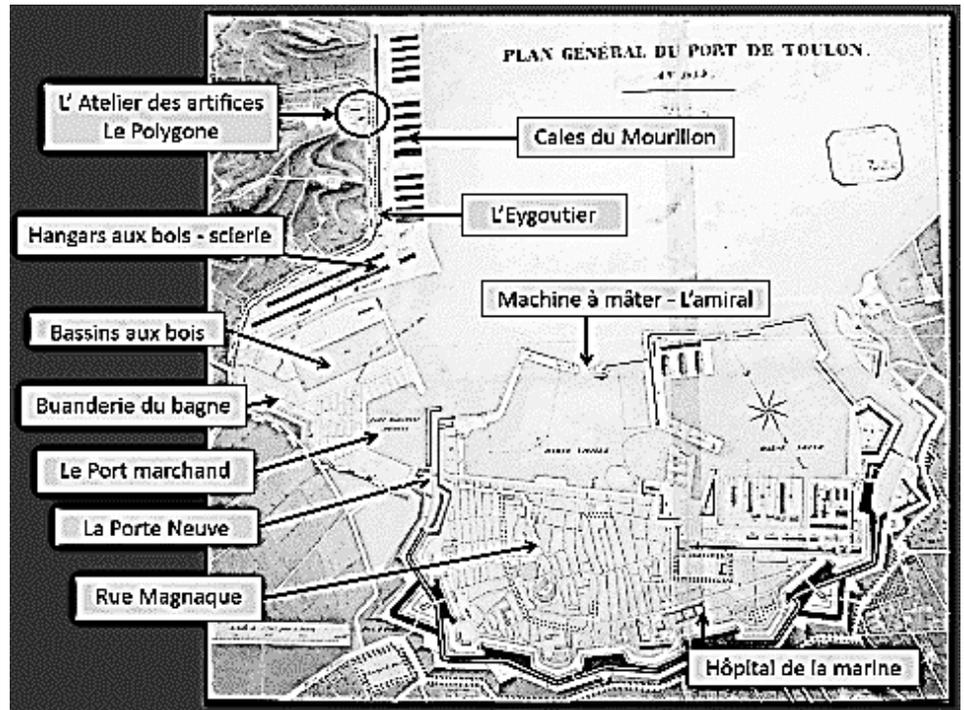


**Mouton pour le battage des fusées de guerre (plan de 1830 de l'ingénieur Noël)**  
 A. Local du mouton  
 B. local pour la distribution des matières  
 C. Local pour les sonneurs à la tiraude  
 D. Emplacement de la sonnette et du mouton

<sup>1</sup> Selon le Catalogue raisonné du musée de marine de 1909.

## 27 FEVRIER 1840, 6 HEURES ET DEMIE DU MATIN.

"Allez Marius, lève-toi, il est bientôt 6 heures et demie". Marius ROUBAUD a 15 ans et quelques mois et il a bien du mal à se lever ce matin. Il habite au 33 de la rue Magnaque. Le mistral a soufflé toute la nuit, s'engouffrant dans la rue étroite, faisant claquer les volets et ondueler les tuiles. "J'ai pas envie, j'ai encore sommeil". Il se retourne dans son lit pour gagner quelques minutes douillettes mais sa mère le rappelle depuis la cuisine alors que le clocher si proche de Notre-Dame-Majeure sonne la demie de six heures. Il est six heures trente ce 27 février 1840. A cet instant, il reste à Marius Charles ROUBAUD, fils de Joseph ROUBAUD et de Marie Magdeleine MARCIAUX très exactement 7 jours à vivre.

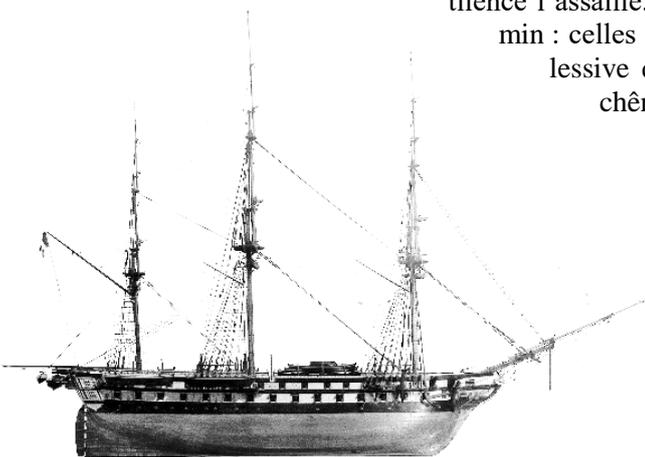


"Allez Marius, tu vas être en retard. Et ta soupe va refroidir. Moi, je file ; je rejoindrai l'Atelier avec Thérèse et Michel OBERLÉ". Ecoutons Marius. "L'Atelier, c'est l'Atelier des artifices du Mourillon, on dit aussi Atelier des fusées de guerre. Les installations ont juste 10 ans et elles ont mal vieilli. Le capitaine LEBLANC, notre directeur, nous a dit qu'un nouvel Atelier était en construction du côté de Castigneau et qu'on y rentrerait bientôt. Thérèse OBERLÉ travaille à l'Atelier, à coudre des gargousses, comme Maman. Elle aura bientôt 26 ans et attend un bébé pour l'été. Elle a déjà deux garçons, Frédéric, 5 ans, et Joseph qui a eu 2 ans il y a quelques jours, tous les deux aussi blonds que leur père. Michel OBERLÉ a 40 ans et travaille à l'Atelier comme artificier depuis 4 ans. Il est marrant quand il parle avec son petit accent alsacien". Ecoutons encore Marius : "Mon frère Barthélémy est calfat à l'arsenal. Et oui, c'est la marine qui fait vivre la famille. Moi, je travaille à l'Atelier depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1839 et je ramène ainsi quelques sous à la maison. Je gagne 70 centimes par jour et ma mère 1 franc 30. Mon père Joseph a été maçon aux Travaux hydrauliques à l'arsenal mais il a été congédié par suite de ses infirmités et se trouve sans ressources ; il quitte rarement son lit maintenant. Ma sœur aînée, Marie Alexandrine, bientôt 25 ans, a quitté la maison depuis qu'elle s'est mariée à Joseph HENRICI, un ouvrier cordonnier de la ville".

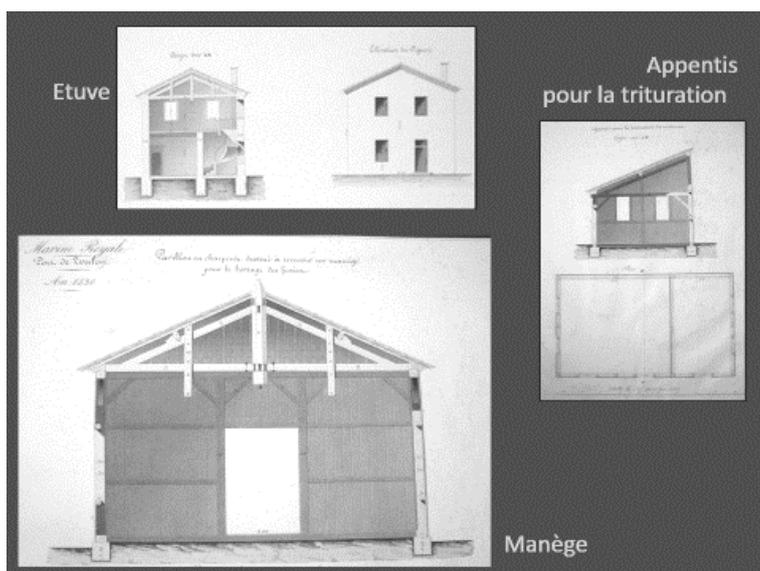
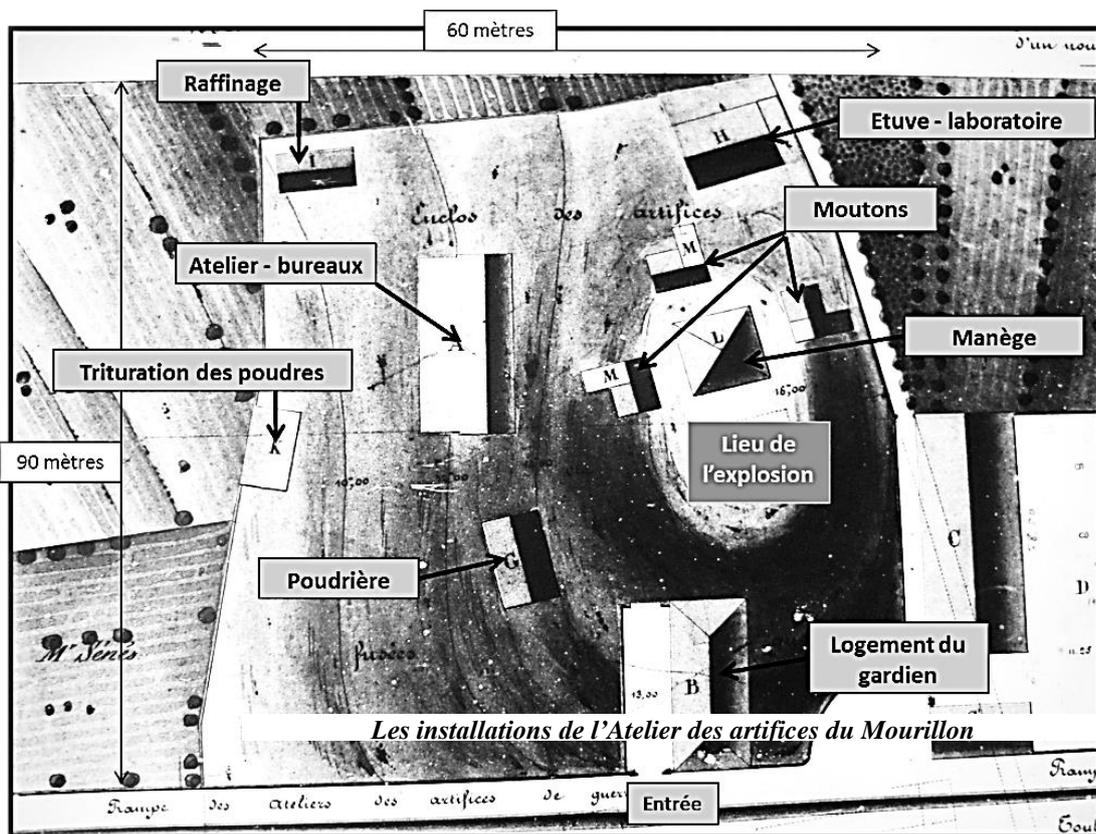
Sept heures sonnent quand Marius débouche de l'immeuble. Il fait froid et l'atmosphère est électrique. Le mistral s'est calmé mais quelques rafales ultimes le rattrapent au coin de la place à l'huile. Presque une semaine de ce mistral fou et glacial qui fait courber l'échine des Toulonnais, qui fait pissoter les fontaines à côté de leurs vasques, qui ébouriffe les oliviers dans les jardins, qui décore d'écume blanche les vagues qui déferlent autour de la Grosse Tour et le long des quais de l'arsenal du Mourillon et qui fait tirer sur leurs ancres les navires mouillés en rade.

Marius débouche sur le quai de la Darse vieille. Il jette un coup d'œil rapide à la machine à mâter qui domine de toute sa frêle hauteur l'entrée de la darse et la vieille coque de la frégate surnommée "l'amiral" qui annoncera par un coup de canon l'ouverture du port. Il longe le quai et passe la porte Neuve qui ouvre sur le Port marchand récemment creusé. Puis c'est le canal de la fortification de Lamalgue et le ruisseau qui vient de l'abattoir dont la pestilence l'assaille. D'autres odeurs vont l'accompagner sur la suite de son chemin : celles des bois qui flottent dans les bassins d'immersion, celles de la lessive qui bout dans la buanderie du baigne puis celles des bois de

chêne qui sont travaillés dans les immenses hangars et la scierie dont la cheminée de la machine à vapeur fume déjà. Maintenant il court le long de l'Eygoutier sur le chemin de la Grosse Tour et enfourne la rampe qui longe la propriété de l'avocat SÉNÈS et mène à l'Atelier et au Polygone de la marine. Les hautes cales de construction de l'arsenal du Mourillon lui cachent la mer mais il sait que la **Belle-Poule** est quelque part ancrée en rade, encore frémissante après les assauts du mistral, sa Sainte-Barbe bien légère depuis que son équipage a débarqué à l'Atelier ses obus de 8 pouces.



Il arrive tout essoufflé à l'entrée de l'Atelier.  
*"Allez petit, dépêche toi, tu es le dernier"* lui lance au passage Edmond RIVES le gardien. L'Atelier se situe un peu au Nord du coude que fait l'Eygoutier autour du Polygone avant d'aller se jeter dans la baie des Vignettes, au pied du Fort Saint-Louis. Ses dimensions sont modestes : environ 90 mètres en longueur sur 60 mètres en largeur.



Sur la droite de l'Atelier, un peu en contrebas, c'est le Polygone avec son esplanade sur laquelle quelques gros canons pointent leur gueule vers la butte de sable de la colline de la Grosse Tour qui reçoit leurs boulets. Marius rentre dans l'enceinte de l'Atelier. Il laisse sur sa gauche la poudrière, l'appentis pour la trituration – c'est-à-dire le malaxage – des poudres et le long bâtiment en maçonnerie à un étage utilisé pour la fabrication des artifices et dans lequel sont installés les bureaux du capitaine et du maître QUEIREL. Collés à la palissade de bois qui entoure l'Atelier, les bâtiments maçonnés<sup>1</sup> de l'étuve et de l'atelier de raffinage. Devant Marius se dressent maintenant le manège et les trois moutons.

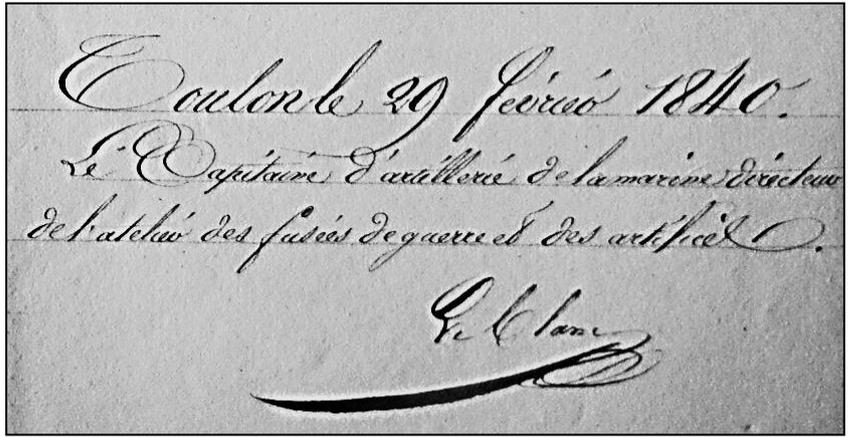
### 27 FEVRIER 1840, 8 HEURES DU MATIN.

Tout le monde est rassemblé devant le manège et le maître QUEIREL forme les équipes. François PEYRON, François GRANBARBE, Honoré BEAUMIÈS, Jean PIERREL et les apprentis Alexandre POUSSIER et Marius ROUBAUD travailleront à l'intérieur du manège sur des obus de 8 pouces et de 12 de montagne, sous la direction de l'aide contremaître Joseph HERMITTE : deux tas de 60 obus sont installés à l'intérieur du manège. Pierre BRETON, Michel OBERLÉ, Chrysostome VERNOUX, Charles MOUTET et l'apprenti François ALLIBERT, le bon copain de Marius, travailleront sur la petite esplanade devant le manège au déchargement des obus de la *Belle-Poule*, sous la direction du contremaître Joseph MARTIN. Thérèse OBERLÉ et la mère de Marius iront coudre des gargousses dans le bâtiment tout en long. Une équipe de femmes est affectée à la confection de cartouches. Tout le monde se met au travail.

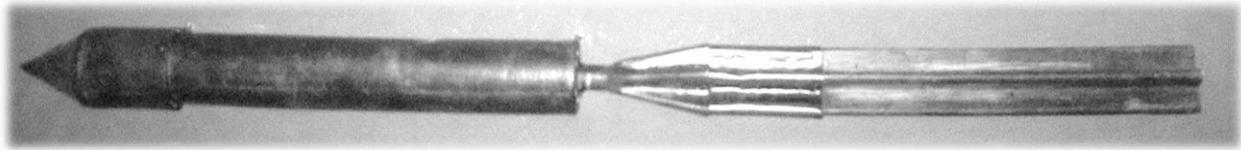
<sup>1</sup> Les ateliers dans lesquels sont réalisées les opérations les plus dangereuses sont des appentis en bois qu'il est facile et rapide de reconstruire en cas d'explosion ou d'incendie. Les autres bâtiments sont maçonnés.

**27 FEVRIER 1840, 10 HEURES DU MATIN.**

Écoutons le capitaine LEBLANC : "Je suis passé au manège un peu avant 10 heures pour m'assurer que le travail avançait bien et que les hommes travaillaient dans les conditions requises. Puis je suis sorti sur l'esplanade et j'ai observé pendant quelques minutes le déchargement des obus de la Belle-Poule. Un petit tas d'obus avoisinait plusieurs gamelles de bois dans lesquelles on avait remis la poudre incendiaire provenant des premiers obus. Puis j'ai pris le chemin de mon bureau".



Écoutons Marius qui observe depuis le petit fenestron de son bâtiment le travail qui se déroule sur l'esplanade. "Pierre BRETON prend un obus dans les mains et présente la fusée à Michel OBERLÉ qui s'est saisi de l'outil extracteur. "Elle est dure celle-ci" dit-il en tournant l'outil qui dévisse pas-à-pas cette fusée récalcitrante avec un crissement désagréable. Chrysostome VERNOUX prend les épaules de Michel OBERLÉ dans ses grands bras et s'arc-boute pour affermir le mouvement. Charles MOUTET a saisi une gamelle, prêt à recueillir la poudre ; mon copain François ALLIBERT est un peu en retrait à observer le travail". "Alors Marius, tu viens travailler" lance Joseph HERMITTE, l'aide contremaître. Écoutons à nouveau Marius qui se détourne de la petite fenêtre.



"Tout à coup, c'est l'explosion. Un souffle brûlant me bouscule et je ressens instantanément une douleur fulgurante à la base du crâne. Je me retourne tout en tombant lourdement à terre et mes yeux avant de se fermer ont le temps de visualiser la scène : les gamelles de bois ont pris feu et plusieurs obus chargés qui étaient très proches ont éclaté et répandu des matières incendiaires sur le manège dont les parois de planches sont déjà en feu. Sur l'esplanade, des corps sont étendus, recroquevillés au sol, horriblement brûlés, les vêtements fumant. Et François qui gît un peu plus loin, couvert de sang, les yeux grand ouverts. Mes bras se tendent vers lui mais je sombre dans l'inconscience". Le capitaine revient en courant sur les lieux de l'accident. Il a été blessé à la joue par un petit éclat. Un peu de sang tâche son uniforme à côté de sa Légion d'Honneur. Il demande au maître QUEIREL de donner l'alarme et de requérir des secours. Les explosions se succèdent, les éclats volent. Le manège est en feu. Des ouvriers arrachent du manège avec beaucoup de peine les derniers malheureux qui y travaillaient. Tous sont grièvement blessés, sauf François PEYRON. Ils souffrent d'entailles, de graves contusions et de brûlures sur la face et aux mains. GRANDBARBE et POUSSIER seront rapidement dirigés vers l'hôpital de la marine. HERMITE, BEAUMIÈRE, et PIERREL seront transportés à bord du vaisseau l'Océan pour être traités par le chirurgien du bord, et ne rejoindront l'hôpital que le lendemain. Marie ROUBAUD et Thérèse OBERLÉ sortent comme des folles de leur bâtiment. Thérèse s'élance vers le manège et reconnaît au sol le corps de son mari : elle<sup>1</sup> fait tous les efforts possibles pour l'emporter loin de l'incendie en le tirant par l'un des bras mais ce bras lui reste dans les mains. Alors voyant près d'elle le corps de l'ouvrier BRETON, qu'elle sait aussi père de famille, elle cherche à le traîner après elle et ne l'abandonne que quand elle s'aperçoit que les parties de sa veste qu'elle saisissait lui restent aussi dans les mains, tous les vêtements de ce malheureux étant entièrement brûlés.



<sup>1</sup> Le Toulonnais – Journal du Var et de l'Afrique, n° 809 du 4 mars 1840.

"Marie, ton fils est blessé, il est à l'abri près de la maison du gardien". Marie s'y précipite et rejoint Marius couché sur le dos, à peine conscient, un peu de sang tachant ses cheveux châtain et son col. Il entrouvre péniblement ses yeux bleus quand sa mère l'interpelle doucement. "Allez Marius, ça va aller, je t'emmène à la maison et nous allons te soigner".

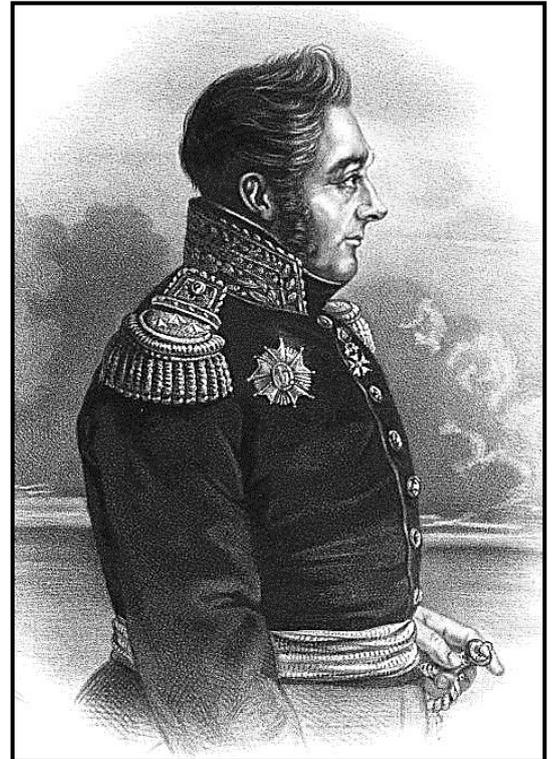
Écoutons le capitaine LEBLANC : "L'incendie du manège s'est rapidement communiqué aux trois moutons voisins, heureusement vides. J'ai ordonné d'ouvrir la palissade en bois pour faire évacuer les femmes qui travaillaient aux cartouches. L'une d'elles, dans sa frayeur, a escaladé une muraille sur le haut de laquelle étaient placés des morceaux de verre, et est parvenue à se sauver toute couverte de blessures et de contusions".

Les navires armés en rade dépêchent des embarcations qui amènent sur les lieux des pompes à incendie et leurs officiers de santé.



JURIEN DE LA GRAVIÈRE.

La lutte contre le sinistre est engagée avec vigueur et les blessés reçoivent rapidement les premiers soins à l'ambulance aménagée au Polygone par les chirurgiens de l'escadre. Les secours apportés par les bâtiments de l'escadre sont dirigés par le commandant CHARNER, futur amiral qui s'illustrera notamment en Extrême-Orient. Les autorités locales, les vice-amiraux JURIEN DE LA GRAVIÈRE et DU CAMPE DE ROSAMEL en tête, convergent rapidement vers le lieu du sinistre.

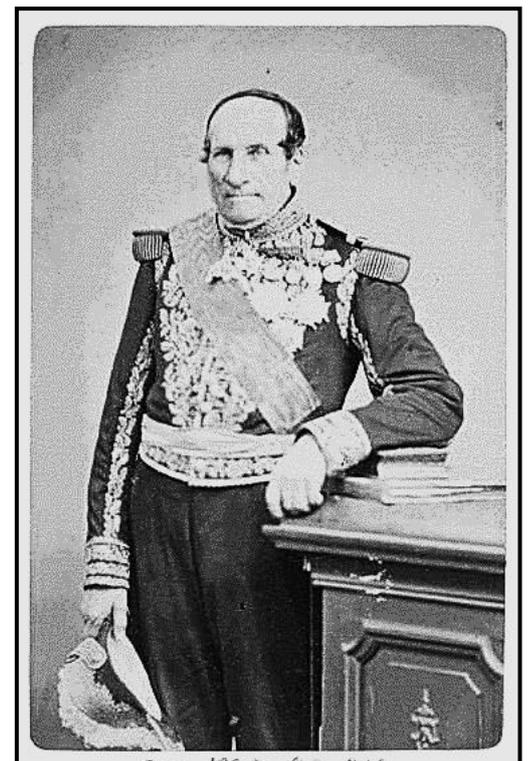


DU CAMPE DE ROSAMEL.

On remarque le colonel ROMME, le colonel CHARPENTIER, directeur d'artillerie, Monsieur NOËL, directeur des travaux hydrauliques, le chef de bataillon EMOND d'ESCLEVIN, sous-directeur du parc d'artillerie, ainsi que de nombreux officiers supérieurs et subalternes de la marine et des différents corps de la garnison. Mépris du danger ou simple inconscience ?

Écoutons le capitaine LEBLANC : "S'étant rendus immédiatement sur les lieux, il y avait tout sujet de supposer que les prompts et sages dispositions ordonnées par des chefs aussi éclairés nous préservaient de nouveaux malheurs, lorsque l'un des obus de 8 pouces qui était dans le manège et qui sans doute se trouvait dans une caisse au-dessus d'un autre qui a éclaté, a été lancé en l'air, est venu défoncer la toiture en tuiles de l'édifice servant de bureaux et de magasins au capitaine et au maître chargé de la comptabilité et a fait explosion au rez-de-chaussée après avoir défoncé le plancher supérieur. Cet obus a tué un marin des bâtiments de l'escadre, dont je ne puis préciser le nom, et en a, je crois, blessé grièvement deux autres qui ont été transportés de suite à bord d'un vaisseau".

En fait, l'explosion de l'obus ne fera que blesser grièvement les matelots TARREAU et TRAVAILLIER, du vaisseau *Le Généreux*, qui avaient été désignés pour sauver les papiers et les dessins importants qui se trouvaient dans l'édifice. Mais on a échappé de peu à un massacre d'autorités !



CHARNER.

## LE CONTRE-AMIRAL CASY.

Major général du port, il a pris la direction des secours et organise la lutte contre l'incendie. Le chef du Service des Chiourmes, le commissaire BONJOUR, propose ses services mais les condamnés ne prendront aucune action lors du sinistre malgré "le désir que beaucoup exprimaient de prendre leur part du péril". Écoutons l'amiral CASY : "A mon arrivée sur le site, le capitaine LEBLANC me fait un point de situation très précis et m'instruit des décisions qu'il a prises pour arrêter le progrès du feu et prévenir les suites désastreuses. Le lieutenant de vaisseau LACROIX mène le combat avec les pompes à incendie du Mourillon. Sa priorité est d'éviter la propagation de l'incendie à la poudrière dont l'explosion occasionnerait un désastre aux alentours et certainement de gros dégâts aux cales du Mourillon. Pendant plus de deux heures, debout sur la poudrière, le maître d'équipage DENANS conduit d'une main un tuyau de pompe, et de l'autre enlève les morceaux de bois enflammés qui tombent sur la toiture". Le magasin à poudres sera heureusement épargné. Les troupes de la marine et de la garnison, les ouvriers des travaux hydrauliques, parmi lesquels le conducteur PALMERO, se joignent aux équipages et travaillent avec courage et zèle. Le sous-lieutenant THIRIOT du 6<sup>e</sup> léger est préservé d'une manière miraculeuse. Il reçoit plusieurs éclats d'obus dont l'un lui endommage la joue gauche, un autre lui enlève son sabre, un autre sa contre-épaulette et met sa capote en morceaux. Enfin, vers une heure de l'après-midi, le feu diminue d'une manière sensible et les pompiers le maîtrisent rapidement.



## 27 FEVRIER 1840, DANS L'APRES-MIDI : LE TERRIBLE BILAN.

Le bilan matériel est considérable : le manège, les trois moutons et l'atelier des cartouches sont réduits en cendres ; les bureaux sont dévastés ; un appentis en bois a été démoli pour éviter la propagation du feu au Polygone ; les toitures ont beaucoup souffert et toutes les vitres sont brisées ; la palissade de clôture a été en partie arrachée ou coupée. Les dégâts sont considérables mais les cales de l'arsenal du Mourillon ont été épargnées, c'était l'essentiel. Relisons le témoignage de satisfaction daté du 1<sup>er</sup> mars 1840 accordé par l'amiral CASY au capitaine LEBLANC : "Si, après bien des efforts, ce résultat a été obtenu, on le doit en partie aux renseignements que vous m'avez fournis et au zèle intelligent que vous avez déployé dans l'exécution des dispositions que j'ai ordonnées". Le bilan humain est lourd. On compte 6 morts, les artificiers pris au centre de la boule de feu de l'explosion et 23 blessés graves parmi les équipages des navires venus prêter main forte : MONTESTRUC, BAYLE, DUTEMPLE, LAMOTHE, BERLAN, INGINA, FAVREAU et COSDOAT du *Marengo* ; AUSANNE, BAUDIN, ROS, LEGALL, BOUIS, HALLOT, CASENAVE, NOGUES, BONNEFOY, LOSTRIAT et GUILLERME de *la Belle-Poule* ; MARIE et ROGIER de *l'Océan* ; TRAVAILLIER du *Généreux* ; LIENARD de *l'Hercule*. Les blessés légers sont nombreux. On ne sait rien de Marius.

Dans l'après-midi, le préfet maritime reçoit un courrier de Jean-Joseph REYNAUD, premier chirurgien en chef et président du conseil de santé : "Monsieur l'amiral, J'ai l'honneur de vous informer que nous recevons à l'instant à l'hôpital principal trois blessés, les surnommés PIERREL, Hermitte et BAUMIÈRE, ouvriers artificiers. Le premier est gravement blessé à la tête, à la face, aux mains et à la

fesse gauche. Le second a plusieurs plaies contuses à la tête, des brûlures à la face et aux mains et des contusions à la cuisse droite. Le troisième a plusieurs plaies contuses à la tête et à la face, une fracture des os du nez, une forte contusion à la poitrine et une brûlure à la main droite. Ces hommes avaient d'abord été transportés sur le vaisseau *l'Océan*". Dans une lettre le même jour, le chirurgien dresse un bilan des victimes : "On a pansé à l'ambulance établie au Polygone de 18 à 20 blessés, nous en avons reçu jusqu'à ce moment 13 à l'hôpital. Deux matelots de *la Belle-Poule* et un du vaisseau *le Généreux*, légèrement blessés, ont été conduits à bord de ces bâtiments. Il est probable que quelques-uns des blessés auront été portés à leur domicile. On a transporté 6 morts à l'hôpital civil, à savoir cinq hommes et un enfant, on ignore à quel corps ils appartiennent. Parmi les blessés reçus à l'hôpital, il y en a cinq qui le sont gravement. Les blessés ont reçu les secours les plus prompts ; un grand nombre des officiers de santé des bâtiments sur rade ou de ceux employés à terre se sont rendus sur le lieu de l'incendie, pendant que d'autres faisaient les dispositions nécessaires pour recevoir les malades à l'hôpital. Rien n'a été négligé pour donner à ces malheureux tous les soins convenables".

## TOULON EN DEUIL.

En fin d'après-midi, des canots fournis par les bâtiments de guerre, vont chercher au Mourillon les 6 morts qui sont débarqués dans l'arsenal puis transportés à l'hôpital civil :

Joseph MARTIN, 38 ans, aide contremaître, célibataire ;

Charles MOUTET, ouvrier de 2<sup>e</sup> classe, 43 ans, père de 4 enfants ;

Michel OBERLÉ, ouvrier de 1<sup>re</sup> classe, 40 ans, père de 2 enfants, son épouse enceinte ;

Chrysostome VERNOUX, ouvrier de 2<sup>e</sup> classe, 57 ans, père de 3 enfants ;

Pierre BRETON, ouvrier de 2<sup>e</sup> classe, 40 ans, unique soutien d'une mère âgée et infirme ;

François ALLIBERT, apprenti, 16 ans.

La ville est en deuil. La tristesse se peint sur tous les visages de la foule compacte qui voit passer sur la place d'Armes le fourgon dans lequel on a placé les corps.

Les actes de décès, en date du 28 février, sont établis par François Auguste JULIEN, délégué par le maire remplissant les fonctions d'officier public, sur la déclaration de Guillaume LATOUR-MARLIAC, commissaire de police, et de Pierre GOUZIAN, agent de police. L'heure officielle du décès est de 10 heures du matin.

Les obsèques de Chrysostome VERNOUX, de Joseph MARTIN et de François ALLIBERT auront lieu le 28 février en l'église Saint-Louis ; celles de Charles MOUTET, de Michel OBERLÉ et de Pierre BRETON le 29 février dans la même église.

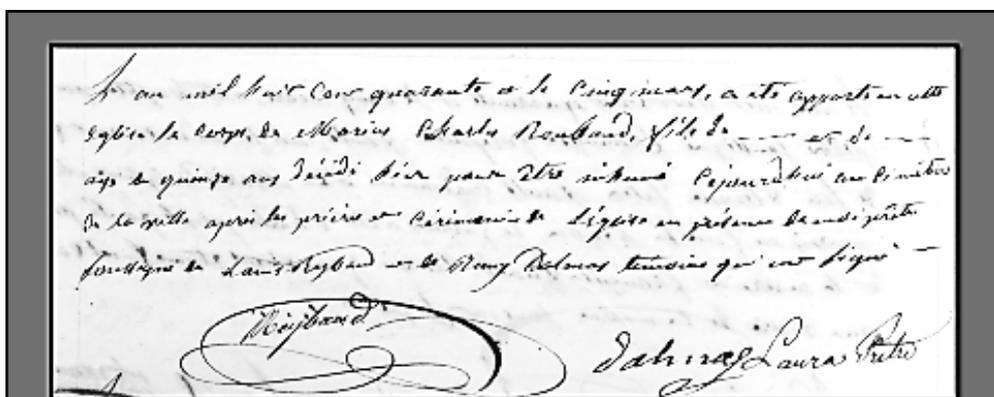


## MARIUS ROUBAUD : UNE BIEN COURTE VIE.

On ne sait pas comment Marius a été ramené chez lui, rue Magnaque. Il est inconscient. Les efforts de tous pour le ranimer resteront vains. Le 29 février au matin, sa mère se décide à l'amener à l'hôpital maritime. Le chirurgien en chef REYNAUD écrit au préfet maritime : "ROUBAUD, Marius, Charles, apprenti artificier blessé au polygone par un

éclat de bombe, malade jusqu'à ce jour chez lui, a été apporté ce matin à l'hôpital. Il est atteint d'une fracture de la partie postérieure et de la base du crâne avec perte de substance. Cette blessure est grave".

Le 5 mars 1840, à 6 heures et demie du matin, Marius Charles ROUBAUD s'éteint. Il avait à peine plus de 15 ans. Le décès est aussitôt rendu officiel par l'écrivain de la direction d'artillerie qui porte, à la plume, à la fin de la ligne du registre des matricules consacrée à Marius, le dessin rituel composé d'un visage et d'une croix qui, à l'époque, immortalisait sur le papier le décès d'un personnel survenu en



Document attestant des obsèques de Marius le 5 mars 1840  
Document aimablement fourni par l'Evêché de Toulon

L'an mil huit cent quarante, le cinq mars, a été apporté en cette église le corps de Marius Charles Roubaud, fils de ---- et de ----, âgé de quinze ans, décédé hier pour être inhumé aujourd'hui au cimetière de la ville après les prières [...] en présence dudit prêtre.

Soussigné de Louis Raybaud et de deux témoins qui ont signé.

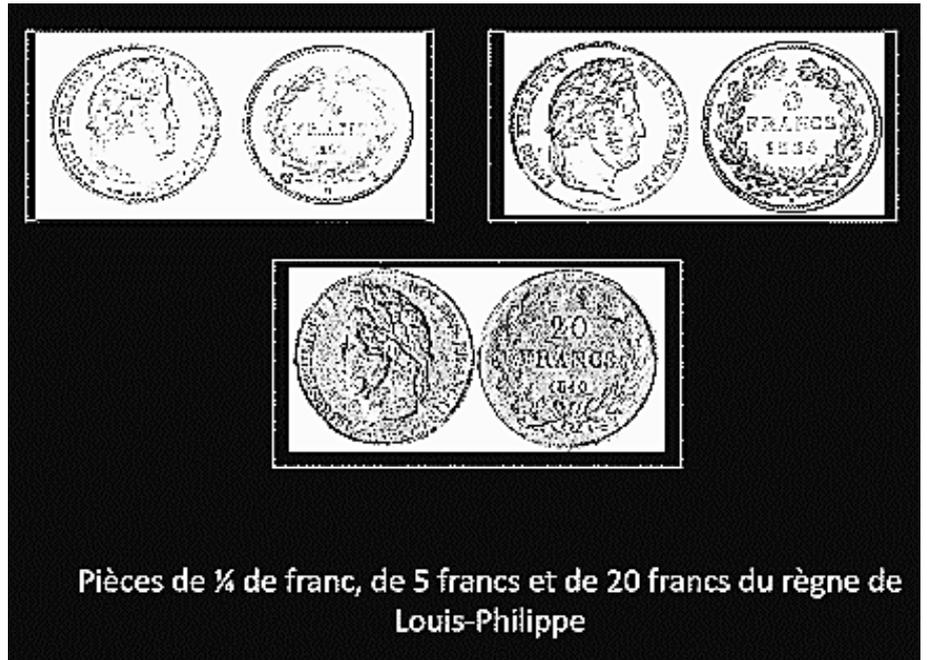
service. Le registre des entrées de hôpital indique qu'un franc 75 devra être retenu sur la solde de Marius pour les soins prodigués.

L'acte de décès de Marius ROUBAUD, en date du 5 mars, est signé du même François JULIEN, sur la foi de Nicolas COLLÉ, gardien de marine et de Bernard RICHARD, infirmier. Ses obsèques auront lieu dans l'église Saint-Louis, célébrées par le père Louis REYBAUD.

### LA SOLIDARITE TOULONNAISE.

Un bal était prévu de longue date à l'Hôtel de la marine pour la soirée du 2 mars. Sensible à la détresse des familles des victimes et au deuil de la population toulonnaise, le préfet maritime songe un instant à annuler cette soirée et prépare un brouillon de lettre en ce sens. Mais finalement il préfère maintenir la soirée afin que les épouses des deux vice-amiraux recueillent les dons des invités et de la population. La soirée rapporte 1521 francs, dont 280 francs en or. Chacune des veuves recevra entre 300 et 400 francs – soit une somme inférieure à une année de salaire – et le père de François ALLIBERT 121 francs. La famille de Joseph MARTIN, qui est célibataire, ne recevra aucune part de ces premiers dons.

Les initiatives se multiplient dans la ville pour récolter des dons au profit des familles des victimes. Avec un opéra, "Le Brasseur de Preston", et un vaudeville, "Miel et Vinaigre", la soirée du 4 mars au Théâtre rapporte 400 francs. Le café de la Consigne donne un bal de nuit le 8 mars. Le curé de la cathédrale organise une quête.



Pièces de ¼ de franc, de 5 francs et de 20 francs du règne de Louis-Philippe

### AIDES ET RECONNAISSANCES.

Le 3 mars, le préfet maritime adresse à chacune des veuves un chèque de 40 francs ... dont le montant est à retirer chez le Payeur de la Marine. Un peu plus tard le ministre accordera aux familles des victimes plusieurs secours pris sur les fonds de la caisse des Invalides.



Le 16 mars, la famille de Marius reçoit un chèque de 40 francs et la somme de 70 francs... en pièces de 5 francs. Les artificiers blessés bénéficient de 42 francs chacun. Les blessés de la marine se partagent les 3 000 francs accordés par leur ministre : 150 francs pour les plus graves et 50 francs pour les moins graves. LEGALL, matelot de la *Belle-Poule*, défiguré pour la vie, touchera 200 francs. Les gratifi-

cations sont diverses pour ceux qui se sont signalés par leur courage et leur dévouement lors du sinistre : 10 francs pour les contremaîtres et 5 francs pour les ouvriers des travaux hydrauliques ; des avancements en classe et en grade sont accordés aux marins de l'escadre de réserve et des bâtiments placés sous l'autorité du préfet maritime.

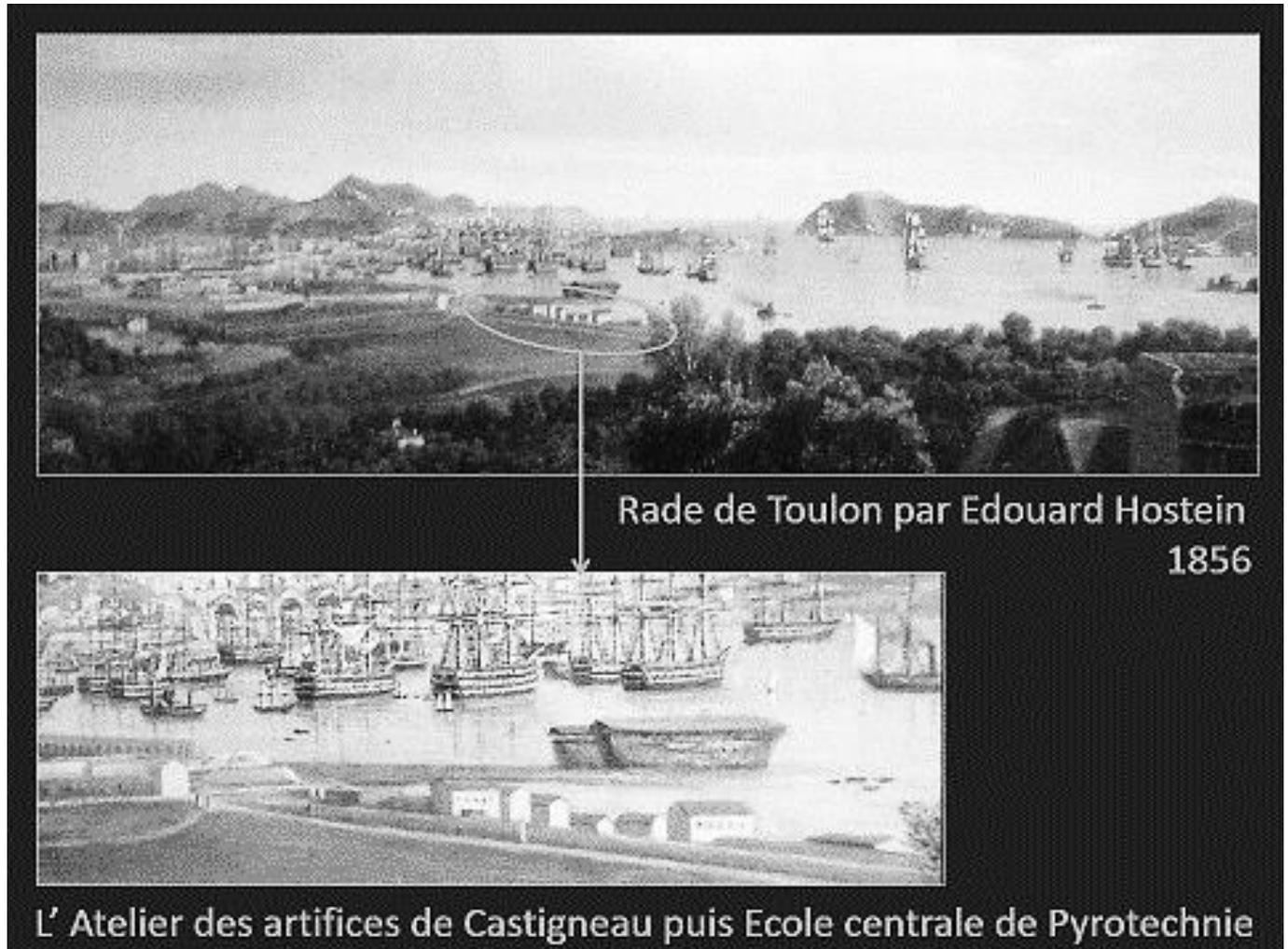
Pour son dévouement – elle a tenté de sauver des flammes son mari et l'ouvrier BRETON – Thérèse OBERLÉ voit son salaire passer à 1,20 franc. Elle reçoit 40 francs et une médaille d'argent.

PALMERO est proposé par son directeur pour un avancement au grade de conducteur entretenu de 3<sup>e</sup> classe et pour recevoir une médaille d'honneur. Le ministre lui décerne une médaille d'honneur en or et suggère au préfet maritime "d'attendre la solennité du 29 juillet pour faire remettre cette médaille"<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le 29 juillet étant la dernière journée des fameuses "Trois Glorieuses" qui avaient installé LOUIS-PHILIPPE au pouvoir.

### LE REPLI DE L'ATELIER A CASTIGNEAU.

Dans son rapport au préfet maritime daté du 28 février 1840, Charles NOËL, directeur des Travaux hydrauliques à titre provisoire, estime à 20 000 francs le coût des réparations et de la reconstruction de l'Atelier. Il suggère d'abandonner le site détruit et de hâter les travaux entrepris à Castigneau pour que l'activité puisse y être transportée avant la fin de l'année courante. En février 1840, un atelier des artifices était en effet en construction le long du rivage de Castigneau afin de doter le port de Toulon d'un grand établissement "chargé exclusivement de la fabrication des fusées de guerre pour la marine et à la fois atelier normal pour celle des autres artifices".



Le projet n'avait été validé par le ministre qu'en avril 1838 et les travaux avaient dû attendre le printemps 1839 du fait de l'opposition de la ville de Toulon et de la veuve de l'amiral BURGUES DE MISSIESSY sur les terres de laquelle l'établissement devait être construit. En février 1840, 30 000 francs avaient déjà été dépensés pour la construction de l'Atelier de Castigneau, pour un devis total de 142 000 francs. Charles NOËL sera suivi, des crédits exceptionnels débloqués et les travaux hâtés. L'Atelier des artifices de Castigneau fonctionnera dès la fin de 1840. Créée par ordonnance du 18 décembre 1840, l'Ecole centrale de Pyrotechnie de Toulon s'installera sur le site de l'Atelier de Castigneau quelques mois plus tard et ouvrira en avril 1841. Le site dévasté du Mourillon sera rapidement choisi pour y caserner 3 compagnies d'artillerie de marine.

### QUELQUES ELEMENTS DE VIE.

Joseph ROUBAUD, le père de Marius, décède le 4 juin 1840 à l'âge de 73 ans. Marie, la mère de Marius, est congédiée le 15 mars 1848. Elle s'éteint le 26 février 1860, âgée de 76 ans. Barthélemy ROUBAUD, le frère de Marius, se marie le 28 septembre 1850 avec Marie Christine LAURE.

Le 8 août 1840 à 10 heures du matin, soit un peu plus de 5 mois après la mort de son père, naît Henriette Françoise OBERLÉ. Le 28 juillet 1841 Thérèse OBERLÉ – qui avait donc 3 enfants de son premier mariage – épouse Jean PIERREL (qui avait été blessé à la fesse gauche), passé aide contremaître le 7 mai.

Ils auront quatre enfants, Joseph, Maria Anne, Baptistine Elisa et Victoria Elisa. Thérèse OBERLÉ est congédiée en 1842. Le 30 janvier 1849, le commandant de l'Ecole, le chef de bataillon FRÉBAULT, demande l'emprisonnement de PIERREL, passé contremaître, pendant 6 jours, à la prison de Gervais : *"Ce contremaître est un homme dangereux qui fait parade d'effrayer tout le quartier qu'il habite et dont j'ai déjà eu à me plaindre pour insulte grave pendant les heures de travail envers le maître artificier LAVAL"*. PIERREL sera finalement renvoyé de l'Ecole de Pyrotechnie en février 1849.

### TROIS FIGURES.

♦ **Jean Antoine Marie PALMERO** est né à Vintimille, dans le Duché de Gènes, le 2 juillet 1789. Il est nommé contremaître maçon le 1<sup>er</sup> avril 1814 à la direction des travaux hydrauliques de Toulon. Le 21 avril 1830 la mère de PALMERO est assassinée au domicile familial de Castigneau et 600 francs appartenant à son fils disparaissent, *"le produit de toutes ses économies après 16 années de service pendant lesquelles sa conduite a toujours été estimable"*. Deux bagnards sont soupçonnés, BERNARD dit le Caporal (matricule 23568) et VERGNIETTE (matricule 23642), échappés de la tuilerie de Castigneau où ils étaient employés. Les deux évadés sont rapidement repris : BERNARD, le 22, près de Marseille, par le brigadier LE SNEUV et le gendarme DUVERNIN ; VERGNIETTE, le 23, près de Cuges, par les gendarmes ADRIET et GIRAUD.



Ayant été acquitté de tentative de meurtre, BERNARD sera condamné à 3 ans de prolongation de bague pour son évasion puis libéré le 12 mai 1842. Convaincu d'assassinat sur la veuve PALMERO, VERGNIETTE sera condamné à mort et exécuté le 16 juin 1830 sur le quai du bague devant tous les condamnés rassemblés, à genou et tête nue. Jean PALMERO sera naturalisé le 6 juillet 1838.



♦ **Bruno François QUEIREL** est né le 28 mai 1797 à Toulon. En 1830 il est sergent major et encadre sous les ordres du capitaine BOURÉE la confection des fusées à l'Atelier de Toulon. QUEIREL a vraiment organisé la production des fusées pour la marine et consacré sa carrière à les perfectionner, en travaillant notamment à remplacer par des ailettes la baguette dont elles étaient munies pour assurer leur lancement et un minimum de stabilité sur leur trajectoire. Il recevra le 17 juillet 1839 un témoignage de satisfaction de l'amiral DUPERRÉ pour ses travaux. Maître artificier de la marine, il est fait chevalier de la Légion d'Honneur en avril 1836. Il décède le 12 février 1880 ; l'acte de décès indique qu'il est garde principal d'artillerie en retraite.

♦ **Prosper LEBLANC** est né le 5 septembre 1795 à Brest. Novice dès 1809, il participe à plusieurs combats navals contre les Anglais. Engagé volontaire en 1813, dans les armées d'Allemagne et de France, il est des derniers combats du 1<sup>er</sup> Empire. Nommé sous-lieutenant, il entre dans le corps de l'artillerie de marine. En 1831 il est affecté au Sénégal et se distingue par ses qualités dans le génie militaire et son zèle au combat lors des campagnes contre les Maures et les peuples du Walo, ce qui lui vaut une citation de la part du gouverneur de la colonie. Il est fait chevalier de la Légion d'Honneur en juillet 1832. D'avril 1834 à juillet 1836, il est affecté à l'Ecole centrale de Pyrotechnie de Metz. Le 27, il dirige l'Atelier des artifices puis l'Ecole centrale de Pyrotechnie de Toulon d'octobre 1836 à mars 1848. Après un passage à La Réunion, il rejoint Lorient et Brest et termine sa carrière en 1855 comme colonel directeur d'artillerie de Brest, officier de la Légion d'Honneur. Il décède à Paris le 16 décembre 1857. Ses obsèques ont lieu en l'église Saint-Louis à Toulon le 24 décembre 1857.



**"DE MARIE A VIOLETTA, D'ISIDORA A MARGUERITE :  
IMAGES DE QUELQUES COURTISANES ENTRE REALITE ET FICTION".**

Par Gilbert PAOLI.

En 1846 G. SAND publie *Isidora*. Deux ans plus tard, en 1848, Alexandre DUMAS fils publie *La Dame aux camélias*. Le roman est ensuite adapté à la scène et joué au théâtre du Vaudeville, à Paris, le 2 février 1852 avant d'inspirer à Giuseppe VERDI *la Traviata*, un opéra créé le 6 mars 1853 à la Fenice de Venise.

Toutes ces œuvres, créées dans ce laps de temps extrêmement bref (moins de 10 ans) ont un point commun : leur personnage principal est celui d'une courtisane : Isidora pour G. SAND, Marguerite pour Alexandre DUMAS et Violetta pour VERDI.

On s'intéressera d'abord au contexte historique qui a vu naître ces œuvres puis on dressera le portrait de celle par qui tout est arrivé, Marie DUPLESSIS, celle qui a donné naissance à Marguerite, à Violetta et un peu sans doute à Isidora quoique G. SAND s'en défende. On procèdera ensuite à une présentation des quatre œuvres avant de tenter d'analyser comment elles s'articulent entre elles à travers leurs ressemblances et leurs différences.

**I – CONTEXTE HISTORIQUE.**

Ces œuvres entrent en résonance avec le contexte historique de l'époque.

Au XIX<sup>e</sup> la prostitution prend un essor sans précédent, cet essor étant sans doute lié au développement des villes, conséquence de la révolution industrielle. A tel point qu'un des plus célèbres médecins hygiénistes de l'époque le docteur PARENT-DUCHATELET publie en 1839 un rapport retentissant : *De la prostitution dans la ville de Paris sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration*. En maison close, ou clandestine, occasionnelle ou régulière la prostituée est partout. Antithèse des valeurs bourgeoises triomphantes, elle est pourtant considérée comme un mal nécessaire à la société, la fréquentation des prostituées faisant partie des pratiques masculines courantes et l'amour vénal participant de la formation des jeunes gens.

De fait en ce XIX<sup>e</sup> siècle, on est en présence de 3 stéréotypes qui définissent une moralité très codifiée :

✓ La jeune fille à marier qui se doit d'être pure et ignorante. Modeste, elle ne porte ni bijoux, ni fourrures. Dans sa chambre aux teintes douces elle se contente de lire de la poésie, de jouer du piano, de broder et éventuellement de peindre.

✓ L'épouse qui est destinée à la maternité. La conjugalité qualifiée "d'anesthésiante", est associée à la notion de "devoir", le mariage n'étant le plus souvent qu'une simple transaction.

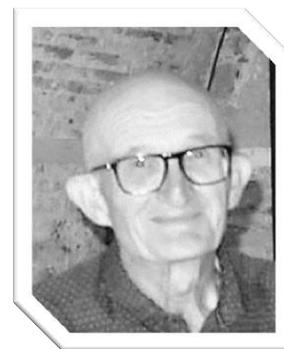
✓ En contrepoint de la jeune fille et de l'épouse la courtisane. Entre elles une barrière infranchissable : d'un côté, le sérieux, la pudeur, de l'autre la prodigalité, le désordre, le désir.

Un vocabulaire très précis définit ces prostituées. Le XIX<sup>e</sup> siècle a le goût des typologies (BALZAC en donne le meilleur exemple dans *la Comédie Humaine*).

Au niveau le plus bas les pierreuseuses "prostituées du dernier rayon qui racolent sur les terrains vagues ou sur les chantiers de construction", habituées des jardins publics, des anciennes fortifications, des boulevards extérieurs, des quais.

Au-dessus, les grisettes. *grisette* désigne une jeune ouvrière de la mode (passementière, drapière, boutonnière, brunisseuse, brocheuse, chamoiseuse, gantière, teinturière, mercière, bimbelotière, gilette, culottière, lingère, brodeuse fleuriste). Mimi

PINSON en est un des exemples les plus connus. Le terme de grisette emprunte d'abord à la zoologie, la fauvette grisette étant un petit oiseau, suggérant l'idée de mouvement et d'aventure. Plus tard, le mot s'inscrit dans le XIX<sup>e</sup> s industriel et désigne la couleur du tissu de la robe que portaient les ouvrières, gris et non salissant. Au-dessus, les lorettes. Ce nom de lorette vient du quartier Notre-Dame-de-Lorette situé entre la gare Saint-Lazare et la butte Montmartre dans le lotissement de la Nouvelle Athènes récemment construit. Les maisons neuves humides où le plâtre sèche mal étaient abandonnées aux filles publiques où elles ont résidé à l'époque de Louis-Philippe. Une fois l'appartement assaini, on donnait congé à ces malheureuses. L'origine infamante de l'expression "essuyer les plâtres" inventée par Nestor ROQUEPLAN, directeur du Figaro a longtemps été tenue à l'écart des dictionnaires. Les lorettes tiennent le milieu entre les courtisanes confirmées et les grisettes. Elles ont en principe plusieurs amants qui se succèdent au fil de la semaine.



*Les grisettes.*



*Les pierreuseuses.*



*Les lorettes.*

Les Boulevards, les théâtres, l'Opéra, les restaurants, les cafés sont pour elles un formidable terrain de chasse.

Au sommet de la hiérarchie se trouvent les courtisanes. Le terme de courtisane renvoie à la "cour" et aux usages galants qui imitent le libertinage de la noblesse du XVII<sup>e</sup> et surtout du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le XIX<sup>e</sup> qui singe par bien des aspects les mœurs de l'Ancien Régime parle volontiers "d'aristocratie du demi-monde".

Le "demi-monde" est une expression qui revient aussi fréquemment. C'est Alexandre DUMAS fils qui invente ce mot dans une pièce éponyme créée en 1855. Le demi-monde désigne pour DUMAS des femmes déclassées. Mais le sens qui a été retenu est plus large.

La demi-mondaine dont la définition oscille entre la prostituée de luxe et la maîtresse richement entretenue échappe partiellement aux représentations stigmatisantes de la prostituée. Elle constitue même à partir de la monarchie de Juillet une figure incontournable de la production littéraire, théâtrale et picturale des plaisirs parisiens. Le terme de cocotte est associé au Second Empire, "parenthèse enchantée des courtisanes". Sous la III<sup>e</sup> République on parle aussi de demi-castors, le vocable provenant à l'origine des chapeaux d'hommes fabriqués avec un mélange de laine ou d'étoffe peu chère et de fourrure de ce petit animal extrêmement coûteuse. On parle aussi de "lionnes" terme connotant l'idée de danger et de sauvagerie qui émane de ces femmes qui dévorent leurs clients après avoir englouti leur fortune. Le journaliste et écrivain Frédéric LOLIÉE invente enfin l'expression de "grandes horizontales". La plupart de ces courtisanes viennent d'un milieu misérable, particulièrement rude et violent. Elles ont une revanche à prendre et elles arrivent à Paris dans l'espoir d'accéder à la fortune par l'intermédiaire de clients riches et puissants. Ce qui est remarquable dans leur trajectoire c'est leur capacité de métamorphose, qui leur permet une ascension sociale foudroyante. Cette ascension sociale est facilitée par les ogresses, les entremetteuses, ou les procureuses, anciennes prostituées le plus souvent, qui fournissent parures, bijoux, robes, chapeaux et qui repèrent les hommes qui pourraient faire l'affaire. Elle est aussi facilitée par un premier amant qui joue le rôle de "conseiller", qui participe activement à la construction de la future courtisane en lui apprenant les codes de la mondanité, les règles de l'élégance, du savoir-vivre et de la conversation. Maîtresse de la fête nocturne, la courtisane reçoit chez elle à dîner. La salle à



*Les courtisanes.*

manger et le salon sont des lieux importants ; l'éclat des lumières, la décoration florale et la table dressée évoquent la fête, le plaisir, la dépense. La maison est ainsi faite qu'on puisse entrer et sortir de ces lieux de débauche sans être vu, les amants divers ne devant pas se rencontrer. "La courtisane fut un luxe public, comme les meutes, les chevaux et les équipages". Signe extérieur de richesse, elle doit être exhibée au grand jour. L'entretien d'une demi-mondaine relève du même prestige que la possession d'un hôtel particulier ou d'un bel attelage. Paris apparaît comme un gigantesque marché de la prostitution, où de riches clients viennent choisir leurs articles sur les scènes des théâtres, (Variétés, Vaudeville) dans les restaurants à la mode (la Closerie des Lilas) ou dans les allées du Bois de Boulogne, et surtout dans les bals (le Ranelagh, le Vauxhall, le bal Mabilie, **le bal de l'Opéra**). C'est le Régent qui

en 1715 autorise la tenue de bals masqués publics à l'Opéra durant la période du carnaval, à raison de deux bals par semaine à partir de minuit. Ces bals sont organisés dans tous les lieux successivement occupés par l'opéra : rue de Richelieu, salle Louvois, rue Le Peletier, enfin, à partir de 1875, l'Opéra-Garnier. En littérature, la représentation de la courtisane occupe une place centrale. Elle est une figure récurrente de la littérature romantique d'abord puis réaliste et naturaliste à la fin du siècle. Elle apparaît dans une pièce de Victor HUGO (*Marion Delorme*), dans les romans de BALZAC (en particulier *Splendeur et Misère des Courtisanes*) de FLAUBERT (*l'Education sentimentale*), des Goncourt (*la Fille Elisa*) de Zola (*Nana*) de Maupassant (*Boule de Suif*) et un peu plus tard de PROUST (*Un amour de Swann*) et dans bien d'autres livres d'auteurs aujourd'hui oubliés. Quant aux Beaux-Arts, peinture et sculpture, ils regorgent de portraits de courtisanes : on songe aux œuvres de Jean BERAUD, d'Henri GERVEX, de **DEGAS et ses danseuses au foyer de l'Opéra**, de TOULOUSE-LAUTREC, on songe aux affiches de MUCHA, aux caricatures de DAUMIER, aux lithographies de GAVARNI.





On songe à *l'Olympia* de MANET qui déchaîne un scandale lorsqu'elle est exposée au salon de 1865. Ce portrait d'une odalisque accompagnée d'une servante de couleur modernise le nu idéalisé tel qu'il est représenté dans un contexte académique et nous fait pénétrer dans la chambre d'une grande horizontale, Marguerite BELLANGER, qui nous regarde effrontément. Quant à Apollonie SABATIER, la muse de BAUDELAIRE, elle a servi de modèle au sculpteur Auguste CLÉSINGER (le mari de Solange) pour sa scandaleuse œuvre *Femme piquée par un serpent* (1847) qui est un moulage sur nature et qu'on peut voir au Petit-Palais.

Si le romantisme



regarde avec une certaine sympathie, sympathie qu'il faudrait d'ailleurs nuancer la grisette sentimentale et phthisique de l'époque Louis-Philippe, la courtisane grandie et purifiée par l'amour, les écrivains de la génération suivante, (celle du Second Empire) font une analyse assez différente en montrant la galanterie impériale sous un jour beaucoup plus cru. Ainsi FLAUBERT écrit dans une lettre à Louise COLET : *"Comment comprendre pareil intérêt ? Il se trouve, en cette idée de la prostitution, un point d'intersection si complexe, amertume, néant des rapports humains, frénésie du muscle et sonne ment d'or, qu'en y regardant au fond le vertige vient, et on apprend là tant de choses"*. Le ton se fait plus cru avec HUYSMANS, les GONCOURT ou FLAUBERT. ZOLA déclare avoir voulu arracher avec *Nana*, les prestiges du vice dont les romantiques ont paré leurs héroïnes. Les écrivains naturalistes ne voient plus guère dans la courtisane qu'un être grossier qui gardera toujours les façons apprises dans la rue ou au cabaret. Pour ZOLA, *Nana* est *"la mouche d'or qui symbolise la beauté du luxe et la corruption qu'elle répand autour d'elle."*

## II – MARIE DUPLESSIS.



Une des grandes figures de ce demi-monde est Marie DUPLESSIS. Ce dessin à l'aquarelle de Camille ROQUEPLAN représente Marie DUPLESSIS qui fut vraisemblablement la première grande courtisane du XIX<sup>e</sup>. Marie DUPLESSIS est assise seule dans sa loge de théâtre, munie de jumelles, dans une posture de reine de la monarchie de Juillet. Elle y apparaît comme une femme élégante et honorable, amatrice authentique de théâtre. A DUMAS la décrit ainsi *"son visage forme un ovale d'une grâce indescriptible. Les yeux noirs, surmontés de sourcils dont l'arc est d'une telle pureté qu'il semble peint sont voilés de grands cils qui s'abaissent jetant de l'ombre sur la teinte rose de ses joues. Le nez fin est droit et spirituel. Les narines un peu ouvertes démontrent une aspiration ardente vers la vie sensuelle"*. Marie DUPLESSIS est entourée de loges depuis lesquelles les dandys semblent l'admirer alors que derrière elle, des jeunes filles parées de coiffures et de chapeaux caractéristiques de l'époque romantique observent les hommes avec curiosité. Son existence est celle d'une courtisane de haute volée, ruineuse pour ses amants, aux besoins d'argent considérables. Pour y faire face un amant ne saurait suffire: il en faut trois ou quatre à la fois comme l'explique Prudence DUVERNOY, le courtier d'affaires de Marguerite. En réalité, celle qui est im-

mortalisée sous le nom de la Dame aux camélias s'appelle Rose Alphonsine PLESSIS. Elle change de prénom: Alphonsine devient Marie soit en souvenir du prénom de sa mère soit en hommage à la sainte patronne des prostituées repenties Marie-Madeleine, car elle était, comme un certain nombre de courtisanes, très pieuse. Elle change également de nom et prend un patronyme plus prestigieux qui fait rêver. PLESSIS devient DUPLESSIS. Elle est née à Nonant, dans un petit village de l'Orne, près d'Argentan, le 15 janvier 1824 (année de naissance d'Alexandre DUMAS). Son père, Marin PLESSIS, est un colporteur ivrogne brutal et débauché rejeton d'un prêtre et d'une prostituée. On pense qu'il a abusé de sa fille. Sa mère Marie DESHAYES descend d'une famille noble déchue et ruinée ayant connu plusieurs mésalliances.

Ses parents ne sont que de simples cultivateurs. Alphonsine travaille comme servante d'hôtel à Exmes, puis dans une fabrique de parapluie à Gacé. Ensuite elle va à Paris, confiée à de lointains parents de son père.

**1838 :** A 14 ans, elle trouve un emploi de corsetière rue de l'Échiquier, puis de modiste rue Saint-Honoré. Elle mène une vie de grisette peu farouche et fait la conquête d'un restaurateur de la galerie Montpensier qui l'installe dans un appartement rue de l'Arcade.

**1840 :** Un soir, à la sortie du bal du Prado, elle a alors seize ans, elle rencontre Agénor DE GUICHE, un des plus beaux dandys de l'époque, un homme riche et influent qui la fait pénétrer dans la haute société galante de la capitale. Il l'installe dans un luxueux appartement de la rue du Mont-Thabor, lui offre un coupé, un maître à danser, un maître de maintien, les plus belles toilettes. Elle apprend à lire, à écrire, à jouer du piano. Transformation à la *Pretty Woman*. GUICHE la présente au Jockey-Club et à ses amis qui deviennent aussi les siens. On se bat pour la mener au bal, au théâtre, pour l'entretenir en bijoux, mobiliers, robes et camélias, fleurs très coûteuses qu'elle prend pour emblème.

**1842:** Elle a 18 ans. C'est alors qu'elle change de nom. Alphonsine PLESSIS devient Marie DUPLESSIS. Elle entame une liaison assez tumultueuse avec le fils d'un célèbre banquier, un "lion" du Jockey-Club, Edouard DE PERREGAUX qui se ruine pour elle et qui va l'épouser. Edouard DE PERREGAUX est issu d'une famille suisse enrichie par la banque, il n'a que 27 ans. Cavalier émérite, il a participé à la conquête de l'Algérie et s'est fait remarquer en soufflant au fils de Louis-Philippe sa maîtresse, Alice OZY, la plus connue des "lionnes" de Paris.

**1844 :** Son ascension sociale n'est pas terminée. Elle a alors 20 ans, Marie DUPLESSIS devient la protégée d'un vieux gentilhomme russe, le Comte STACKELBERG qui lui offre ses 80 ans et des rentes inépuisables. Il l'installe boulevard de la Madeleine. Elle devient une des reines de Paris. Elle monte à cheval, court chaque soir au théâtre, dîne à la Maison Dorée et dilapide des fortunes dans les salles de jeu.

C'est à ce moment que survient la brève liaison avec Alexandre DUMAS fils, liaison qui va de septembre 1844 à août 1845.

**1846 :** à Londres, en février, elle épouse Edouard DE PERREGAUX. Enregistré en Angleterre ce mariage n'est pas reconnu par les lois françaises. Etrange mariage d'ailleurs : trois jours après la cérémonie, chacun reprend sa liberté. Marie DUPLESSIS rentre à Paris et ne reverra jamais plus le Comte DE PERREGAUX. C'est à ce moment-là qu'elle fait la connaissance de LISZT. Elle en est éperdument amoureuse. LISZT promet de l'emmener à Weimar et à Constantinople. LISZT écrit : *"ce voyage à Constantinople dont la perspective la ravissait est parmi les étapes de ma vie une de celles que j'ai le plus à regretter"*.

**1847 :** c'est déjà la fin. Depuis longtemps elle souffre d'une toux sèche et fébrile. Elle étouffe et crache du sang. La phtisie l'étreint depuis plusieurs années déjà. La phtisie est un mal du type tuberculose mais qui au XIX<sup>e</sup> siècle a une connotation vénérienne. On la voit pour la dernière fois au théâtre du Palais-Royal. Elle rentre chez elle pour ne plus en sortir.



Le 3 février, à 3 heures du matin, Marie DUPLESSIS meurt en plein carnaval. Les cures thermales faites à Spa, à Baden ou à Ems et les remèdes d'époque – quinquina et autres lichens d'Islande – n'ont eu aucun effet sur la maladie. C'est le comte DE PERREGAUX qui lui offre comme ultime cadeau une sépulture à perpétuité dans le cimetière de Montmartre. Elle repose auprès de VIGNY, de BERLIOZ, d'Alexandre DUMAS fils. Marie DUPLESSIS a 23 ans. Sa mort est considérée comme un événement de portée nationale. Comme le note Charles DICKENS avec amusement : *"Paris est corrompu jusqu'à la moelle. Depuis plusieurs jours, les journaux ne s'intéressent plus aux questions politiques, artistiques et économiques ; plus rien n'a d'importance au regard d'un événement beaucoup plus important : la mort romanesque d'une gloire du demi-monde, la belle et célèbre DUPLESSIS"*.

On était en février 1847. Marie DUPLESSIS ne s'appelait pas encore la Dame aux camélias. DUMAS fils n'avait pas même écrit la première ligne du mélo qui le rendrait célèbre. Même si les sources d'inspiration sont plurielles Marie DUPLESSIS est à l'origine de *La Dame aux Camélias*, de *La Traviata* et sans doute d'*Isadora*. Le point de départ de *La Dame aux Camélias* s'inspire d'un fait bien réel : l'amour d'Agénor DE GRAMONT, duc de GUICHE, futur ministre des Affaires étrangères de NAPOLEON III, pour Marie DUPLESSIS. Dans les faits un oncle du jeune homme est intervenu pour mettre un terme à cette liaison jugée scandaleuse. Agénor DE GRAMONT a été envoyé pour quelque temps à Londres pour qu'il oublie Marie DUPLESSIS. Cette dernière se marie avec le comte Edouard DE PERREGAUX et meurt de phtisie en février 1847.



► **La Dame aux camélias.**

Le roman d'Alexandre DUMAS fils, relativement court, est construit en 27 chapitres. *La Dame aux camélias* raconte une histoire d'amour entre une courtisane atteinte de tuberculose (Marguerite Gautier) et un jeune bourgeois (Armand Duval). La narration de cette histoire d'amour se présente comme un récit dans le récit puisque Armand Duval raconte son aventure au narrateur initial du roman. Ce narrateur en effet apprend que les biens de Marguerite Gautier qui vient de décéder sont mis en vente. Il décide sans trop savoir pourquoi d'acquérir un exemplaire de *Manon Lescaut*, le roman de l'abbé PREVOST, qui appartenait à Marguerite. C'est alors qu'Armand vient le trouver, lui montre une lettre de Marguerite et le prie de lui céder cet exemplaire qui porte une dédicace. Puis, après avoir fait exhumer le corps de Marguerite afin de revoir une dernière fois sa bien-aimée (il était absent au moment de sa mort) il raconte au narrateur (et donc au lecteur) ce qu'il appelle "son histoire anecdotique". Armand est tombé amoureux de Marguerite

dès l'instant où il l'a vue. C'est en recueillant la longue confession du jeune Armand Duval que le narrateur retrace la vie de Marguerite Gautier. Il découvre les amants riches de la courtisane (le vieux duc), les amitiés intéressées (Prudence Duvernoy, sa modiste) et la maladie de poitrine qui la ronge. Amoureux de Marguerite, Armand devient son amant et obtient qu'elle renonce à sa vie de courtisane pour habiter à la campagne avec lui dans une maison qu'elle a louée à Bougival. Au bout de quelques mois l'idylle est interrompue par le père d'Armand qui pour protéger les biens de la famille et permettre à sa fille de faire un mariage honorable, demande à Marguerite de quitter Armand. Ce qu'elle fait. Elle s'enfuit de Bougival et regagne Paris pour reprendre sa vie d'autrefois.

Armand qui n'est au courant de rien va croire jusqu'à la mort de Marguerite que celle-ci l'a trompé. Il lui fait alors subir une persécution de tous les instants en s'affichant avec Olympe une courtisane dont il fait sa maîtresse. Marguerite meurt abandonnée de tous, dans une agonie sans fin. Toujours éprise d'Armand, elle lui explique son attitude dans une lettre dont il ne découvre l'existence qu'après la mort de l'héroïne. D'où une fin de roman particulièrement tragique.

► **La Dame aux camélias (Théâtre).**

La pièce reprend l'essentiel du roman avec un certain nombre de variantes sur lesquelles on s'interrogera plus tard.



► **la Traviata de VERDI.**

Le livret de Francesco Maria PIAVE, le fidèle collaborateur de VERDI reprend le canevas de la pièce qu'Alexandre DUMAS fils a lui-même tirée de son roman, *La Dame aux camélias*, en concentrant son action dans trois actes et quatre tableaux. Violetta Valéry étant l'équivalent lyrique de Marguerite Gautier. Après avoir rencontré le jeune provincial Alfredo Germont lors d'une de ses nombreuses fêtes, Violetta abandonne les aristocrates qui l'entretiennent pour vivre le grand amour avec le jeune homme dans une propriété de campagne. Mais le père d'Alfredo, Giorgio Germont, vient rendre visite à la jeune femme pour lui demander de renoncer à son fils, car leur liaison scandaleuse compromet le mariage de la sœur d'Alfredo. Violetta résiste, puis accepte et reprend sa vie de courtisane avec le baron Douphol, son ancien protecteur, sans rien révé-

ler des causes de ce revirement à Alfredo. Ce dernier, aveuglé de rage, l'humilie publiquement : il jette au visage de Violetta l'argent qu'il vient de gagner au jeu pour la rembourser des sommes qu'il lui doit, la payant ainsi comme une vulgaire courtisane. Sous l'affront Violetta s'évanouit. Georges Germont arrive et condamne l'attitude de son fils. Dans le dernier acte, Violetta dont la maladie s'est brusquement aggravée lit une lettre de Georges Germont qui lui apprend que celui-ci a révélé toute la vérité à son fils et qu'Alfredo sera bientôt auprès d'elle pour implorer son pardon. Violetta expire alors dans les bras d'Alfredo.

**IV – RECEPTION DES ŒUVRES.**

Ces œuvres connaissent des fortunes diverses.

Le roman *Isidora* est enveloppé d'un étonnant silence critique. Il faut attendre 1976 et l'article de Pierre REBOUL "Avez-vous lu *Isidora*?" pour qu'on s'intéresse enfin à cette œuvre. C'est d'ailleurs un jugement très négatif : "une œuvre de bric et de broc, plutôt médiocre", "un roman écrit à la hâte et souvent mal". *Isidora* a été de nouveau publié en 1990 par la maison d'édition Des Femmes, dont la directrice est Antoinette FOUQUE, une militante féministe, une des fondatrices du MLF, psychanalyste et essayiste, devenue éditrice afin d'ouvrir le monde du livre aux femmes qu'elle définit comme "un peuple sans écriture".





## LA DAME AUX CAMÉLIAS

L'accueil réservé à *La Dame aux camélias* (le roman et la pièce) est en revanche enthousiaste. D'abord parce que DUMAS père est une institution et tous sont curieux de savoir si son fils, alors âgé de 24 ans sera capable de marcher sur ses traces. Mais ce qui excite plus encore la curiosité du public c'est le sujet même du livre. La relation entre DUMAS et Marie DUPLESSIS est de notoriété publique. Le public, fasciné hier comme aujourd'hui par la vie privée des stars s'enthousiasme à l'idée de pouvoir entrer dans l'appartement d'une demi-mondaine où il peut surprendre les conversations les plus crues, observer les meubles, les statues et les porcelaines, il peut enfin s'avancer jusque dans le boudoir et y découvrir satin, velours et dentelles, nécessaires de toilettes en or et en argent. C'est pourquoi le roman *La Dame aux camélias* connaît un succès immédiat. DUMAS jusque-là n'avait vendu que 14 exemplaires de son livre *Péchés de jeunesse*, un recueil de poésies passé inaperçu et édité à compte d'auteur. Le roman reçoit une avance de 1000 francs de la prestigieuse maison d'édition Cadot. La première édition de 1200 exemplaires est rapidement suivie d'une seconde de 1500 immédiatement épuisée.

Cependant l'impact du roman *La Dame aux camélias* est peu de chose comparé au buzz que produit la version théâtrale. Le public est sous le charme. Le soir de la première, le 2 février 1852 le drame reçoit un accueil extraordinaire et on s'arrache 20 000 exemplaires de la version imprimée de la pièce. Durant les 200 premières représentations, la place de la Bourse est bloquée par les carrosses des grandes dames qui jettent des fleurs sur la scène et se mettent à pleurer pour une femme perdue. Henry JAMES écrit "*Ce fut la première fois que j'entendis parler de la nécessité de se fournir en mouchoirs de poche pour un drame*".

Quant à la création de *la Traviata* à Venise le 6 mars 1853 ce ne fut pas un succès. D'abord à cause d'une scénographie ridicule, la direction du théâtre imposant une transposition désastreuse au siècle de Richelieu (seule transposition autorisée en Italie du Sud jusqu'en 1917); ensuite à cause d'un casting contestable, VERDI ayant dû accepter dans le rôle de Violetta la soprano Fanny SALVINI DONATELLI une imposante matrone à la poitrine opulente qui fait éclater de rire le public chaque fois qu'elle essaie de tousser comme une phtisique à l'article de la mort. Enfin à cause de la réaction puritaine d'un public qui n'apprécie pas un opéra qui met en scène une femme perdue et lui donne le beau rôle. Cependant après 3 représentations désastreuses, celles qui suivent connaissent un relatif succès et lorsque *la Traviata* est reprise en mai 1854, toujours à Venise, au théâtre San Benedetto, elle obtient un triomphe. Il en est de même à Milan et à Londres quelques mois plus tard. La création parisienne a eu lieu le 6 décembre 1856, VERDI ayant trouvé une Violetta idéale, en Marietta PICCOLOMINI une chanteuse de 20 ans qui a des dons exceptionnels de comédienne. Par la suite *la Traviata* devient un des opéras les plus joués au monde.



Fanny SALVINI DONATELLI.



Marietta PICCOLOMINI.

### V – ANALYSE.

Il reste pour terminer à confronter ces œuvres afin d'en montrer les similitudes et les différences et à analyser ce qui fait la singularité de chacune d'elles. Nous verrons d'abord comment s'articulent le roman et la pièce de DUMAS puis nous analyserons comment VERDI a transformé la pièce de DUMAS et enfin nous confronterons les points de vue de DUMAS et de SAND.

#### ► DUMAS le roman et la pièce.

Le roman et la pièce doivent évidemment beaucoup à l'expérience personnelle vécue par DUMAS fils avec Marie DUPLESSIS. A. DUMAS rédige *La Dame aux camélias*, dix mois seulement après le décès de Marie DUPLESSIS.

Le héros de *La Dame aux Camélias* Armand Duval a les mêmes initiales qu'Alexandre DUMAS. On sait qu'Alexandre DUMAS rencontre Marie DUPLESSIS en septembre 1844 et a une liaison avec elle jusqu'en août 1845. La part strictement autobiographique est néanmoins relativement limitée. Sont fidèles à la réalité vécue les événements du prologue du roman : le récit de la rencontre qui eut bien lieu au théâtre des Variétés en septembre 1844, les circonstances de la mort, l'exhumation, demandée par le mari officiel, et la vente aux enchères. Quant à Prudence Duvernoy, la modiste de Marguerite, elle se nommait en fait Clémence PRAT et était la voisine de Marie, boulevard de la Madeleine.

L'ami anonyme du roman est Eugène DEJAZET, fils de la grande actrice Virginie DEJAZET. Tout le reste du roman est pure fiction. Il n'y a pas eu pour le couple de séjour à Bougival (dans le roman) pas plus qu'à Auteuil (dans la pièce). Le roman est infiniment plus cruel que la pièce. Dans le roman Marguerite ne peut jamais avouer son amour ni son sacrifice à Armand. Armand est convaincu que Marguerite n'est qu' "une fille" et que rien de bon ne peut être fait pour ce genre de créature. Il est vindicatif et aveugle, tout est dans cette remarque : "*C'est une bonne fille, mais c'est une fille et ce qu'elle m'a fait, je devais m'y attendre.*" Par ailleurs les facteurs économiques jouent un rôle important dans le roman. En tant que femme entretenue, Marguerite vit des largesses de ses amants qui payent ses folies et soldent ses dettes. Finalement, le grain de sable qui enraye la machine, c'est la fierté d'Armand. Le jeune amoureux voudrait guérir Marguerite de sa vie de débauche mais il est insuffisamment fortuné pour l'entretenir. L'adaptation théâtrale n'est pas allée de soi. DUMAS rencontre 3 problèmes :



**Trouver un théâtre.** Au départ, personne ne veut de sa pièce jugée scandaleuse. Il faut 3 ans pour convaincre un théâtre de monter *La Dame aux camélias*. Et de fait, la pièce a été repoussée par 3 théâtres, la Gaîté, l'Ambigu-Comique et le Gymnase. Le directeur du théâtre du Vaudeville finit par accepter. Mais DUMAS doit se plier aux exigences de ce type de théâtre et transformer son roman en profondeur. Le théâtre du Vaudeville met en scène des vaudevilles. Le vaudeville est un genre léger, lesté, sans prétention, (ni littéraire, ni psychologique, ni philosophique) "*vite écrit, vite monté, vite oublié, vite remplacé*" (Léon METAYER), qui a en principe une orientation résolument comique et qui s'adresse à un public bourgeois à qui il se doit de renvoyer une image sympathique, amusante et réconfortante. De plus, à l'époque de Dumas, le vaudeville intègre obligatoirement des couplets chantés (contrainte imposée par les théâtres officiels qui redoutent la concurrence, en particulier la Comédie Française, le seul théâtre où l'on déclame continûment et l'Opéra le seul genre intégralement chanté).

**La censure.** Elle est encore omniprésente durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle. Elle n'est abolie qu'en 1906. Elle touche à la politique et à la religion et de plus en plus à tout ce qui se rapporte à la moralité. Elle s'exerce particulièrement sur le théâtre dont tous les pouvoirs successifs ont peur. C'est une censure *a priori*, les censeurs interviennent dans l'immense majorité des cas en imposant des suppressions ou des modifications. Ces modifications sont d'autant plus acceptées que le texte théâtral n'est presque jamais définitif : beaucoup de pièces sont écrites en collaboration, le directeur du théâtre et les acteurs ont aussi leur mot à dire; enfin la réaction du public conduit souvent l'auteur à changer ce qui ne plaît pas au spectateur. En tout état de cause, la pièce doit être présentée aux censeurs quinze jours avant la représentation. Et pour ce qui est de *La Dame aux camélias*, lorsque le directeur du Vaudeville accepte de monter la pièce, elle se voit immédiatement interdite. Ce n'est qu'à la demande expresse du Duc DE MORNAY, le demi-frère de NAPOLEON III que la pièce est finalement autorisée.

**Le public.** Les lecteurs bourgeois avaient froncé le sourcil devant l'hommage rendu à une femme qui se montrait libre et dominatrice durant la première partie de l'œuvre. Ils ressentaient aussi quelque mauvaise conscience devant l'attitude de M. Duval père, leur porte-parole, responsable de la rechute de Marguerite et au bout du compte de sa mort. Les acteurs ne sont pas convaincus et pensent que c'est le public qui censurera la pièce. L'actrice pressentie pour interpréter Marguerite, Anaïs FARGUEIL, se refuse dès avoir lu la pièce. Quant à l'acteur choisi pour incarner Armand, Charles FECHTER il refuse lui aussi le rôle dans un premier temps persuadé que le public ne laissera pas la pièce aller jusqu'au bout. Même Alexandre DUMAS père, qui appréciait pourtant l'adaptation que son fils avait faite du roman l'a mis en garde en lui disant que personne n'oserait la mettre en scène car il s'agissait d'un travail trop réaliste. Ainsi, afin de s'adapter aux exigences du public, DUMAS cherche par tous les moyens à réduire la distance qui choque énormément à l'époque entre le vice et la vertu. DUMAS l'avait déjà fait dans le roman, en disant que Marguerite était une exception parmi les courtisanes et qu'elle n'en était qu'à la "virginité du vice"! DUMAS dans la pièce, modifie le portrait de l'héroïne de façon à le faire accepter plus facilement. DUMAS donne à Marguerite une amie, Nichette, ancienne lingère restée vertueuse. Cet ajout a pour fonction de diminuer le ton de débauche (exactement comme Mikaela a été ajoutée par les librettistes de *Carmen* au texte de MERIMEE). Pour complaire au public, DUMAS élimine dès le II<sup>e</sup> acte le protecteur de Marguerite, le Comte de Givray. Dès lors Marguerite n'a plus pour amant que Varville un personnage ridicule et inoffensif. Sans être éliminées, les contingences économiques sont fortement atténuées. Ainsi, on reste dans le flou le plus total quant aux dettes de Marguerite et à son train de vie. Du coup l'infériorité financière d'Armand est moins visible donc moins humiliante. Cette image nouvelle de Marguerite est d'autant mieux acceptée que son sacrifice et sa mort ont lieu directement sous les yeux des spectateurs dans des scènes fortement pathétiques. Ce sacrifice que nous n'apprenions qu'après coup dans le roman en lisant avec Armand la lettre de Marguerite est placé au centre du drame dans l'acte IV.

Il a clairement pour fonction d'émouvoir le spectateur et de capter sa sympathie. On est en plein mélodrame : dans la scène où M. Duval ordonne à Marguerite de se soumettre au destin, le public soutient de sa pitié la maîtresse. Quand elle s'est résignée, il l'admire. Et lorsqu'elle succombe à la maladie, la courte oraison funèbre de Nichette ouvre le ciel à la femme déçue que la passion purifie. Tout est écrit pour parvenir à la dernière réplique : *"Il te sera beaucoup pardonné parce que tu as beaucoup aimé."* Enfin, l'acte V apporte aux différents personnages les apaisements que le roman leur refusait. Marguerite ne meurt plus seule mais entourée de la tendresse de tous, y



Horace DE VIEL-CASTEL

compris d'Armand que son père, pris de scrupule a détrompé. Ainsi, l'amant est pardonné par la seule qui pouvait l'absoudre, ce qui le libère du sentiment de culpabilité qui ne le quittait plus à la fin du roman. Marguerite l'invite même à épouser une jeune fille de son milieu social, geste essentiel qui scelle la réconciliation du milieu bourgeois et de son monde à elle. Le succès, on l'a vu est immense. Et pourtant certains spectateurs sont encore scandalisés, malgré les transformations apportées par A. DUMAS. Ainsi, Horace DE VIEL-CASTEL, conservateur au musée du Louvre, familier de la princesse Mathilde, et écrivain mondain, écrit : *"La Dame aux camélias... est une insulte à tout ce que la censure devrait faire respecter. Cette pièce est une honte pour l'époque qui la supporte, pour le gouvernement qui la tolère, pour le public qui l'applaudit... Pendant cinq grands actes, La Dame aux camélias, autrement dit la fille entretenue, étale devant un public civilisé les honteux détails de sa vie de prostituée. Rien ne manque au tableau : ni l'entremetteuse, ni les chevaliers du baccara, ni les mots cyniques, ni les scènes qui sont empruntées aux lieux les plus abjects."* Alexandre DUMAS fils a aujourd'hui sombré dans l'oubli en tant qu'auteur de théâtre avec tous les autres dramaturges de la fin du XIX<sup>e</sup>, Emile AUGER, Eugène SCRIBE, Victorien SARDOU, Ludovic HALEVY, Henri MEILHAC qui ne sont plus connus que comme auteurs

de livrets d'opéras. René DE CECCATTY qui a travaillé à une adaptation au théâtre de *La Dame aux camélias* pour Isabelle ADJANI écrit "le roman m'a beaucoup intéressé, la pièce m'a paru datée, artificielle, difficile à jouer de nos jours malgré le succès considérable qu'elle a obtenu depuis sa création. [...] Si on lit la pièce de DUMAS, on peut percevoir rapidement tout ce qui fait l'artifice du théâtre de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. [...] Mêlée aux chansons que le vaudeville exige, la pièce tourne à la *love story* à faire pleurer le Tout-Paris. Tour de passe-passe, trompe-l'œil, qui transforme le drame en délectation mondaine.

Très rapidement, *La Dame aux camélias* devient pour DUMAS de "l'histoire ancienne" comme il l'écrit quelque 20 ans plus tard dans sa préface de 1867. Très rapidement DUMAS passe de la bienveillance à l'égard de la femme déçue à des propos très misogynes. On lui doit ces quelques formules définitives glanées au hasard des préfaces de ses pièces. *"L'homme est le moyen de Dieu, la femme est le moyen de l'homme. Il n'y a plus à y revenir."* Ou encore *"L'émancipation de la femme est une des joyusetés les plus hilarantes qui soient nées sous le soleil."* ; *"La femme c'est la seule œuvre inachevée que Dieu ait permis à l'homme de reprendre et de finir. L'homme ne peut rien sans Dieu, la femme ne peut rien sans l'homme, voilà la vérité éternelle, absolue, immuable."* Alexandre DUMAS fils est pourtant l'inventeur du mot "féministe (le mot "féminisme" ayant été inventé un demi-siècle plus tôt par Charles FOURIER). Il est vrai que DUMAS lui donne une connotation péjorative.

### ► DUMAS (Théâtre), VERDI.

Si l'on compare maintenant la pièce de Dumas avec *la Traviata* on s'aperçoit que les 2 œuvres sont construites de la même manière autour de 4 personnages clés :

**La courtisane** : Marguerite Gautier, Violetta Valery.

**Le riche protecteur** : le Comte de Givray chez DUMAS, le Baron Douphol chez VERDI.

**L'amant de cœur** : Armand Duval chez DUMAS, Alfredo Germont chez VERDI.

**Le père qui s'oppose au projet de son fils** : M. Duval chez DUMAS, Giorgio Germont chez VERDI.

On observe aussi que les schémas narratifs de *la Dame aux Camélias* et de *la Traviata* sont strictement identiques :

Situation Initiale : le monde de la fête. (Le brindisi de *la Traviata*)

Élément modificateur : la rencontre.

Péripiéties : les joies et les difficultés des amoureux (argent/fidélité).

Élément de résolution : l'intervention du père.

Situation finale : le sacrifice et la mort.

Comme chez DUMAS, il y a chez VERDI une part d'autobiographie.

Il est tentant (et en partie justifié) de voir dans *la Traviata*, l'ombre portée de Giuseppina STREPPONI, la future épouse de VERDI, celle de Carlo VERDI, son propre père et celle d'Antonio BAREZZI, le père de sa première épouse.



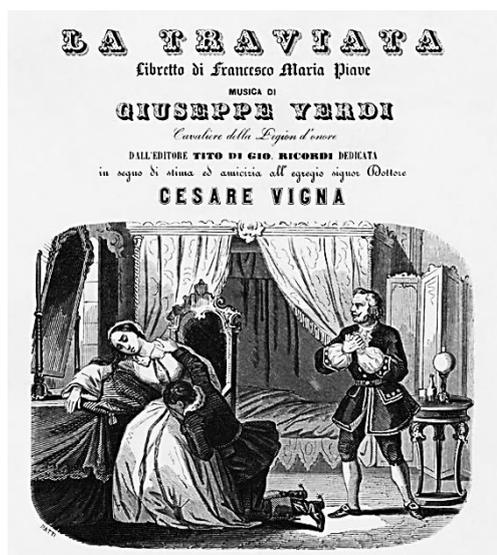
Giuseppina STREPPONI.

La représentation à laquelle a assisté VERDI le 2 février 1852, ne pouvait en effet manquer d'éveiller en lui un sentiment d'identification. Giuseppina STREPPONI la compagne de VERDI n'est pas une courtisane, mais sa vie privée a été plutôt agitée avant sa rencontre avec VERDI (la bonne société, à tort, n'a pas manqué d'établir un rapprochement entre elle et Violetta, ses relations avec le ténor MARINI et l'imprésario MERELLI étant de notoriété publique). Quant au père d'Alfredo, il est la réplique théâtrale de Carlo VERDI le propre père du musicien. On sait en effet que VERDI au cours de l'hiver 1850-51 a interrompu toute relation avec ses parents à la suite du refus du très dévot Carlo VERDI d'admettre que son fils puisse vivre en concubinage avec une "courtisane". S'ajoute à cela la lettre que lui adresse Antonio BAREZZI, le père de sa première femme, Margherita, qui lui reproche lui aussi de vivre avec G STREPPONI. L'idéalisation de Marguerite fait un nouveau pas avec Violetta. C'est que les bienséances sont encore plus contraignantes sur les scènes lyriques que sur le boulevard parisien.

Les censeurs vénitiens particulièrement chatouilleux lorsqu'il s'agit de veiller au respect des bonnes mœurs ont obligé VERDI à reporter l'action à l'époque de Richelieu afin que personne ne puisse s'identifier avec l'héroïne.

Le statut de Violetta devient encore plus flou que dans la pièce. Nous constatons qu'elle a des amants, c'est tout. Du point de vue de la stricte morale c'est donc une Traviata, une femme "dévoyée" mais rien ne nous permet d'affirmer qu'elle soit vénale et partant courtisane. Elle est des mieux élevées, élégante et digne. Impossible de l'imaginer s'encanaillant comme Marguerite dans les premières pages du roman. Les facteurs économiques qui étaient le facteur déclenchant du drame dans le roman sont à peu près absents. Ainsi l'aventure s'est intériorisée. La sympathie du public lui est d'autant plus acquise que l'héroïne se transfigure avec ses rêves d'amour pur, que sa soumission est totale, sans la moindre velléité de rébellion. Violetta reconnaît son indignité et trouve juste son châtiment. Il n'est pas jusqu'au père d'Alfredo qui pris de remords vient rendre hommage en personne à Marguerite juste avant son agonie. Ainsi, au fur et à mesure que l'histoire de Marie DUPLESSIS est adaptée au théâtre puis à l'opéra, sa personnalité finit par s'estomper pour laisser place aux thèmes dominants de la maladie, de l'amour, du sacrifice et de la mort. On adoucit les traits de Violetta en déssexualisant la femme perdue. La vraie Marie DUPLESSIS a sans doute plus à voir avec Carmen la rebelle ou Manon Lescaut la fille sans scrupule qu'avec Violetta.

Plusieurs éléments concourent à la force et à l'originalité de la *Traviata*, un opéra qui occupe une place centrale dans l'œuvre de VERDI juste après *Rigoletto* et le *Trovatore*.



La force de cet opéra tient à la modernité du sujet. Modernité avec le choix d'une héroïne qui n'a plus rien à voir avec les standards habituels du genre. Elle n'est ni reine, ni princesse même pas esclave (ce qui dans l'opéra est quelquefois un atout). Ni mère déchirée, ni fille chérie, ni épouse délaissée. Pas vraiment même prostituée. Pas de mort glorieuse : pas de bûcher, pas de philtre, pas de poison, pas d'épée, pas d'échafaud. Pas de mission à accomplir, pas de desseins à réaliser. Modernité avec l'intrusion de la société contemporaine dans l'opéra. *La Traviata* est le premier opéra de VERDI où la société, ce que nous appelons la société civile, joue un rôle important : ce n'est plus un peuple d'exilés comme dans *Nabucco* ou un groupe social homogène comme celui des courtisanes de *Rigoletto* ; c'est la société, qui fait les beaux jours de la monarchie de Juillet. Cette société est constamment présente dans l'opéra : elle est là dès l'introduction dans le salon de Violetta pendant pratiquement tout le premier acte ; on la retrouve au deuxième acte pour la fête dans la maison de Flora. Enfin, on perçoit les échos de la fête dans la bacchanale du troisième acte qui se fait entendre par la

fenêtre tandis que Violetta agonise. Modernité enfin avec le choix de thèmes inhabituels dans un opéra : sexe, argent, maladie. La force de cet opéra tient aussi à la profondeur de la réflexion morale.

Dans la *Traviata*, le sordide est mis devant les yeux du spectateur : Violetta immolée par l'intransigeance du père et la lâcheté du fils. La générosité est du côté de la dévoyée (il n'y a chez elle ni ignominie, ni bassesse, ni parjure), la mesquinerie et la duplicité du côté du père sûr de sa position sociale, le fils n'étant guère plus sympathique ni plus estimable que le père. VERDI déplace le centre de gravité de la pièce de DUMAS. Alors que DUMAS nous parle de la rédemption par l'amour VERDI nous parle de respect, de dignité et d'honneur. Il parle en homme libre dépourvu de préjugés. Il réclame le droit de vivre sa vie sans être jugé, ne supportant pas les préjugés d'une société obtuse et intransigente. Comme en témoigne la réponse qu'il fait à la lettre de son beau-père (21 janvier 1852) :

*"Cher beau-père, Je n'ai rien à cacher. Chez moi vit une femme libre, indépendante, ayant une fortune qui la met à l'abri du besoin. Ni elle, ni moi n'avons de compte à rendre à personne de nos actions. Mais d'ailleurs qui connaît les rapports qui existent entre nous ?... Quels sont nos liens ? Qui a le droit de dire si c'est un bien ou si c'est un mal ?... Si c'est un mal qui a le droit de nous jeter la pierre ? Et même je dirais que chez moi elle a droit à plus de respect qu'on ne m'en doit à moi-même et que je ne permettrai à personne de lui en manquer sous aucun prétexte ; qu'enfin elle en a tous les droits à cause de son comportement, de sa dignité, des attentions particulières qu'elle a toujours eu pour les autres."*

La force de cet opéra tient aussi à sa dimension tragique ; la menace de la mort est présente dans toute l'œuvre : la mort de Violetta n'est pas une simple ficelle dramatique qui permet de rétablir l'ordre social en éliminant le désordre que représente Violetta. La mort se projette sur toute l'œuvre, et domine entièrement le dernier acte. *La Traviata* est fondamentalement une tragédie, parce qu'il est fait défense d'aimer à Violetta. Plus que de phthisie, Violetta meurt d'aimer. Ce n'est pas un hasard si la censure a interdit à VERDI d'intituler son opéra "l'amour et la mort". VERDI voit dans Violetta l'incarnation de la femme qui recherche désespérément l'amour, qui le rencontre de manière aussi foudroyante autant qu'inattendue et qui le voit détruit brutalement par les conventions sociales.

La force de cet opéra tient enfin à la qualité de la musique. L'écriture est assez exceptionnelle. Au-delà des quelques numéros de pur divertissement (chœur des bohémiennes, numéro des matadors, justifiés par la peinture frivole des salons parisiens) la force de VERDI éclate dans le long duo qui confronte le père à la courtisane dans l'acte II et dont la forme suit pas à pas l'évolution psychologique et la relation qui se noue entre les deux personnages. La musique accentue le parcours spirituel de l'héroïne : le premier acte est conçu pour une soprano capable d'une grande virtuosité dans le registre aigu (qui traduit la nature volage du personnage en quête du plaisir). Elle devient plus pathétique, moins fleurie dans le second acte. Le troisième acte d'une grande intensité réclame une voix plus grave et plus dramatique. C'est là dans cet écart que réside la beauté (et la difficulté) d'un rôle particulièrement exigeant. Par sa musique, VERDI transforme en chef d'œuvre l'œuvre de DUMAS. C'est cette métamorphose qui a tellement impressionné PROUST la première fois où il a assisté à l'opéra : *"C'est une œuvre qui me va droit au cœur, dit-il. VERDI a donné à La Dame aux camélias le style qui lui manquait. Je ne le dis pas parce que le drame de DUMAS fils est exempt de mérites mais parce que si une œuvre dramatique veut toucher le public, l'ajout de la musique est essentiel"*. La musique saisit la profondeur du drame bien au-delà des mots. L'interprétation de référence reste celle de la CALLAS dans une mise en scène de VISCONTI sous la direction de Giulini à La Scala en 1955.



*Maria CALLAS.*

#### ► DUMAS - SAND

Reste à confronter *La Dame aux camélias* et *Isidora*. Comme chez DUMAS, il y a sans doute chez G. SAND des aspects autobiographiques. D'abord à travers le portrait d'Agathe, cette jeune fille qu'Isidora a adoptée, que G. SAND pare de toutes les qualités et que sans doute elle aurait aimé avoir pour fille. On sait combien ses rapports avec Solange ont été compliqués. On ne peut par ailleurs s'empêcher de trouver dans ce roman comme l'écho des relations douloureuses avec le baron DUDEVANT son époux. *"J'ai essayé d'aimer Félix comme on aime un mari quand on n'a pas d'amour pour lui"*. On ne peut enfin s'empêcher de trouver dans ce roman comme l'écho de ses échecs successifs dans ses relations amoureuses. La phrase *"Sera-t-elle heureuse sans souffrir? Est-ce possible?"* Ou encore cette autre phrase : *"Suis-je donc criminelle pour n'avoir pas trouvé l'amour, pour moins encore, pour n'avoir pas su qu'il n'existait pas?"* semblent pouvoir s'appliquer autant à Isidora qu'à G. SAND elle-même. Avec *Isidora*, on a affaire à un roman qu'on peut qualifier de féministe. C'est un roman écrit par une femme (ce qui est assez rare). C'est une femme qui traite du problème de la prostitution ; ce qui est exceptionnel. Et c'est une femme, qui plus est une prostituée qui prend en main son propre récit et qui élimine progressivement la voix masculine à l'intérieur du roman ("meurtre narratif"). Ce qui est extrêmement hardi pour un roman écrit au XIX<sup>e</sup> siècle. G. SAND aborde le sujet de manière frontale en donnant la parole à celle à qui la société ne veut pas en donner. Jacques, le personnage masculin, apparaît faible, naïf, sans expérience; il patauge dans la confusion comme en témoignent les carnets très fragmentaires du début du roman. Ce court roman sert de support à une réflexion sur la prostituée, sur la place de la femme dans la société, et d'une manière plus générale sur l'identité même de la femme. Réflexion sur la prostituée d'abord : le personnage de la prostituée est double. Julie-Isidora est à la fois "ange et démon". Elle est à la fois Julie (prénom emprunté à la *Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques ROUSSEAU) que G. SAND définit comme "âme pure et généreuse" et Isidora que G. SAND définit comme "la femme la plus méprisée sinon la plus méprisable de Paris".

Le jugement de G. SAND sur son personnage est nuancé. D'un côté, elle prend la défense d'Isidora : *"Toutes ces femmes de plaisir et d'ivresse, c'est l'élite des femmes, ce sont dans maints domaines, ceux de la beauté, du cœur, de l'intellect les types les plus rares et les plus puissants qui soient sortis des mains de la nature"*. Mais d'un autre côté, elle ajoute parlant d'Isidora : *"Un être troublé et malade"* ; *"Une âme bouleversée par les tempêtes"* ; *"une âme dévastée"*. Ainsi, la courtisane peut être sublime, mais son impureté demeure : *"Cette fleur si suave avait un ver rongeur dans son sein"*. Isidora *"C'était (...) la haine du mal avec la persistance du mal"*.

On le voit Isidora n'est pas idéalisée, d'autant moins idéalisée que G. SAND a pris soin de placer à côté d'elle et au-dessus d'elle Alice, un personnage d'une conduite irréprochable qui a fait un mariage de convenance et qui, restée veuve n'a eu aucun désir de se marier et qui deviendra sa belle-sœur.

G. SAND rend la société de son temps responsable de la prostitution. *"J'ai conclu que la société n'avait pas donné d'autre issue aux facultés de la femme belle et intelligente mais née dans la misère que la corruption et le désespoir."* Ou encore cette phrase : *"On n'est pas belle et pauvre impunément dans notre abominable société de pauvres et de riches ; la beauté de la femme, la femme du peuple doit trembler de la transmettre à sa fille."* La solution choisie par Isidora pour échapper à la prostitution est extrême : à la fin du roman, elle se retire du monde, de tout commerce avec autrui – sexuel, social et artistique – et choisit l'adoption, au lieu de la filiation biologique. Position qui rejoint les positions les plus extrêmes des féministes d'aujourd'hui.

Avec *La Dame aux camélias*, on est sur un autre versant de la prostitution, celui de la prostituée au grand cœur que l'amour rachète. Courtisane, Marguerite s'inscrit d'abord dans le contexte littéraire qui prône la réhabilitation par l'amour et le repentir ce qui tend à apparenter Marguerite à Marie-Madeleine. Dès que Marie-Madeleine rencontre Jésus, elle renonce à sa vie de courtisane. Elle est la pécheresse qui a beaucoup aimé et à qui il sera beaucoup pardonné. Le texte de DUMAS est centré sur la problématique du pardon et de la rédemption et se situe sur un versant diamétralement opposé à celui de G. SAND qui, elle, refuse le pardon. *"Le pardon est un reproche muet, le mépris subsiste après. Je donnerais une vie de pardon pour un instant d'amour [...] Mépris pour mépris, j'aime mieux celui de la haine que celui de la pitié."* écrit G. SAND. G. SAND est totalement étrangère à la tonalité victimaire caractéristique de DUMAS. Si sacrifice il y a, c'est un sacrifice de femme à femme (Isidora se sacrifie pour Alice et vice-versa). L'analyse que fait G. SAND dans *Isidora* dépasse largement le cadre de la prostitution. Elle constitue une réflexion générale :

D'abord sur la place de la femme dans la société. Le personnage de Jacques admet que la femme a toujours été placée "trop haut ou trop bas et le plus souvent trop bas". G. SAND constate que même ROUSSEAU, qu'elle admire, n'a rien compris : *"Il n'a pas compris les femmes, ce sublime ROUSSEAU. Il n'a pas su malgré sa bonne volonté et ses bonnes intentions en faire autre chose que des êtres secondaires dans la société. Il n'a pas prévu qu'elles auraient besoin de la même foi et de la même morale que leur père, leurs époux et leurs fils. Il a fait des nourrices croyant faire des mères."*

G. SAND revient sur l'institution du mariage : *"Dans le mariage la femme est l'esclave de l'homme, enfermée qu'elle est dans une prostitution légale."* Songeant au mariage d'Agathe, Isidora dit *"Un étranger viendra la flétrir sous ses aveugles caresses! Un homme, un de ces êtres dont je sais si bien les vices et l'orgueil, et l'ingratitude et le mépris viendra l'arracher de mon sein pour la dominer ou la corrompre."* Et d'une manière plus générale elle règle ses comptes avec la société de son temps : *"Il est étrange, dit-elle que les lois de l'honneur et de la morale aient pour champions (...) des hommes débauchés."* Cette réflexion sur la place de la femme se double une réflexion sur la différence des sexes. Il y a dans *Isidora* une dimension philosophique, métaphysique, totalement étrangère à l'œuvre de DUMAS. Le journal de travail achoppe en effet sur toute une série de questions. La femme est-elle ou non l'égale de l'homme dans les desseins de Dieu? *"Quelle logique divine aurait présidé à la création d'un être si nécessaire à l'homme et pourtant inférieur à lui ?"* Y a-t-il entre l'homme et la femme une différence intellectuelle et morale ? Qu'en est-il au niveau de leurs désirs? Désirent-ils la même chose? Pour reprendre les termes du roman, *"Quels sont les facultés et les appétits qui différencient l'homme et la femme ?"*

Autant de questions qui ne reçoivent pas de réponse. *"Qui me révélera cet être mystérieux qui se présente à l'homme comme maître ou comme esclave toujours en lutte contre lui? Lorsqu'on cherche à percer le nuage derrière lequel se tiennent cachées toutes les vérités morales, on se heurte contre le mystère. Lorsqu'une main plus hardie cherche à soulever un coin du voile, (cette main) aperçoit non pas seulement l'ignorance, la corruption de la société mais encore l'impuissance et l'imperfection de la nature humaine, des souffrances infinies inhérentes à notre propre cœur, des contradictions effrayantes, des énigmes sans mot. L'ignorance est devant vous comme un mur d'airain et vous la portez en vous-même."* *"Plus j'étudie les lois de la vérité, plus je me trouve égaré, comme perdu dans une vie d'illusion et d'erreur"* dit Isidora qui se définit comme une énigme. C'est ici que le titre du roman prend tout son sens : le nom Isidora est à rapprocher d'Isis la déesse égyptienne. Sur la tombe supposée d'Isis, près de Memphis on a érigé une statue recouverte d'un voile noir ; sur le socle de cette statue on peut lire l'inscription : aucun mortel n'a encore soulevé mon voile. Le voile symbolisant le mystère de la vie.



## CONCLUSION.

L'analyse de ces quatre œuvres met en lumière un triple paradoxe :

Avec *La Dame aux camélias*, A. DUMAS fils, un auteur somme toute assez mineur a créé un mythe, ce qui est le privilège de bien peu d'écrivains. La postérité de ce mythe de la courtisane morale et repentie dont la mort précoce et douloureuse rachète la vie est importante et ne se limite pas au théâtre ou à l'opéra mais s'étend aussi au cinéma (la première version cinématographique date de 1907).

G. SAND, avec *Isidora*, œuvre complètement méconnue jusqu'à une date récente permet de donner à *La Dame aux camélias* qui n'a pourtant pas encore été écrite un éclairage psychologique, sociologique et philosophique.

VERDI à partir d'une pièce de théâtre médiocre du même DUMAS a créé un chef d'œuvre qui est encore aujourd'hui une des œuvres les plus jouées du répertoire.

Marie DUPLESSIS a été au temps d'un roi bourgeois une femme réelle, et elle reste l'héroïne d'un roman, la protagoniste d'une pièce de théâtre, la *prima donna* d'un opéra.

*Isidora* anticipe-t-elle *La Dame aux camélias* ? Quoique G. SAND s'en défende, on peut sans doute répondre par l'affirmative. Mais c'est une *Dame aux camélias* non telle qu'elle-même se donne à voir, non telle que la présente A. DUMAS, affublée de tous ses oripeaux romantiques, mais telle que la voit l'esprit philosophique de G. SAND.

*La Dame aux camélias*, c'est le portrait d'un siècle, de sa mauvaise conscience, de son puritanisme triomphant. On y voit comment la société a conçu la prostitution à son propre usage, comment elle l'a structurée, institutionnalisée et moralisée.

*La Dame aux camélias* est une machine à rêves née d'une aventure trouble qui réunit tous les ingrédients du succès, la beauté, la jeunesse, l'amour, l'argent, les plaisirs, la ruine et la mort. Elle était une star avant l'écran, un top-modèle avant la photo. Une idole avec, en prime, un destin.

L'œuvre de DUMAS témoigne de l'importance prise au XIX<sup>e</sup> siècle par le mythe de la courtisane en même temps qu'elle contribue à le créer. Progressivement le mythe éclipse la réalité. Dans la mémoire collective, Marguerite incarne la "courtisane romantique". Cette figure en trompe-l'œil dit le pouvoir de la littérature, qui recrée le réel suivant les désirs de l'imaginaire et donne à cet imaginaire, pour toujours, la force du vrai.



Marie DUPLESSIS.

## BIBLIOGRAPHIE.

- René DE CECCATTY, *la Dame aux Camélias*.  
Catherine AUTHIER, *femmes d'exception, femmes d'influence* (A. Colin).  
Bertrand POIROT-DELPECH : *la Dame aux Camélias*.  
Pierre MILZA *Verdi et son temps*.  
Micheline BOUDET : *la fleur du Mal*.  
Julie KAVANAGH, *la ragazza delle camelie: vita e leggenda*.  
Jean-François LABIE, *le cas Verdi*.  
*La Traviata*, VERDI, Opéra, (Actes Sud).  
*La Traviata*, VERDI, (l'avant-scène opéra).  
Eve SOURIAN, *Isidora* (préface), Edition des Femmes.



Jeudi 14 février 2019.

### UNE SUPERBE SOIREE AU CASINO JOA...

C'est dans le cadre très agréable du Salon des Arts du casino JOA que Gilbert PAOLI a présenté sa conférence. Plus de 90 personnes étaient venues à la rencontre de "*La Dame aux camélias*", de "*Isidora*", de "*La Traviata*" et de Marie DUPLESSIS, que Gilbert a fait revivre avec brio.



La soirée au casino JOA, placée dans le cadre du Festival d'hiver "Sand & Chopin en Seyne", s'est poursuivie avec le spectacle "*Moi...la Traviata*", coécrit par Chrystelle DI MARCO et Gabriel BOZ.

Accompagnée au piano par Virginie MARTINEAU, Chrystelle, seule en scène, nous livre le fond de son cœur, dans un spectacle où s'entremêle le théâtre et la musique de l'opéra de Giuseppe VERDI.



(Photo : Damien DI SAVINO).

Enfin, en clôture du Festival, samedi 15 février, le jeune prodige japonais, Nahuriko KAWAGUCHI, pianiste virtuose, montra tout son talent avec un programme Frédéric CHOPIN. Il accompagna ainsi des lectures de Frédéric BOZ, tirées de "*Isidora*" de George SAND, et de "*La Dame aux camélias*" d'Alexandre DUMAS fils.



Chrystelle DI MARCO et Nahuriko KAWAGUCHI.

Virginie MARTINEAU et Chrystelle DI MARCO.

MOTS CROISES 150

Horizontalement.

**I.** Relative aux droits de deux personnes de même sexe. **II.** Certaines associations. Appréciation. **III.** Peut être ouverte. Personnel. Céréale de zone tropicale. **IV.** Parti politique. Artère. Refus formel. **V.** Bas de gamme. En peu de temps. Appareil de serrage. **VI.** Il peut être gourmand. Raisonnable. **VII.** En avoir, c'est se sentir léger. **VIII.** Combinaison de musique, danse et poésie. Disciplinés. Sigle tristement célèbre. **IX.** S'occupe de nos pieds. **X.** Terrain fortement incliné. Célèbre marque de biscuits. **XI.** Naître. Soumis à une épreuve. **XII.** Maître de l'Arche. Ligne ou poisson. Il a son mur. **XIII.** Conformément à la justice.

Verticalement.

**1.** Provoque des troubles de la perception. **2.** Loi du silence. Roi de la basse-cour. **3.** Plaça. Sous sol. Vieux loup. **4.** Intervalle ou prénom. Deux-roues. **5.** Versant proche de la verticale. Peut mesurer la vitesse. **6.** Prévient d'un danger imminent. Admit à contrecœur. **7.** Ile de France. Personnel. Poilu. Moyen. **8.** En forme de S. Signal de détresse. Avant vous. **9.** Possessif. Sert à surélever la balle. **10.** Réservé aux familiers. En forme de sac. **11.** Il peut être précieux. D'un auxiliaire. **12.** Aliments souvent blancs. Couleur. **13.** Vertige.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I													
II													
III													
IV													
V													
VI													
VII													
VIII													
IX													
X													
XI													
XII													
XIII													

SUDOKU

			2				3	
3					8			
	6	9		1	7	5		
8	4					2		7
	9		4	7	2		6	
2		6					4	9
		5	9	2		6	1	
			7					5
	3				6			

REPONSE AUX MOTS CROISES 149

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I	M	A	L	E	N	T	E	N	D	A	N	T	E
II	A	N	T	I	B	A	C	T	E	R	I	E	N
III	N	I		D		P	O	I	N	T	E		F
IV	I	M	P	E	D	A	N	C	E	S		P	O
V	F	A	I	R		G	O		U		A	L	U
VI	E	L		S	T	E	M		V	A		I	I
VII	S	E	T			S	I	L	E	N	C	E	S
VIII	T	R	A	I	T		E	U		I	O	N	S
IX	A	I	M	E	E	S		I	N	E	R	T	E
X	T	E	I	N	T	E	S		A	R	S		M
XI	I	S	S	A		O	A	S	I	S		S	E
XII	O		E		I	U	L	E	S		L	I	N
XIII	N	A	S	I	L	L	E	S		N	U		T

SOLUTION  
DU  
SUDOKU  
DE CE  
NUMERO

1	5	8	2	4	9	7	3	6
3	2	7	5	6	8	4	9	1
4	6	9	3	1	7	5	8	2
8	4	3	6	9	1	2	5	7
5	9	1	4	7	2	3	6	8
2	7	6	8	3	5	1	4	9
7	8	5	9	2	4	6	1	3
6	1	4	7	6	3	9	2	5
9	3	2	1	5	6	8	7	4

## LE CARNET

### *Nos joies. Les naissances de :*

- Antoine, le samedi 12 janvier 2019 à Paris (15<sup>e</sup>), fils de Charlotte et Alexandre ARGIOLAS, petit-fils de Marie-Claude et Bernard ARGIOLAS. Marie-Claude est la Secrétaire Générale et Bernard le Président de notre Société.
- Morgan, le samedi 26 janvier 2019 à Paris (15<sup>e</sup>), petit frère de Sacha, fils de Lætitia et Matthieu RENAUD, petit-fils de Chantal et Damien DI SAVINO. Chantal est notre trésorière et Damien membre actif du C.A.

*Nos félicitations aux heureux parents et grands-parents.*

### *Nos peines.*

*Avec beaucoup de tristesse nous avons appris le décès de :*

- Mireille BESSON dont les obsèques ont eu lieu le 29 décembre 2018. "Un exemple de vie" pour les familles BESSON, CURET, SICARD et tous ceux qui l'ont connue.
- Jean-Paul FORET dont les obsèques ont eu lieu le 24 janvier 2019, conférencier et membre associé de l'Académie du Var.
- Pierrette PEIRÉ, dont les obsèques ont eu lieu le 15 février 2019, fille de notre regretté Alex PEIRÉ, belle-sœur de notre membre José PEIRÉ.
- Daniel HUGONNET, dont l'hommage public a été célébré le 21 février 2019.
- Henri CALURI dont les obsèques ont eu lieu le 27 janvier 2019, membre avec son épouse de notre Société.
- Henri BOUVET en janvier 2019. Il occupa pendant quarante ans les fonctions de bibliothécaire-Archiviste aux Amis du Vieux Toulon et de sa région.

*Nous renouvelons nos condoléances à leurs familles.*

---

## RAPPEL

*Nous rappelons à nos adhérents que notre livre est toujours disponible :*

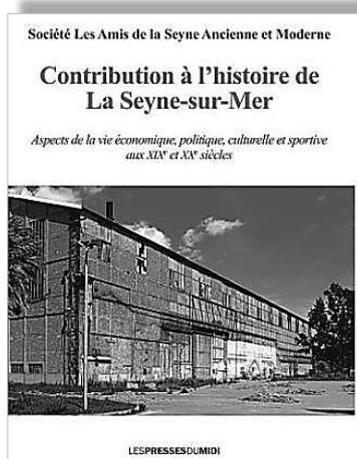
**"Contribution à l'histoire de la Seyne-sur-Mer.  
Aspects de la vie économique, sociale, culturelle et sportive  
aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles."**

**Il peut être une excellente idée de cadeau.**

Cet ouvrage fait suite à celui de M. Louis BAUDOIN, paru en 1965, réédité par nos soins en 1995. Nous avons fait appel pour cela à quatorze auteurs, qui ont participé avec beaucoup d'enthousiasme à sa rédaction.

Vous y trouverez aussi un cahier central de photographies dont l'auteur, un jeune artiste, s'est penché sur le site des anciens chantiers navals, friche industrielle chargée de souvenirs, mais aussi lieu essentiel porteur d'une mémoire collective...

Vous pouvez vous le procurer, au prix de 19 €, auprès de : Jacqueline PADOVANI, Bernard ARGIOLAS et Jean-Claude AUTRAN.



---

## BULLETIN D'ADHESION ET D'ABONNEMENT

Adhésion avec abonnement au Bulletin "*Le Filet du Pêcheur*" : **20 €**

Montant à verser :

- **Par chèque** à l'ordre de : "**Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne**".
- *Exceptionnellement* en espèces, lors des réunions ou conférences.

Le chèque accompagné du bulletin d'adhésion est à adresser à :

**Madame Chantal DI SAVINO  
Le Pré Bleu bât E  
372 Vieux chemin des Sablettes  
83500 La Seyne-sur-Mer.**

NOM : .....	Prénoms : .....
Adresse : .....	
Tél : .....	
Adresse électronique : .....	



**LA GALETTE 2019 A ENCORE CONNU  
UN GRAND SUCCES... VIVEMENT 2020 !!!**

